

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1804

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

Texte

Deuxième décaméron.

Description

Copie non autographe, Poznań, Arch. Państwowe, fonds Jarocin, cote 4245.

1 CJ, 2 CJ, 4 CJ, 5 CJ, 6 CJ : même main.

Publication

Voir Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,1, p. 15 et p. 135-220 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1804)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 51, et *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1810)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 207-328.

Seconde partie.

Onzième Journée

Je fus réveillé par Rébecca. Lorsque j'ouvris les yeux, la douce Israélite étoit déjà établie sur mon lit, et tenoit une de mes mains. “ Brave Alphonse, /:me dit-elle:/ vous avez voulu hier surprendre les deux Bohémiennes, mais la grille du torrent étoit fermée. Je vous en apporte la clef. Si elles approchent aujourd'hui du château, je vous prie de les suivre, même jusqu'à leur camp. Je vous assure, que vous ferez grand plaisir à mon frère, de lui en donner des nouvelles. Quant à moi, /:ajouta-t-elle d'un ton mélancolique:/ je dois m'éloigner. Mon sort le veut aussi, mon sort bizarre. Ah ! mon père, que ne m'avez vous laissé une destinée commune. J'aurois bien su aimer en réalité, et non pas dans un miroir.

— Que voulez vous dire par ce miroir ?

— Rien, rien /:répliqua Rébéca:/, vous le saurez un jour. Adieu, adieu. ”

La juive s'éloigna avec l'air fort ému, et je ne pus m'empêcher de songer, qu'elle auroit de la peine à se conserver pure, pour les gémaux célestes, dont elle devoit être l'épouse, à ce que m'avoit dit son frère.

J'allai sur la terrasse. Les Bohémiens s'étoient encore plus éloigné[s] que la veille. Je pris un livre dans la bibliothèque, mais je lus peu. J'étois distrait et préoccupé. Enfin on se mit à table. La conversation roula comme à l'ordinaire sur les esprits, les spectres et les vampires. Notre hôte dit, que l'antiquité en avoit eu des idées confuses, sous les noms d'Empuses, Larves et Lamies. Mais que les cabalistes anciens valaient bien les modernes, bien qu'ils ne fussent connus que sous le nom de Philosophes, qui leur étoit commun avec beaucoup de gens, qui n'avoient aucune teinture des sciences hermetiques — L'hermite parla de Simon le Magicien, mais Uzéda soutint, qu'Apollonius de Thyanne devoit être regardé comme le plus grand cabaliste de ces tems là, puisqu'il avoit pris un empire extraordinaire sur tous les êtres du monde Pandémoniaque. Et la dessus, étant allé chercher un Philostrate de l'édition de Morel 1608. Il jeta les yeux sur la [*sic*] texte grec ; et sans paroître éprouver le moindre embarras à le bien comprendre, il lut en Espagnol, ce que je vais raconter.

Histoire de Ménipe de Lycie.

Il y avoit à Corinthe un Lycien nommé Ménipe, il étoit agé de vingt cinq ans, spirituel et bienfait [*sic*]. On racontoit dans la ville, qu'il étoit aimé d'une femme étrangère, belle et très riche, et dont il ne devoit la connoissance qu'au hasard. Il l'avoit rencontrée sur le chemin qui mene à Kenchrée, où elle

¹ Cette copie compte 364 p. Elle est composée de 18 cahiers de 12 f., sauf les cahiers 1, 5 et 8 de 10 f., le cahier 6 de 8 f., le cahier 17 de 6 f. et les cahiers 15 et 18 de 4 f., un f. ayant été découpé aux cahiers 8 et 10.

Le filigrane est : E & R (surmonté d'une couronne et d'un cornet).

Le texte occupe le recto et le verso de chaque f. Des morceaux du dernier f. ont été arrachés.

l'aborda d'un air charmant et lui dit : " O Ménipe je vous aime depuis longtemps. Je suis Phénicienne, et je demeure à l'extrémité du faubourg de Corinthe le plus prochain. Si vous venez chez moi, vous m'entendrez chanter. Vous boirez d'un vin, tel que vous n'en n'avez jamais bu. Vous n'aurez aucun rival à craindre, et vous trouverez toujours en moi, autant de fidélité, que je vous crois réellement de probité. " Le jeune homme, d'ailleurs ami de la sagesse, ne sut point résister à ces belles paroles, proferées par une belle bouche, et s'attacha à sa nouvelle maîtresse.

Lorsqu'Apollonius vit Ménipe pour la première fois, il se mit à le considérer comme sculpteur, qui eût entrepris de faire son buste. Puis il lui dit : " O beau jeune homme, vous caressez un serpent, et un serpent vous caresse. "

Ménipe fut surpris de ce discours, mais Apollonius ajouta. " Vous êtes aimé d'une femme, qui ne peut pas être votre épouse. Croyez vous qu'elle vous aime ?

— Certainement /:dit le jeune homme:/ elle m'aime beaucoup.

— L'épouserez vous ? /:dit Apollonius:/

— Il me sera bien doux /:dit le jeune homme:/ d'épouser une femme que j'aime.

— Quand ferez vous la noce ? /:dit Apollonius:/

— Peut-être demain /:répartit le jeune homme:/ "

Apollonius fit attention au tems du festin, et lorsque les convives se furent rassemblés, il entra dans la salle, et dit : " Où est la belle qui donne ce festin ? "

Ménipe répondit : " Elle n'est pas loin. " Puis il se leva un peu honteux.

Apollonius continua en ces termes : " Cet or, cet argent et les autres ornements de cette salle, sont ils à vous ou à cette femme ? "

Ménipe répondit : " Ils sont à cette femme. Pour moi, je ne possède que mon manteau de Philosophe. "

Alors Apollonius dit : " Avez vous vu les jardins de Tantale, qui sont et ne sont pas ? "

Les convives répondirent : " Nous les avons vu dans Homère, car nous ne sommes point descendu[s] aux enfers. "

Alors Apollonius leur dit : " Tout ce que vous voyez ici, est comme ces jardins. Le tout n'est qu'ap[p]arence, sans aucune réalité. Et afin que vous reconnoiss[i]ez la vérité de ce que je dis, sachez que cette femme est une de ces empuses, que l'on appelle communément Larves ou Lamies. Elles sont fort avides, non des plaisirs de l'amour, mais de chair humaine. Et c'est par l'appas du plaisir, qu'elles attirent ceux qu'elles veulent dévorer. "

La prétendue Phénicienne dit alors : " Parlez mieux que vous ne faites " Et se montrant un peu irritée, elle déclama contre les Philosophes et les traita d'insensés. Mais aux paroles que prononça Apollonius, la vaisselle d'or et d'argent disparut. Les échantons, les cuisiniers disparurent également. Alors l'Empuse fit semblant de pleurer, et pria Apollonius de ne plus la tourmenter. Mais celui-ci, la pressant sans relâche, elle avoua enfin qui il étoit. Qu'elle avoit rassasié [*sic*] Ménipe de plaisirs, pour le dévorer ensuite, et qu'elle aimoit à manger les plus beaux jeunes gens, parce que leur sang lui faisoit beaucoup de bien.

" Je pense /:dit l'hermite:/ que c'étoit l'ame de Ménipe, qu'elle vouloit dévorer plutôt que son corps, et que cette empuse n'étoit que le démon de la concupiscence. Mais je ne conçois pas, quelles étoient ces paroles, qui donnoient un si grand pouvoir à Apollonius. Car enfin il n'étoit pas chrétien, et ne pouvoit user des armes terribles, que l'église met entre nos mains, de plus, les philosophes ont pu usurper quelque puissance sur les démons, avant la naissance du Christ, mais la croix qui à fait taire les oracles, doit, à plus fort[e] raison, avoir anéanti tout autre pouvoir des idolâtres. Et je pense, qu'Apollonius bien loin de pouvoir chasser le moindre démon, n'en auroit pas imposé au dernier des revenants, puisque ces espèces d'esprits reviennent sur la terre, avec la permission divine, et cela toujours pour demander des messes, preuve qu'il n'y en avoit pas au tems du paganisme. "

Uzéda fut d'un avis différent, il soutint que les payens avoient été obsédé[s] par les revenants, autant que les chrétiens, bien que ce fut sans doute pour d'autres motifs ; et pour le prouver, il prit un volume des lettres de Plin, ou il lut ce qui suit.

Histoire du Philosophe Athénagore.

Il y avoit à Athènes une maison fort logeable, mais décriée et déserte. Souvent dans le plus profond silence de la nuit, l'on y entendoit un bruit de fer, qui se choquoit contre du fer, et si l'on prêtoit l'oreille avec plus d'attention, un bruit de chaines, qui sembloit venir de loin et ensuite s'approcher. Bientôt on voyoit un spectre, fait comme un vieillard, maigre, abattu, avec une longue barbe des cheveux herissés, et des fers aux pieds et aux mains, qu'il secouoit d'une manière effrayante. Cette horrible apparition ôtoit le sommeil, et les insomnies occasionnoient des maladies qui finissoient de la manière la plus triste. Car pendant le jour, bien que le spectre ne parut plus, l'impression qu'il avoit faite, le remettoit toujours devant les yeux, et la frayeur continuoit toujours avec la même force, quoique l'objet qui l'avoit causé, eût disparu. A la fin la maison fut abandonnée et laissée toute entière au phantôme. On y mit pourtant un écriteau, pour avertir qu'elle étoit à louer ou à vendre. Dans la pensée que quelqu'un, peu instruit d'une incommodité si terrible, pourroit y être trompé.

Le philosophe Athénagore vint alors à Athènes. Il appe[r]çoit l'écriteau, il demande le prix. Sa modicité le met en défiance. Il s'informe. On lui raconte l'histoire, qui loin de lui faire² rompre son marché, l'engage à le conclure sans remise. Il se loge dans la maison, et sur le soir il ordonne, qu'on lui dresse son lit dans l'appartement sur le devant, qu'on lui apporte ses tablettes et de la lumière, et que ses gens se retirent au fond de la maison. Lui craignant que son imagination trop libre, n'alla, au gré d'une crainte frivole, se figurer de vains fantômes, applique son esprit, ses yeux, et sa main à écrire

Au commencement de la nuit le silence régnoit dans cette maison, comme partout ailleurs, mais ensuite il entendit des fers, s'entre-choquer, des chaines qui se heurtoient. Il ne leve point les yeux, il ne quitte point sa plume, se rassure et s'efforce, pour ainsi dire, de ne point entendre.

Le bruit s'augmente. Il semble qu'il se fasse à la porte de la chambre. Enfin dans la chambre même. Il régarde, il aperçoit le spectre, tel qu'on le lui avoit dépeint. Le spectre recommence son fracas avec ses chaines, qu'il fait raisonner aux oreilles du philosophe.

Celui-ci se retourne et voit qu'on l'appelle du doigt encore une fois. Il se leve, prend la lumière et suit le fantôme. Le fantôme marchoit d'un pas lent, comme si le poids des chaines l'eût accablé. Après qu'il fut arrivé dans la cour de la maison, il disparoit tout à coup, et laisse là notre philosophe, qui ramasse des herbes et des feuilles, et les pose à l'endroit où le spectre l'avoit quitté, pour pouvoir le reconnoître. Le lendemain il va trouver les magistrats et les supplie d'ordonner, que l'on fouille en cet endroit. On le fait. On trouve des os décharnés, enlacés dans des chaines. Les chairs ayant été consumées par le tems, et l'humidité de la terre, il n'étoit resté que des os dans des liens. On les rassemble et la ville se charge de le faire ensevelir. Et depuis que l'on eût rendu au mort les derniers devoirs, il ne troubla plus l'ordre de cette maison.

Après que le cabaliste eut achevé cette lecture, il ajouta : “ Les revenants sont revenu[s] dans tous les tems, comme nous le voyons, mon réverend père, par l'histoire de la Baltoyve d'Endor, et il a toujours été au pouvoir des cabalistes de les faire revenir. Mais j'avoue, qu'il y a eu d'ailleurs de grands changements dans le monde Démonagorique. Et les vampires entre autres, sont une invention nouvelle, si j'ose m'exprimer ainsi. J'en distingue deux espèces : les vampires de Hongrie, et de Pologne, qui sont des corps morts, qui sortent la nuit des tombeaux et vont sucer le sang des hommes ; et les vampires d'Espagne, qui sont des esprits immondes, qui animent le premier corps qu'ils trouvent, lui donnent toutes sortes de formes, et... ”

Voyant où le cabaliste en vouloit venir, je me levai de table, peut-être un peu trop brusquement, et j'allai sur la terrasse. Il n'y avoit pas encore une demi heure que j'y étois, lorsque j'aperçus mes deux Bohémiennes qui sembloient prendre le chemin du château et qui à cette distance, ressembloient parfaitement à Emina et Zibeddé. Je me proposai aussitôt de faire usage de ma clef. J'allai dans ma chambre chercher ma cape et mon épée, et je descendis en moins de rien jusqu'à la grille. Mais

² *Interl.*

lorsque je l'eus ouverte, le plus fort n'étoit pas fait, car j'avois encore le torrent à passer. Pour cela il fallut suivre le mur de la terrasse, en me cramponant à des fers qu'on y avoit placés à dessin³. Enfin j'arrivai à un lit de pierres, et sautant de l'une à l'autre, je me trouvai de l'autre côté du torrent, et nez à nez avec mes Bohémiennes, mais ce n'étoient point mes cousines. Elles n'en avoient pas non plus les manières, sans avoir pourtant les façons communes et populaires, des femmes de leur nation. Il sembloit presque qu'elles jouassent un rôle, pour en soutenir le caractère. Elles voulurent d'abord me dire la bonne aventure. L'une m'ouvrit la main et l'autre, faisant semblant d'y voir tout mon avenir, me dit en son patois : " Ah Cavalier, che vejo en vuestra bast. Dirvanos Kamela, ma por quen, por demonios " C'est-à-dire : " Ah, Cavalier, que vois-je dans votre main, beaucoup d'amour, mais pour qui ? pour des démons. "

L'on peut bien juger, que je n'aurois jamais deviné, que Dirvanos Kaméla, voulut dire : beaucoup d'amour, dans le jargon des Bohémiennes. Mais elles prirent la peine de m'expliquer, puis me prenant chacune par un bras, elles me conduisirent à leur camp, où elles me présentèrent à un vieillard de bonne mine, et encore fraix, qu'elles me dirent être leur père. Le vieillard me dit, d'un air un peu malin : " Savez-vous bien, Seigneur Cavalier, que vous êtes ici au milieu d'une bande, dont on dit un peu de mal dans le pays ? N'avez-vous pas un peu peur de nous ? "

Au mot de peur j'avois mis la main sur la garde de mon épée. Mais le vieux chef me tendit affectueusement la main et me dit : " Pardon, Seigneur Cavalier, je n'ai pas voulu vous offenser, et j'en suis si éloigné, que je vous prie même de passer quelques jours avec nous. Si un voyage dans ces montagnes peut vous intéresser, nous promettons de vous faire voir les plus beaux vallons, comme les plus affreux. Les sites les plus riants, et tout à côté, ce que l'on appelle de belles horreurs ; et si vous aimez la chasse, vous aurez tout loisir de satisfaire votre goût "

J'acceptai cette offre, avec un plaisir d'autant plus grand, que je commençois à m'ennuyer un peu de[s] dissertations du cabaliste, et de la solitude de son château.

Alors le vieux Bohémien me conduisit à sa tente, et me dit : " Seigneur Cavalier, ce pavillon sera votre demeure, pendant tout le tems que vous voudrez bien passer avec nous, et je ferai tendre une canonnière tout auprès, dans la quelle je coucherai, pour pouvoir veiller d'autant mieux à votre sûreté. "

Je repondis au vieillard, qu'ayant l'honneur d'être capitaine aux Gardes Vallones, je ne devois chercher de protection, que celle de ma propre épée.

Cette réponse le fit rire, et il me dit : " Seigneur Cavalier, les mousquets de nos bandits tueroient un Capitaine aux Gardes Vallones tout comme un autre ; mais quand ils seront avertis, vous pourrez même vous écarter de notre troupe. Jusques là, il y auroit de l'imprudence à le tenter. " Le vieillard avoit raison et j'eus quelque honte de ma bravade.

Nous passâmes la soirée à rôder dans le camp, à causer avec les jeunes Bohémiennes, qui me parurent, les plus folles mais les plus heureuses femmes du monde. Puis on nous servi[t] à souper. Le couvert fut mis à l'abri d'un caroubier, près de la tente du chef. Nous nous étendîmes sur des peaux de cerfs, et l'on nous servit sur une peau de buffle en façon de maroquin qui nous ténoit lieu de nappe. La chère fut bonne, surtout en gibier. Le vin étoit versé par les filles du chef, mais je donnai la préférence à l'eau d'une source, qui sortoit du rocher, à deux pas de nous. Le chef lui même soutint agréablement la conversation. Il paroissoit instruit de mes aventures, et m'en présageoit des nouvelles.

Enfin il fallut se coucher. On me fit un lit dans la tente du chef et l'on mit une garde à la garde [sic] à la porte. Mais vers le milieu de la nuit, je fus réveillé en sursaut. Puis je sentis que l'on soulevoit à la fois les deux côtés de ma couverture, et qu'on venoit se presser contre moi. " Bon Dieu /:me dis-je en moi même:/ faudrait-il encore m'veiller entre les deux pendus ? " Cependant je ne m'arrêtai point à cette idée. Je m'imaginai que ces manières ténoient à l'hospitalité Bohémienne, et qu'il convenoit peu à un militaire de mon âge, de ne s'y point prêter. Ensuite je m'endormis avec la ferme persuasion, de ne pas être avec les deux pendus.

³ *Surch.* : dessein

Douzième Journée.

Effectivement je ne me réveillai point sous le gibet de los hermanos, mais dans mon lit, au bruit que les Bohémiens faisoient en levant leur camp. “ Levez-vous, Seigneur Cavalier, me dit le chef, nous avons une forte traite à faire. Mais vous monterez une mule, qui n’a pas sa pareille dans les Espagnes, et vous ne vous sentirez pas aller. ” Je m’habillai à la hâte et je montai sur ma mule. Nous primes les devants avec quatre Bohémiens, tous bien armés. Le reste de la troupe suivait de loin, ayant en tête les deux jeunes personnes, avec qui je croyois avoir passé la nuit. Quelque fois les Zigzags que les sentiers faisoient dans les montagnes, me faisoient passer à quelques centaines de pièds au dessus ou au dessous d’elles. Alors je m’arrêtois à les considerer, et il me sembloit que c’étoient mes cousines. Le vieux chef paroissoit s’amuser de mon embarras.

Au bout de quatre heures d’une marche assez précipitée, nous arrivâmes à un plateau, sur le haut d’une montagne, et nous y trouvâmes un grand nombre de ballots, dont le vieux chef fit aussitôt l’inventaire, après quoi il me dit : “ Seigneur Cavalier, voila des marchandises d’Angleterre et du Brezil, de quoi en fournir les quatre royaumes de l’Andalousie, Grenade, Valence et la Catalogne. Le Roi souffre un peu de notre petit commerce, mais cela lui revient d’un autre côté, et un peu de contrebande amuse et console le peuple. D’ailleurs, en Espagne tout le monde s’en mêle. Quelques uns de ces ballots seront déposés dans les casernes des soldats, d’autres dans les celules [*sic*] des moines ; et jusques dans les cavaux des morts. Les ballots, marqués en rouge, sont destinés à être saisis par les Alguazils, qui s’en feront un mérite à la douane et n’en seront que plus attachés à nos intérêts. ” Après avoir ainsi parlé, le chef Bohémien fit cacher les marchandises en divers trous de rochers. Puis il fit servir dans une grotte, dont la vue s’étendoit fort au de là dela [*sic*] portée de nos sens, c’est-à-dire, que l’horizon y étoit si éloigné, qu’il sembloit se confondre avec le ciel. Devenant tous les jours plus sensible aux beautés de la nature, cet aspect me plongea dans un véritable ravissement, dont je fus tiré par les deux filles du Chef, qui apporterent le dinér. De près, comme je l’ai dit, elles ne ressembloient pas du tout à mes cousines. Leurs regards dérobés sembloient me dire, qu’elles étoient contentes de moi, mais quelque chose en moi m’avertissoit que ce n’étoient pas elles, qui étoient venues me trouver la nuit.

Les belles apportèrent cependant une olle bien chaude que des gens, envoyés à l’avance, avoient fait mitonner pendant toute la matinée. Nous en mangeâmes copieusement le vieux chef et moi, avec la différence, qu’il entreméloit son manger de fréquentes accolades, à un autre remplis [*sic*] de bon vin. Tandis que je me contentois de l’eau, d’une source voisine.

Lorsque nous eumes contente notre appétit, je lui témoignai quelque curiosité de le connoître. Il se défendit, je le pressai ; enfin il consentit a me conter son histoire, qu’il commença en ces termes.

Histoire de Pandesowna chef des Bohémiens.

Tous les Bohémiens de l’Espagne me connoissent sous le nom de Pandesowna. C’est, dans leur jargon, la traduction de mon nom de famille qui est Avadoro, car je ne suis point né parmi les Bohémiens. Mon père s’appelloit Don Phélique d’Avadoro, et il passoit pour l’homme le plus grave et le plus méthodique de son tems. Il l’étoit même si fort, que si je vous contois l’histoire de l’une de ses journées, vous sauriez aussitôt celle de sa vie entiere, ou du moins de tout le tems qui s’est écoulé entre ses deux mari[a]ges. Le premier, à qui je dois le jour, et le second, qui causa sa mort, par l’irrégularité qu’il mit dans sa manière de vivre.

Mon père, étant encore dans la maison du sien, s’y prit d’une tendre habitude pour une parente éloignée, qu’il épousa aussitôt qu’il en fut le maître. Elle mourut, en me mettant au monde, et mon père, inconsolable de sa perte, se renferma chez lui pendant plusieurs mois, sans vouloir recevoir même ses proches. Le tems, qui adoucit toutes les peines, calma aussi sa douleur, et enfin on le vit ouvrir la porte de son balcon, qui donnoit sur la rue de Toléde. Il y respira l’air frais, pendant un quart-

d'heure, et alla ouvrir ensuite une fenêtre, qui donnoit sur une rue de traverse. Il vit quelques personnes de son [*sic*] connoissance, dans la maison vis à vis, et les salua d'un air assez gai. On le vit faire les mêmes choses les jours suivants, et ce changement dans sa manière de vivre, fut enfin connu de Fra-Héronimo Santez Théatin et oncle maternel de ma mère.

Ce religieux se transporta chez mon père, lui fit compliment sur le retour de sa santé, lui parla peu des consolations que nous offre la religion, mais beaucoup du besoin qu'il avoit de se distraire. Il poussa même l'indulgence jusqu'à lui conseiller d'aller à la comédie. Mon père, qui avoit la plus grande confiance en Fra Heronimo, alla dès le soir même au théâtre de la Cruz. On y jouoit une pièce nouvelle, qui étoit soutenue par tout le parti des Pollacos, tandis que celui des Sorices cherchoit à la faire tomber. Le jeu de ces deux factions intéressa si fort mon père, que depuis lors, il n'a jamais manqué volontairement un seul spectacle. Il s'attacha même particulièrement au parti des Pollacos, et n'alloit au théâtre du Prince, que lorsque celui de la Cruz étoit fermé.

Après le spectacle il se plaçoit au bout de la double haye, que les hommes font pour forcer les femmes à defiler une à une, mais il ne le faisoit pas comme les autres, pour les examiner plus à son aise, au contraire il s'y intéressoit peu, et dès que la dernière femme étoit passée, il prenoit le chemin de la croix de Malte, où il faisoit un léger souper avant de rentrer chez lui.

Le matin, le premier soin de mon père étoit, d'ouvrir le balcon qui donnoit sur la rue de Tolède. Il y respiroit l'air frais pendant un quart-d'heure. Puis il alloit ouvrir la fenêtre qui donnoit dans la petite rue. S'il y avoit quelqu'un à la fenêtre vis-à-vis, il le saluoit d'un air gracieux, en lui disant agour, et refermoit ensuite la fenêtre. Ce mot " Agour " étoit quelquefois le seul qu'il prononça de toute la journée ; car bien qu'il s'intéressa vivement au succès de toutes les comédies que l'on jouoit au théâtre de la Cruz, il ne témoignoit cet intérêt qu'en battant des mains et jamais par des paroles. S'il n'y avoit personne à fenêtre [*sic*] vis-à-vis, il attendoit patiemment que quelqu'un parût, pour placer son salut gracieux.

Ensuite mon père alloit à la messe aux Théatins. A son retour il trouvoit la chambre faite par la servante de la maison, et prenoit un soin particulier à remettre chaque meuble à la même place où il avoit été la veille. Il y mettoit une attention extraordinaire, et découvrit à l'instant le moindre brin de paille ou grain de poussière qui avoit échappé au balai de la servante.

Lorsque mon père étoit satisfait de l'ordre de sa chambre, il prenoit un compas et des ciseaux, et coupoit vingt-quatre morceaux de papier, d'une grandeur égale, les remplissoit d'une trainée de tabac de Brésil, et en faisoit vingt quatre cigars, si bien pliés, si unis qu'on pouvoit les regarder comme les plus parfaits cigars de toute l'Espagne. Il fumoit six de ces chefs-d'œuvres, en comptant les tuiles du palais d'Albe, et six en comptant les gens qui entroient par la porte de Tolède. Ensuite il régardoit du côté de sa chambre, jusqu'à ce qu'il vit arriver son diner.

Après le diner il fumoit les douze autres cigars. Puis il fixoit ses yeux sur la pendule, jusqu'à ce qu'elle sonna l'heure du spectacle, et s'il n'y en avoit à aucun théâtre, il alloit chez le libraire Moréno, ou il écoutoit parler quelques gens de lettre, qui avoit [*sic*] coutume de s'y rassembler ces jours là, mais sans jamais se mêler à leurs entretiens. S'il étoit malade, il faisoit chercher chez Moreno la pièce que l'on jouoit au théâtre de la Cruz, et lorsque l'heure du spectacle étoit arrivée, il se mettoit à lire la pièce, sans oublier d'applaudir tous les passages, que la faction des Pollacos avoit coutume de relever.

Cette vie étoit fort innocente, cependant mon père songeant à remplir les devoirs de sa religion, demanda un confesseur aux Théatins. On lui amena mon grand oncle Fra Héronymo Santez, qui prit cette occasion de lui rappeler que j'étois au monde, et dans la maison de Donna Felic Dalanosa, sœur de ma défunte mère. Soit que mon père craignit, que ma vue ne lui rappella la personne chérie dont j'avois innocemment causé la mort, ou que peut-être il ne voulut pas que mes cris enfantins troublassent ses habitudes silencieuses. Toujours est-il certain, qu'il pria Fra Héronymo, de ne jamais me rapprocher de lui, mais en même tems il pourvut à mon entretien, en m'assignant le révenu d'une Quinta ou ferme, qu'il avoit dans les environs de Madrid, et il confia ma tutelle au procureur des Théatins.

Hélas, il semble que mon père, en m'éloignant ainsi de lui, ait eu quelque pressentiment de la prodigieuse différence, que la nature avoit mise entre nos caractères. Car vous avez vu, combien il

étoit méthodique et uniforme dans sa manière de vivre, et j'ose vous assurer, qu'il seroit presque impossible de trouver un homme plus inconstant que je l'ai toujours été. J'ai été inconstant jusques dans mon inconstance, car l'idée d'un bonheur tranquille et d'une vie retirée, m'a toujours suivi dans mes courses vagabondes, et le gout de changement, m'a toujours arraché à la retraite. Si bien, que me connoissant enfin moi même, j'ai mis fin à ces inquiètes alternatives, en me fixant dans cette horde de Bohémiens. C'est bien une espèce de retraite et de vie uniforme, mais au moins n'ai-je pas le malheur, d'avoir toujours devant les yeux les mêmes arbres, les mêmes rochers, ou, ce qui me seroit encore plus insupportable, les mêmes rues, les mêmes murs, et les mêmes toits.

Ici je pris la parole, et je dis au conteur : “ Seigneur Avadoro, ou Pandesowna, je crois qu'une vie aussi errante, à du vous offrir des aventures bien singulières. ”

Le Bohémien me répondit : “ Seigneur Cavalier j'ai véritablement vu des choses assez extraordinaires, depuis que je vis dans ce désert. Quand au reste de ma vie, elle n'offre que des événements assez communs, où vous ne trouverez de rémarquable, que l'engouement dont je me prenois pour tous les états de la vie, sans jamais en suivre aucun plus d'un ou deux ans de suite. ” Après m'avoir ainsi répondu le Bohémien continua en ces termes.

Je vous ai dit, que ma tante Dalanosa m'avoit retiré chez elle. Elle même n'avoit point d'enfans, et sembloit avoir réuni en ma faveur, toute l'indulgence des tantes à toute celle des mères, en un mot, je fus un enfant gâté. Je le fus même tous les jours davantage, car à mesure que je croissois en forces et en intelligence, j'étois aussi plus tenté d'abuser des bontés que l'on avoit pour moi. D'un autre côté, n'éprouvant presque jamais d'opposition à mes volontés, j'opposois souvent peu de résistance à celle des autres, ce qui me donnoit presque l'air de la docilité ; et ma tante avoit aussi un certain sourire tendre et caressant, dont elle accompagnoit ses ordres, et alors je ne leurs résistois jamais. Tel que j'étois enfin, la bonne Dalanosa se persuada, que la nature, aidée de ses soins, avoit produit en moi un véritable chef-d'œuvre. Mais un point essentiel manquoit à son bonheur, c'étoit de ne pouvoir rendre mon père témoin de mes prétendus progrès, et le convaincre de mes perfections, car il s'obstinoit toujours à ne me point voir.

Mais qu'elle [*sic*] est l'obstination dont une femme ne vienne à bout. Madame Dalanosa agit avec tant de suite et d'efficacité sur son oncle Héronymo, que celui-ci se resolut enfin à profiter de la première confession de mon père, pour lui faire un cas de conscience de la cruelle indifférence, qu'il témoignoit à un enfant qui ne pouvoit avoir aucun tort avec lui.

Le père Héronymo le fit comme il l'avoit promis à ma tante. Mais mon père ne put, sans le plus grand effroi, songer à me recevoir dans l'intérieur de sa chambre. Le père Héronymo proposa une entrevue, au jardin du Buen-Retiro ; mais cette promenade n'entroit point dans le Plan methodique et uniforme, dont mon père ne s'ecartoit jamais. Plutôt que de s'en écarter, il consentit à me recevoir chez lui, et le père Héronymo alla annoncer cette bonne nouvelle à ma tante, qui pensa en mourir de joye.

Je dois vous apprendre, que dix années d'hypocondrie avoient fort ajouté aux singularités de la vie casanière de mon père. Entre autres manies il avoit pris celle de faire de l'encre, et voici comment ce gout lui étoit venu. Un jour, qu'il se trouvoit chez le libraire Moreno, avec plusieurs des plus beaux esprits de l'Espagne, et quelques hommes de loi, la conversation tomba sur la difficulté qu'il y avoit à trouver de la bonne encre, chacun dit, qu'il n'en avoit point, ou qu'il avoit vainement tenté d'en faire. Moreno dit, qu'il avoit dans son magasin un recueil de recettes, où l'on trouveroit sûrement de quoi s'instruire sur ce sujet. Il alla chercher ce volume, qu'il ne trouva pas tout de-suite, et lorsqu'il revint, la conversation avoit changé d'objet, on s'étoit animé sur le succès d'une pièce nouvelle, et personne ne voulut plus parler d'encre, ni écouter aucune lecture qui y eut trait. Il n'en fut pas de-même de mon père. Il prit le livre, trouva tout de-suite la composition de l'encre, et fut très surpris, de comprendre si bien une chose, que les plus beaux esprits de l'Espagne régardoient comme très difficile. En effet, il ne s'agissoit que de mêler de la teinture de noix de galle, avec de la solution de vitriol, et d'y ajouter de la gomme. L'auteur avertissoit cependant, que l'on n'auroit jamais de bonne encre, qu'autant que l'on en feroit une grande quantité à la fois, que l'on tiendrait le mélange chaud, et qu'on le remueroit souvent, parce que la gomme, n'ayant aucune affinité avec les substances métalliques, tendoit toujours à s'en

séparer, que de plus, la gomme elle même tendoit à une dissolution putride, qu'on ne pouvoit prevenir, qu'en y ajoutant une petite dose d'Alkohol.

Mon père achetta le livre, et se procura dès le lendemain les ingrédients nécessaires, une balance pour les doses, enfin le plus grand flacon qu'il put trouver dans Madrid, parce que son auteur recommandoit de faire l'encre en grande quantité à-la-fois. L'opération réussit parfaitement. Mon père porta une bouteille de son encre aux beaux-ésprits, rassemblés chez Moréno, tous la trouverent admirable, tous en voulurent avoir.

Mon père, dans sa vie retirée et silencieuse, n'avoit j'amaïs [*sic*] eu l'occasion d'obliger, qui que ce fut, et moins encore celle de recevoir des louanges. Il trouva qu'il étoit doux de pouvoir obliger, plus doux encore d'être loué, et s'attacha singulièrement à la composition qui lui procuroit des jouissances aussi agréables. Voyant que les beaux-ésprits de Madrid avoient, en moins de rien, tari le plus grand flacon qu'il eut pu trouver dans toute la ville, mon père fit venir de Barcelone une Dame-Jeanne, de celles ou les marins de la méditerranée mettent leurs provisions de vin. Il put faire ainsi, tout à la fois, vingt bouteilles d'encre, que les beaux-ésprits épuisèrent, comme ils avoient fait les autres, et toujours, et toujours [*sic*] en comblant mon père de louanges et de remerciements.

Mais plus les flacons de verre étoient grands, plus ils avoient d'inconvénients. On ne pouvoit y chauffer la composition, et moins encore la bien remuer, et surtout il étoit difficile de la transvaser. Mon père se decida donc à faire venir du Toboso, une de ces grandes jarres de terre, dont on se sert pour la fabrication du salpêtre. Lorsqu'elle fut arrivée, il la fit maçonner sur un petit fourneau, [*sic*] dans lequel on entretenoit constamment le feu de quelques braises. Un robinet adapté au bas de la jarre, servoit à en tirer le liquide, et en montant sur le fourneau, l'on pouvoit assez commodément le remuer avec un pilon de bois. Ces jarres ont plus de la hauteur d'un homme, ainsi vous pouvez imaginer la quantité d'encre que mon père y fit à la fois ; et il avoit soin même d'en ajouter autant qu'il en ôtoit. C'étoit une vraie jouissance pour lui, de voir entrer la servante ou le domestique de quelque homme de lettre fameux, pour lui demander de l'encre ; et lorsque cet homme publioit quelque ouvrage, qui faisoit du bruit dans la littérature, et que l'on en parloit chez Moreno, il sourioit avec complaisance, et comme y ayant contribué en quelque chose. Enfin, pour vous tout dire, mon père ne fut plus connu dans la ville, que sous le nom de Don Phélippe del Tintero Largo, ou Don Philippe du grand encrier, et son nom d'Avadoro n'étoit connu que d'un petit nombre de personnes.

Je savois tout cela, j'avois entendu parler du caractère singulier de mon père, de l'ordre de sa chambre, de sa grande jarre d'encre ; et je brulois d'en juger par mes yeux. Pour ce qui est de ma tante, elle ne doutoit pas que, dès que mon père auroit eû le bonheur de me voir, il ne manqueroit pas de renoncer à toutes ses manies, pour ne plus s'occuper que du soin de m'admirer du matin jusqu'au soir. Enfin le jour de la présentation fut fixé. Mon père se confessoit au père Héronymo, tous les derniers dimanche de chaque mois. Le père devoit encore le fortifier dans la résolution de me voir, enfin lui annoncer que je l'attendois chez lui, et l'accompagner jusqu'à son logement. Le père Héronymo, en nous faisant part de cet arrangement, me recommanda, de ne toucher à rien dans la chambre de mon père. Je promis tout ce qu'on voulut, et ma tante promit de me garder à vue.

Enfin arriva le dimanche tant attendu. Ma tante me fit mettre un habit de Mahho couleur de rose, relevé de franges d'argent, avec des boutons en topazes du Bresil. Elle m'assura que j'avois l'air de l'amour lui même, et que mon père ne manqueroit pas de devenir fou de joie en me voyant. Pleins d'espérances et d'idées flatteuses, nous nous achéminâmes gaiement à travers la rue des Ursulines, et nous gagnâmes le Prado, où plusieurs femmes s'arrêtèrent pour me caresser. Enfin nous arrivâmes dans la rue de Toledé, enfin dans la maison de mon père. On nous ouvrit sa chambre, et ma tante, qui redoutoit ma vivacité, me plaça dans un fauteuil, s'assit vis-à-vis de moi, et se saisit des franges de mon écharpe, pour m'empêcher de me lever et de toucher à quelque chose.

Je me dédommageai d'abord de cette contrainte en promenant mes regards dans tous les recoins de la chambre, dont j'admirai l'ordre et la propreté. Le coin, destiné à la fabrication de l'encre, étoit aussi propre et bien rangé que le reste, la grande jarre du Toboso en faisoit comme un ornement, et tout à côté, il y avoit une grande armoire vitrée, où étoient rangés tous les ingrédients et les instruments nécessaires.

La vue de cette armoire haute et étroite, placée près du fourneau de la jarre, m'inspira un désir aussi soudain qu'irrésistible d'y monter, et il me parut, que rien ne seroit aussi agréable, que de voir mon père, me chercher en vain dans toute la chambre, et m'appercevoir enfin, ainsi caché au-dessus de sa tête. Par un mouvement aussi prompt que la pensée, je me débarassai de l'écharpe que tenoit ma tante, je m'élançai sur le fourneau et delà sur l'armoire.

D'abord ma tante ne put s'empêcher d'applaudir à mon adresse. Puis elle me conjura de descendre — Dans ce moment l'on nous annonça, que mon père montoit les escaliers. Ma tante se mit à genoux pour me prier de quitter mon poste. Je ne pus résister à ses touchantes supplications. Mais en voulant descendre sur le fourneau, je sentis que mon piéd posoit sur le bord de la jarre. Je voulus me retenir, je sentis que j'allois entraîner l'armoire. Je lachai les mains et je tombai dans la jarre d'encre. Je m'y serois noyé, mais ma tante prit le pilon qui servoit à remuer l'encre, en donna un grand coup sur la jarre et la brisa en mille pièces. — Mon père entra en ce moment, il vit un fleuve d'encre qui inondoit sa chambre, et une figure noire qui la faisoit retentir des plus affreux hurlements. Il se précipita dans l'escalier, se demit le piéd et tomba évanoui.

Quant à moi, je ne hurlai pas long-tems, l'encre que j'avois avalée me causa un malaise affreux. Je perdís connoissance, et je ne la recouvrai entièrement, qu'après une longue maladie, qui fut suivie d'une assez longue convalescence. Ce qui contribua le plus à ma guérison, fut que ma tante m'annonça, que nous allions quitter Madrid et nous établir à Burgos. L'idée d'un voyage me transporta au point, que l'on craignit que je n'en perdísse la tête. L'extrême plaisir que j'en ressentois fut cependant troublé, lorsque ma tante me demanda, si je voulois aller dans sa chaise ou bien être porté dans une litière ? “ Ni l'un ni l'autre assurément, /:lui répondis-je avec le plus extrême emportement:/ je ne suis pas une femme. Je ne veux voyager qu'à cheval, ou du moins sur une mule, avec un bon fusil de Ségovie accroché à ma selle, deux pistolets à ma ceinture et une épée de longueur, je [ne] partirai qu'à condition que vous me donnerez toutes ces choses, et il est de votre intérêt de me le[s] donner, puisque c'est à moi de vous défendre. ” Je dis mille folies pareilles, qui me paroissoient les choses les plus sensées, et qui véritablement étoient agréables dans la bouche d'un enfant de onze ans.

Les préparatifs du voyage me fournirent l'occasion de déployer une activité extraordinaire. J'allois, je venois, je montois, je portois, j'ordonnois, enfin j'étois la mouche du coche, et j'avois beaucoup à faire, car ma tante, qui alloit s'établir à Burgos, y portoit tout son mobilier. Enfin arriva le jour fortuné du départ. Nous envoyâmes les gros bagages par la route d'Aranda et nous prîmes celle de Valadolid.

Ma tante qui avoit d'abord voulu aller en chaise, voyant que j'étois décidé à monter une mule, prit aussi le même parti. On lui fit au lieu de selle une petite chaise très commode, montée sur un bât et surmonté d'un parasol. Un zagal marchoit devant elle, pour ôter jusqu'à l'apparence du danger. Tout le reste de notre train, qui occupoit douze mules avoit très bon air. Et moi, qui me regardois comme le chef de cette élégante caravane, j'étois tantôt à la tête, tantôt fermant la marche, et toujours quelqu'une de mes armes à la main, particulièrement à tous les détours du chemin et autres endroits suspects.

L'on imagine bien qu'il ne se présenta aucune occasion d'exercer ma valeur, et nous arrivâmes heureusement à Alabahos, où nous trouvâmes deux caravanes, aussi nombreuses que la notre. Les bêtes étoient au ratelier, et les voyageurs à l'autre bout de l'écurie, dans la cuisine, qui n'étoit séparée de l'écurie que par deux gradins en pierre. Il en étoit alors de même de presque toutes les auberges de l'Espagne. Toute la maison ne formoit qu'une seule pièce fort longue, dont les mules occupoient la meilleure partie et les hommes la plus petite. Mais on n'en n'étoit que plus gai. Le zagal, tout en étrillant les montures, décochoit [*sic*] mille traits malins à l'hôtesse, qui lui répliquoit avec la vivacité de son sexe et de son état. Jusqu'à ce que l'hôte, interposant sa gravité, interrompit ces combats d'esprits, qui n'étoient suspendus que pour recommencer l'instant d'après. Les servantes faisoient rétentir la maison du bruit de leurs castagnettes, et dansoient aux raugues chansons du chevrier. Les voyageurs faisoient connoissance s'invitoient réciproquement à souper. Puis l'on se rassembloit autour de la brazière. Chacun disoit qu'il [*sic*] étoit, d'où il venoit, et quelque fois racontoit toute son histoire. C'étoit le bon tems. Aujourd'hui l'on a de meilleurs gîtes, mais la vie sociale et tumultueuse

que l'on menoit alors en voyage, avoit des charmes que je ne puis vous peindre. Tout ce que je puis vous en dire, c'est que j'y fus ce jour là si sensible, que je décidai dans mon petit cerveau, que je voyagerois toute ma vie, ce que j'ai bien tenu depuis.

Cependant une circonstance particulière me confirma encore dans cette résolution. Après le souper, lorsque tous voyageurs se furent rassemblés autour de la brazier, et que chacun eut conté quelque chose, sur les pays qu'il avoit traversé ; l'un d'eux qui n'avoit pas encore ouvert la bouche dit : “ Tout ce qui vous est arrivé dans vos voyages, est fort intéressant à écouter et à retenir. Quant à moi je voudrois bien qu'il ne me fut pas arrivé pis, mais en voyageant dans la Calabre, il m'est arrivé une aventure si extraordinaire, si surprenante, si affrayante [*sic*] que je ne puis en écarter le souvenir. Il me poursuit, m'obsède, empoisonne toutes les jouissances que je pourrois avoir, et c'est beaucoup si la mélancolie qu'il me donne, ne me fait pas perdre la raison. ” Un pareil début excita vivement la curiosité de l'auditoire. On le pressa beaucoup, de soulager son cœur en faisant un récit aussi admirable. Il se fit longtemps presser, enfin il commença en ces termes :

Histoire de Giulio Romati, et de la Princesse de Mont-Salerno.

Mon nom est Giulio Romati, mon père appellé Pietro Romati, est le plus illustre des hommes de loix de Palerme, et même de la Sicile entière. Il est, comme vous le pouvez croire, fort attaché à une profession, qui lui donne une existence honorable, mais plus attaché encore à la philosophie, il lui consacre tous les moments qu'il peut dérober aux affaires.

Je puis sans me vanter dire que j'ai marché, sur ses traces dans les deux carrières, car j'étois docteur en droit à l'âge de vingt deux ans. Et m'étant ensuite appliqué aux mathématiques et à l'astronomie, j'y ai reussis [*sic*] assez, pour pouvoir commenter Copernic et Galilée. Je ne vous dis point ces choses pour en tirer vanité. Mais parce qu'ayant à vous entretenir d'une aventure très surprenante, je ne veux [*sic*] pas être pris, pour un homme crédule et superstitieux. Je suis si éloigné d'un pareil défaut, que la théologie est peut-être [la] seule science que j'aye constamment négligée. Quant aux autres, je m'y adonnois avec le zèle le plus infatigable, ne connoissant de récréation que dans le changement d'études.

Tant d'application prit sur ma santé, et mon père, ne connoissant aucun genre de distraction, qui put me convenir, me proposa de voyager, et exigea même de moi, que je fisse le tour de l'Europe et que je ne revins[s]e en Sicile qu'au bout de quatre ans.

J'eus d'abord beaucoup de peine à me séparer de mes livres, de mon cabinet, de mon observatoire. Mais mon père l'exigeoit, il falut obéir. Je ne fus pas plutôt en route, qu'il s'opéra en moi un changement très favorable. Je retrouvai mon appetit, mes forces, en un mot toute ma santé. J'avois d'abord voyagé en litière, mais de [*sic*] la troisième journée, je pris une mule, et je m'en trouvai bien.

Beaucoup de gens connoissent le monde entier, excepté leur pays. Je ne voulus pas que le mien put me reprocher un pareil travers, et je commençai mon voyage par voir les merveilles, que la nature à repandues dans notre île avec tant de profusion. Au lieu de suivre la côte de Palerme à Messine, je passai par Castro Novo, Caltanizette, et j'arrivai au pied de l'Etna, en un village dont j'ai oublié le nom. La je me préparai au voyage de la montagne, me proposant d'y consacrer un mois. J'y passai effectivement tout ce tems occupé principalement à vérifier quelques expériences, que l'on à faites depuis peu sur le Baromètre. La nuit j'observois les astres, et j'eus le plaisir d'apercevoir deux étoiles qui n'étoient point visibles pour l'observatoire de Palerme, parce qu'elles étoient au dessous de son horizon.

Ce fut avec un véritable regret, que je quittai ces lieux, où je croyois presque participer aux lumières éthérées ainsi qu'à l'harmonie sublime des corps célestes, dont j'avois tant étudié les loix. D'ailleurs il est certain, que l'air raréfié des hautes montagnes, agit sur nos corps d'une manière toute particulière, en rendant notre pouls plus fréquent et le mouvement de nos poumons plus rapide. Enfin je quittai la montagne et je la descendis du côté de Catane.

Cette ville est habitée par une noblesse aussi illustre et plus éclairée que celle de Palerme. Ce n'est

pas que les sciences exactes aient beaucoup d'amateurs à Catane, non plus que dans le reste de notre île. Mais l'on s'y occupait beaucoup des arts, des antiquités, de l'histoire ancienne et moderne, de tous les peuples qui ont occupé la Sicile. Les fouilles surtout et les belles choses que, l'on en obtenoit, y faisoient le sujet de toutes les conversations.

Alors précisément l'on venoit de tirer du sein de la terre, un très beau marbre, chargé de caractères inconnus. L'ayant examiné avec attention, je vis que l'inscription étoit en langue Punique, et l'Hebreu que je sais assez bien, me donna le moyen de l'expliquer d'une manière qui satisfit tout le monde. Ce succès me valut un accueil [*sic*] flatteur, et les plus distingués de la ville, voulurent me retenir par des offres de fortune assez séduisantes. Ayant quitté ma famille dans d'autres vues, je les refusai et pris le chemin de Messine. Cette place, fameuse par le commerce qui s'y fait, me retint une semaine entière, après quoi je passai le détroit et j'abordai à Régio.

Jusques là mon voyage n'avoit été qu'une partie de plaisir, mais à Régio l'entreprise devint plus sérieuse. Un bandit nommé Zoto, désoloit la Calabre, et la mer étoit couverte de pirates Tripolins. Je ne savois absolument comment faire pour me rendre à Naples, et si je n'eusse été retenu par, je ne sais quelle mauvaise honte, je serois retourné à Palerme.

Il y avoit déjà huit jours que j'étois arrêté à Régio, et livré à ces incertitudes. Lorsqu'un jour, après m'être assez long tems promené sur le port, je m'assis sur des pierres ; du côté de la plage, où il y avoit le moins de monde. Là je fus abordé par un homme, d'une figure avantageuse, et couvert d'un manteau écarlate. Il s'assit à côté de moi sans faire de compliments ; puis il me parla ainsi : “ Le Seigneur Romati, est-il occupé de quelque problème d'Algèbre ou d'Astronomie ?

— Point du tout, /:lui répondis-je:/ le Seigneur Romati voudroit seulement aller de Régio à Naples, et le problème qui l'emb[ar]rassé en cet instant, est de savoir comment il échappera à la bande du Seigneur Zoto. ”

Alors l'inconnu, prenant un air fort sérieux, me dit : “ Seigneur Romati, vos talents font déjà honneur à votre pays, vous lui en ferez encore plus, lorsque les voyages que vous entreprenez auront étendu la sphère de vos connoissances. Zoto est trop galant homme, pour vouloir vous arreter dans une aussi noble entreprise. Prenez ces aigrettes rouges, mettez en une à votre chapeau ; donnez les autres à vos gens, et partez hardiment. Quant à moi, je suis ce Zoto que vous craignez tant, et pour que vous n'en doutiez pas, je vais vous montrer les instruments de ma profession. ” En même tems il ouvrit son manteau, et me fit voir une ceinture de pistolets et de poignards. Puis il me serra affectueusement la main et disparut.

Ici j'interrompis le chef des Bohémiens, pour lui dire que j'avois entendu [parler] de ce Zoto et que je connoissois ses deux fils.

“ Je les connois aussi /:réprit Pandesovna:/ Ils sont ainsi que moi au service du grand Scheïk des Gomelez.

— Quoi vous aussi à son service ! /:m'écriai-je avec le plus grand étonnement:/ ”

En ce moment un Bohémien vint parler à l'oreille du chef, qui se leva aussitôt et me laissa le tems, de m'occuper de ce qu'il venoit de m'apprendre. “ Quelle est donc /:me dis-je en moi-même:/, quelle est cette puissante association, qui paroît n'avoir d'autre but que de cacher, je ne sais quel secret, ou de me fasciner les yeux par des prestiges, dont je devine quelque fois une partie, tandis que d'autres circonstances ne tardent pas à me replonger dans le doute. Il est clair que je fais moi-même partie de cette chaîne invisible. Il est clair que l'on veut m'y retenir encore plus étroitement. ” Mes réflexions furent interrompues par les deux filles du chef, qui vinrent me proposer une promenade. J'acceptai et les suivis ; la conversation fut en bon Espagnol et sans aucun mélange de Hérigonze /:ou jargon Bohémien:/ ; leur esprit étoit cultivé et leur caractère gai et ouvert. Après la promenade on soupa et l'on fut se coucher. — Mais la nuit point de cousines.

Treizième Journée.

Le chef des Bohémiens me fit apporter un ample déjeuner et me dit : “ Seigneur Cavalier : Les ennemis approchent, c’est-à-dire les Gardes de la Douane. Il est juste de leur céder le camp [*sic*] de bataille. Ils y trouveront les ballots qui leur sont destinés, le reste est déjà en sûreté. Déjeunez à votre aise et puis nous partirons. ”

Comme on voyoit déjà les gardes de la douane de l’autre côté du vallon, je déjeunai à la hâte, tandis que le gros de la troupe prenoit les devants. Nous errâmes de montagnes en montagnes, nous enfonçant toujours davantage dans les déserts de la Sierra-Moréna. Enfin nous nous arrêtâmes dans une vallée fort profonde, ou déjà l’on nous attendoit et l’on avoit préparé notre repas. Après qu’il fut terminé, je priai le chef de continuer l’histoire de sa vie, ce qu’il fit en ces termes.

Suite de l’histoire de Pandésovna.

Vous m’avez laissé, écoutant de toutes mes oreilles le récit admirable de Giulio-Romati, voici donc à peu près comment il s’exprima.

Suite de l’histoire de Giulio-Romati.

Le caractère connu de Zoto, me fit prendre une confiance entière aux assurances qu’il m’avoit données. Je retournai très satisfait à mon auberge, et je fis chercher des muletiers. Il s’en offrit plusieurs, car les bandits ne leur faisoient aucun mal, non plus qu’à leur bêtes. Je choisis l’homme qui jouissoit parmi eux de la meilleure réputation. Je pris une mule pour moi, une pour mon domestique et deux pour mon bagage. Le muletier en chef avoit aussi sa mule et deux valets qui suivoient à piéd.

Je partis le lendemain à la pointe du jour, et je ne fus pas plutôt en chemin, que je vis des partis de la bande de Zoto, qui sembloient me suivre de loin, et se relayoient de distance en distance. Vous jugez bien, que de cette manière il ne pouvoit m’arriver aucun mal.

Je fis un voyage fort agréable, pendant lequel ma santé se raffermissoit de jour en jour. Je n’étois plus qu’à deux journées de Naples, lorsque l’idée me vint de me détourner de mon chemin, pour passer à Salerne. Cette curiosité étoit fort naturelle. Je m’étois beaucoup attaché à l’histoire de la renaissance des arts, dont l’école de Salerne avoit été le berceau en Italie. Enfin je ne sais quelle fatalité m’entraînoit à ce funeste voyage.

Je quittai le grand chemin à Monte-Brugio, et conduit par un guide du village, je m’enfonçai dans le pays le plus sauvage qu’il soit possible d’imaginer. Sur le midi nous arrivâmes à uneasure toute ruinée, que le guide m’assura être une auberge, mais je ne m’en aperçus pas à la réception que me fit l’hôte. Car bien loin de m’offrir quelques provisions, il me demanda en grâce, de lui faire part de celles que je pourrois avoir avec moi. J’avois effectivement quelque[s] viandes froides, que je partageai avec lui, avec mon guide et mon valet, car les muletiers étoient restés à Mont-Brugio.

Je quittai ce mauvais gîte, vers les deux heures après midi, et bientôt après je découvris un château très vaste, situé sur le haut d’une montagne. Je demandai à mon guide comment ce lieu s’appelloit ? et s’il étoit habité ? Il me répondit que dans le pays on appelloit ce lieu simplement : “ Lo monte — ou bien lo Castello. ” Que le château étoit entièrement désert et ruiné, mais que dans l’intérieur on avoit bâti, une chapelle avec quelques cellules ou les Franciscains de Salerne entretenoient habituellement cinq ou six religieux, et il ajouta avec beaucoup de naïveté : “ On fait bien des histoires sur ce château, mais je ne puis vous en dire aucune. Car dès que l’on commence à en parler, je m’enfuis de la cuisine et je vais chez ma belle sœur la Pepa, où je trouve toujours quelque père Franciscain qui me donne son scapulaire à baiser. ” Je demandai à ce garçon si nous passerions près de ce château ? Il me répondit que nous passerions, à mi côte de la montagne sur la quelle il étoit bâti.

Sur ces entrefaites le ciel se chargea de nuages et vers le soir, un orage affreux vint à fondre sur nos têtes. Nous étions alors sur un dos de montagne qui n'offroit aucun abri. Le guide dit : qu'il savoit une caverne, où nous pourrions nous mettre à couvert, mais que le chemin en étoit difficile. Je m'y hasardai, mais à peine étions nous engagés entre les rochers, que le tonnerre tomba tout auprès de nous. Ma mule s'abattit et je roulai de la hauteur de quelques toises. Je m'accrochai à un arbre et lorsque je sentis que j'étois sauvé, j'appellai mes compagnons de voyage, mais aucun ne me répondit.

Les éclairs se succédoient avec tant de rapidité, qu'à leur lumière, je pus distinguer les objets qui m'environnoient et changer de place avec quelque sûreté. J'avançai en me tenant aux arbres, et j'arrivai ainsi à une petite caverne qui n'aboutissant à aucun chemin frayé, ne pouvoit être celle où le guide vouloit me conduire.

Les averses, les coups de vents, les coups de tonnerre, se succédoient sans interruption. Je grelottois dans mes habits mouillés, et il me fallut rester plusieurs heures dans cette situation facheuse. Tout-à coup je crois entrevoir des flambeaux, errants dans le creux du vallon. J'entens des voix. Je pense que ce sont mes gens. J'appelle, on me répond.

Bientôt je vois arriver un jeune homme de bonne mine, suivi de quelques valets, dont les uns portoient des flambeaux, d'autres des paquets de hardes. Le jeune homme me salua très respectueusement et me dit : " Seigneur Romati, nous appartenons à Madame la Princesse de Mont-Salerno. Le guide que vous avez pris à Monte-Brugio, nous a dit que vous étiez égaré dans ces montagnes, et nous vous cherchons par ordre de la Princesse. Prenez ces habits et suivez nous au château.

— Quoi /:lui répondis-je:/ vous voulez me conduire à ce château inhabité, qui est au haut de la montagne ?

— Point du tout /:reprit le jeune homme:/ vous verrez un palais superbe, et nous n'en sommes qu'à deux cent pas. "

Je jugeai qu'effectivement quelque Princesse du pays avoit une habitation dans les environs. Je m'habillai et suivis le jeune homme. Bientôt je me trouvai devant un portail de marbre noir, et comme les flambeaux n'éclairaient point le reste de l'édifice, je ne pus en porter aucun jugement. Nous entrâmes. Le jeune homme, me quitta au bas de l'escalier, et lorsque j'en eus monté la première rampe, je trouvai une Dame d'une beauté peu commune, qui me dit : " M' Romati, Madame la Princesse de Mont-Salerno m'a chargé de vous faire voir les beautés de ce séjour. "

Je lui répondis : qu'en jugeant de la princesse par ses Dames d'honneur, l'on en prenoit déjà une assez haute idée.

En effet, la Dame qui devoit me conduire étoit, comme je l'ai dit, d'une beauté parfaite et elle avoit l'air si grand, que ma première idée fut de la prendre pour la Princesse elle-même. Je remarquai aussi qu'elle étoit mise, à peu près comme nos portraits de famille, faits dans le siècle dernier. Mais j'imaginai que c'étoit la le costume des Dames de Nâples et qu'elles avoient repris d'anciennes modes.

Nous entrâmes d'abord dans une salle où tout étoit d'argent massif. Le parquet étoit en carreaux d'argent. Les uns mats les autres polis. La tapisserie aussi d'argent massif imitoit un damas, dont le fond eut été poli et les ramages en argent mat. Le plafond étoit ciselé comme les menuiseries des anciens châteaux. Enfin les lambris, les bords de la tapisserie, les lustres, les cadres, les tables, étoient du travail d'orfèvrerie le plus admirable. " Monsieur Romati /:me dit la prétendue Dame d'honneur:/ toute cette vais[s]elle vous arrête bien long-tems. Ce n'est ici que l'antichambre, où se tiennent les valets-de-pied de Madame la Princesse. "

Je ne répondis rien, et nous entrâmes, dans une pièce à peu près semblable à la première. Si ce n'est que tout y étoit en vermeil, avec des ornements de cet or nuancé qui étoit fort à la mode, il y a quelques cinquante ans : " Cette pièce /:dit la Dame:/ est l'antichambre où se tiennent les gentilshommes d'honneur, le Majordome et les autres officiers de la maison. Vous ne verrez ni or ni argent dans les appartements de la Princesse. La simplicité a seule le droit de lui plaire. Vous en pouvez juger par cette salle à manger. " Alors elle ouvrit une porte latérale. Nous entrâmes dans une salle, dont les murs étoient revêtus en marbre de couleur, ayant pour frise un magnifique bas-relief en

marbre blanc, qui règnait tout autour. L'on y voyait aussi des magnifiques buffets, couverts de vases en cristal de roche, et de jattes de la plus belle porcelaine des Indes.

Puis nous rentrâmes dans l'antichambre des officiers, d'où nous passâmes dans le salon de compagnie. “ Par exemple /:dit la Dame:/ Je vous permets d'admirer cette pièce. ” Je l'admirai en effet. Mon premier étonnement fut pour le parquet. Il étoit en Lapis Lazali, incrusté de pierres dures, en mosaïque de Florence, dont une table couvrait plusieurs années de travail. Le dessin avoit une intention générale, et présentait l'ensemble le plus régulier. Mais lorsque l'on en examinait les divers compartiments, l'on voyait que la plus grande variété dans les détails, n'ont [*sic*] rien de l'effet que produit la symétrie. En effet, quoique ce fût toujours le même dessin, ici il offroit l'assemblage des fleurs les mieux nuancées ; là c'étoient les coquillages les mieux émaillés ; plus loin des papillons, ailleurs des colibris. Enfin, les plus belles pierres du monde étoient employées à l'imitation de ce que la nature a de plus beau. Au centre de ce magnifique parquet étoit représenté un écran, composé de toutes les pierres de couleur, entouré de fils de grosses perles. Le tout paroisoit en relief et réel, comme dans les Tables de Florence. “ Monsieur Romati /:me dit la Dame:/, si vous vous arrêtez à tout, nous n'en finirons point. ”

Je levai donc les yeux, et ils tombèrent d'abord sur un tableau de Raphael, qui paroisoit être la première idée de son école d'Athènes, et qui étoit plus beau par le coloris, d'autant qu'il étoit peint à l'huile.

Ensuite je remarquai un Hercule aux pieds d'Omphale, la figure de l'Hercule étoit de Michel-Ange, et l'on reconnoit le pinceau du guide dans la figure de la femme. En un mot, chacun des tableaux de ce salon étoit plus parfait que tout ce que j'avois vu jusqu'alors. La tapisserie n'étoit que d'un velours verd tout uni, dont la couleur faisoit ressortir les peintures.

Aux deux côtés de chaque porte, étoient des statues un peu plus petites que nature. Il y en avoit quatre. L'une étoit le célèbre amour de Phidias, dont Phryné exigea le sacrifice.

La seconde, le faune du même artiste.

La troisième la véritable Venus de Praxitele dont celle de Médicis n'est qu'une copie.

La quatrième un Antinous de la première beauté. Il y avoit encore des groupes dans chaque fenêtre.

Tout autour du salon étoient des commodes à tiroirs, qui au lieu d'être ornées en bronze, l'étoient du plus beau travail de joaillerie qui servoit à enchasser des camées, tels que l'on n'en trouve que dans les cabinets des Rois. Les commodes renfermoient une suite de médailles d'or, du plus grand module. “ C'est ici /:me dit la Dame:/ que la Princesse passe ses après-dinées, et l'examen de cette collection donne lieu à des entretiens aussi instructifs qu'intéressants. Mais vous avez encore bien des choses à voir. Ainsi suivez moi. ”

Alors nous entrâmes dans la chambre à coucher. Cette pièce étoit octogone. Elle avoit quatre alcoves, et autant de lits d'une grandeur extraordinaire. On n'y voyoit ni lambris, ni tapisseries, ni plafond. Tout étoit couvert de mousselines des Indes, drapées avec un goût merveilleux, brodées avec un art surprenant, et d'une telle finesse, qu'on les eut prises pour quelque brouillard qu'Arachné elle même auroit trouvé moyen, d'enfermer dans une légère broderie.

“ Pourquoi quatre lits ? /:demandai-je à la dame:/

— C'est /:me répondit-elle:/ pour en changer lorsqu'on se trouve échauffé, et que l'on ne peut dormir.

— Mais /:ajoutai-je:/ pourquoi ces lits sont ils si grands ?

— C'est /:répliqua la Dame:/ parce que la Princesse y admet quelquefois ses femmes, lorsqu'elle veut causer avant de s'endormir. Mais passons à la chambre des bains. ”

C'étoit une rotonde tapis[s]ée en nacre et les bordures en burgos. Au lieu de draperies, le haut des parois étoit garni d'un filet de perles à grosses mailles, avec une frange de perles, toutes de la même grandeur et de la même eau. Le plafond étoit fait d'une seule glace, à travers laquelle on voyoit nager des poissons dorés de la Chine. Au lieu de baignoire il y avoit un bassin circulaire, autour duquel régnoit un cercle de mousse artificielle, où l'on avoit rangé les plus belles coquilles de la mer des Indes.

Ici je ne pus plus renfermer en moi même, les témoignages de mon admiration et je dis : “ Ah

Madame, le Paradis n'est pas un plus beau séjour.

— Le Paradis /:s'écria la dame avec l'air de l'égaré et du désespoir:/ le Paradis ? N'a-t-il pas parlé du Paradis ? Monsieur Romati, je vous en prie, ne vous exprimé [*sic*] plus de cette manière. Je vous en prie sérieusement. Suivez moi. ”

Nous passâmes alors dans une volière remplie de tous les oiseaux du tropique, et de tous les aimables chanteurs de nos climats. Nous y trouvâmes une table servie pour moi seul : “ Ah Madame /:dis-je à ma belle conductrice:/, comment, songe t'on à manger dans un séjour aussi divin ? Je vois que vous ne voulez pas vous mettre à table, et je ne saurois me résoudre à m'y mettre seul, à moins que vous ne daigniez m'y entretenir de la Princesse qui possède tant de merveilles. ” La Dame sourit obligeamment, me servit, s'assit et commença en ces termes : “ Je suis fille du dernier Prince de Mont Salerno.

— Qui vous Madame ?

— Je voulois dire la Princesse de Mont-Salerno. Mais [ne] m'interrompez plus. ”

Histoire de la Princesse de Mont Salerno.

Le Prince de Mont-Salerno, qui descendoit des anciens Ducs de Salerne, étoit grand d'Espagne, Connétable, Grand-Amiral, grand-Ecuyer, grand-maître de la maison, grand-Veneur, enfin il réunissoit en sa personne toutes les grandes charges du Royaume de Nâples. Mais bien qu'il fut au service de son Roi, il avoit lui même une maison composée de Gentilshommes, parmi lesquels il y en avoit plusieurs de titrés. Au nombre de ceux-ci se trouvoit le Marquis de Spinaverde, premier Gentilhomme du Prince, et possédant toute sa confiance, qu'il partageoit cependant avec sa femme la Marquise de Spinaverde, première dame d'atour de la Princesse.

J'avois dix ans... Je voulois dire que la fille unique du Prince de Mont-Salerno avoit dix ans. Lorsque sa mère mourut. A cette époque les Spinaverde quittèrent la maison du Prince. Le mari pour prendre la régie de tous les fiefs ; la femme pour prendre soin de mon éducation. Ils laissèrent à Naples leur fille ainée appelée Laure, qui eut auprès du Prince une existence un peu équivoque. Sa mère et la jeune Princesse vinrent résider à Mont-Salerno.

On s'occupoit peu de l'éducation d'Elfrida, mais beaucoup de celle de ses entours. On leur enseignoit à courir au devant de mes moindres désirs...

“ De vos moindres désirs... /:dis-je à la Dame:/

— Je vous avois prié de ne point m'interrompre ” Reprit elle avec un peu d'humeur.

Après quoi elle continua en ces termes.

Je me plaisois à mettre la soumission de mes femmes à toutes sortes d'épreuves. Je leur donnois des ordres contradictoires, dont elles ne pouvoient jamais exécuter que la moitié, et je les en punissois, soit en les pinçant, soit en leur enfonçant des épingles dans les bras et les cuisses. Elles me quittèrent. La Spinaverde m'en donna d'autres qui me quittèrent aussi.

Sur ces entrefaites, mon père devint malade, et nous allâmes à Naples. Je le voyois peu, mais les Spinaverde ne le quittoient pas d'un moment. Enfin il mourut après avoir fait un testament, par lequel il nommoit Spinaverde seul tuteur de sa fille, et administrateur des fiefs et autres biens.

Les funérailles nous occupèrent plusieurs semaines, après lesquelles, nous retournâmes à Mont-Salerno, où je recommençai à pincer mes femmes de chambre. Quatre années s'écoulèrent dans ces innocentes occupations, qui m'étoient d'autant plus douces, que la Spinaverde m'assuroit tous les jours que j'avois raison, que tout le monde étoit fait pour m'obeïr, et que ceux qui ne m'obeïsoient pas assez tôt ou assez bien, méritoient toutes sortes de punitions.

Un jour pourtant toutes mes femmes me quitterent l'une après l'autre, et je me vis sur le point d'être réduite le soir à me deshabiller moi même. J'en pleurai de rage, et je courus chez la Spinaverde, qui me dit : “ Chère et douce Princesse, essayez vos beaux yeux. Je vous deshabillerai ce soir, et demain je vous amenerai six femmes de chambre dont sûrement vous serez contente. ”

Le lendemain à mon reveil, la Spinaverde, me presenta six jeunes filles très belles, dont la première

vue me causa une sorte d'émotion. Elles-mêmes paroisoient émues. Je fus la première à me remettre de mon trouble. Je sautai de mon lit tout en chemise. Je les embrassai les unes après les autres et les assurai, que jamais elles ne seroient ni grondées ni pincées. En effet, soit qu'elles fissent quelque gaucherie en m'habillant, soit qu'elles osassent me contrarier, je ne me fachoï jamais.

“ Mais Madame /:dis-je à la Princesse:/ ces jeunes filles, étoient peut-être des garçons déguisés. ” La Princesse prit un air de dignité et me dit : “ Monsieur Romati, je vous avez [*sic*] prié de ne pas m'interrompre. ” Ensuite elle reprit ainsi le fil de son discours.

Le jour ou j'achevai seize ans, l'on m'annonça une visite illustre. C'étoit un secrétaire-d'état, l'Ambassadeur d'Espagne, et le Duc de Guadarrama. Celui-ci venoit me demander en mariage, et les deux autres n'y étoient que pour appuyer sa demande. Le jeune Duc avoit la meilleure mine qu'on puisse imaginer, et je ne puis nier qu'il n'ait fait quelque impression sur moi.

Le soir on proposa une promenade au parc. A peine y eumes nous fait quelques pas, qu'un taureau furieux s'élança du milieu d'un bouquet d'arbres, et vint fondre sur nous. Le Duc courut à sa rencontre, son manteau dans une main et son épée dans l'autre. Le taureau s'arrêta un instant, s'élança sur le Duc, s'enferra lui même dans son épée, et tomba à ses piéds. Je me crus redevable de la vie, à la valeur et à l'adresse du Duc. Mais le lendemain j'appris, que le taureau avoit été a posté [*sic*] exprès, par l'écuyer du Duc, et que son maître avoit fait naitre cette occasion de me faire une galanterie à la manière de son pays. Alors, bien loin de lui en savoir quelque gré, je ne pus lui pardonner la peur qu'il m'avoit fait et je refusai sa main.

La Spinaverde me sut gré de mon refus. Elle saisit cette occasion de me faire connoître tous mes avantages, et combien je perdrois à changer d'état et me donne[r] un maître. Quelque tems après le même secrétaire d'état vint encore me voir, accompagné d'un autre ambassadeur, et du Prince règnant de Noudel-Hansberg. Ce souverain étoit un grand, gros, gras, blond, blanc, blafard, qui voulut m'entretenir des majorats qu'il avoit dans les états héréditaires, mais en parlant italien, il avoit l'accent du Tyrol. Je me mis à parler comme lui, et tout en le contrefaisant, je l'assurai que sa présence étoit très nécessaire dans ses majorats des états héréditaires. Il s'en alla un peu piqué. La Spinaverde me mangea de caresses, et pour me retenir plus sûrement à Mont-Salerno, elle à fait executer toutes les belles choses que vous voyez.

“ Ah ! m'ecriai-je elle a parfaitement réussi, ce beau lieu peut être appelé un Paradis sur la terre. ” A ces mots la Princesse se leva avec indignation, et me dit : “ Romati, je vous avois prié de ne plus vous servir de cette expression. ” Puis elle se mit à rire, d'un rire convulsif et affreux, en répétant toujours : “ Oui le paradis, le paradis, il a bonne grace de parler du Paradis. ” Cette scene devoit pénible. La Princesse reprit enfin son sérieux, me régarda d'un air sévère, et m'ordonna de la suivre.

Alors elle ouvrit une porte, et nous nous trouvâmes dans des voutes souterraines, au delà desquelles on appercevoit comme un lac d'argent, et qui effectivement étoit de vif argent. La Princesse frappa dans ses mains, et l'on vit paroître une barque, conduite par un nain jaune. Nous montâmes dans la barque et je m'apperçus que le nain avoit le visage d'or, les yeux de diamants, la bouche de corail. En un mot c'étoit un automate, qui au moyen de petits avirons, fendoit l'argent-vif avec beaucoup d'adresse et faisoit avancer la barque. Ce nocher d'une espèce nouvelle nous conduisit au piéd d'un roc qui s'ouvrit, et nous entrâmes encore dans un souterrain, où mille autres automates nous offrirent le spectacle le plus singulier. Des paons faisant la roue étalèrent une queue émaillée et couverte de pierreries. Des peroquets dont le plumage étoit d'émeraudes voloient sur nos têtes. Des nègres d'ébène nous présentoient des plats d'or, remplis de cerises de rubis, et de raisins de Saphir, mille autres objets surprenants remplissoient ces voutes merveilleuses, dont l'œil n'appercevoit pas la fin.

Alors, je ne sais pourquoi, je fus encore tenté de repeter ce mot de paradis, pour voir l'effet qu'il feroit sur la Princesse. Je cédaï à cette fatale curiosité, et je lui dis : “ En verité Madame, on peut dire, que vous avez le Paradis sur la terre... ”

La Princesse me sourit le plus agréablement du monde et me dit : “ Pour que vous jugiez d'autant mieux des agréments de ce séjour : je vais vous presenter mes six femmes de chambre. ” Elle prit une clef d'or, pendue à sa ceinture, et alla ouvrir un grand coffre, couvert de velours noir et garni en argent massif.

Lorsque le coffre fut ouvert, j'en vis sortir un squelette qui s'avança vers moi d'un air menaçant. Je tirai mon épée. Le squelette s'arrachant à lui-même son bras gauche, s'en servit comme d'une arme et m'assaillit avec beaucoup de fureur. Je me défendis assez bien, mais un autre squelette sortit du coffre, arracha une côte au premier squelette, et m'en donna un coup sur la tête. Je le saisis à la gorge, il m'entoura de ses bras décharnés, et voulut me jeter à terre. Je m'en débarrassai, mais un troisième squelette sortit du coffre et se joignit aux deux premiers. Les trois autres parurent aussi. Ne pouvant espérer de me tirer d'un combat aussi inégal, je me jettai à genoux, et je demandai grâce à la Princesse.

La Princesse ordonna aux squelettes de rentrer dans le coffre, puis elle me dit : " Romati rappelez vous toute votre vie, de ce que vous avez vu ici. " En même temps elle me saisit le bras, je le sentis brûlé jusqu'à l'os, et je m'évanouis.

Je ne sais combien de temps je restai dans cet état. Enfin je me réveillai, et j'entendis psalmodier assez près de moi. Je vis que j'étais au milieu de vastes ruines. Je voulus en sortir et j'arrivai dans une cour intérieure, où je vis une chapelle et des moines qui chantoient matines. Lorsque leur service fut fini, le supérieur m'invita à entrer dans sa cellule. Je l'y suivis, et tâchant de rassembler mes esprits, je lui racontai ce qui m'étoit arrivé. Lorsque j'eus achevé mon récit. Le supérieur me dit : " Mon enfant, ne portez vous pas quelque marque au bras que la Princesse a saisi ? "

Je relevai ma manche, et je vis effectivement mon bras tout brûlé et les marques des cinq doigts de la Princesse.

Alors le Supérieur ouvrit un coffre qui étoit près de son lit et en tira un vieux parchemin : " Voila /:me dit-il:/ la bulle de notre fondation, elle pourra vous éclairer sur ce que vous avez vu. " Je déroulai le parchemin et j'y lus ce qui suit :

En l'année du Seigneur 1503, neuvième année de Frédéric Roi de Naples et Sicile : Elfrida de Mont Salerno, poussant l'impieeté jusqu'à l'excès, se vantoit hautement de posséder le véritable paradis et de renoncer volontairement à celui que nous attendons dans la vie éternelle. Mais dans la nuit du jeudi au vendredi saint, un tremblement de terre abîma son palais, dont les ruines sont devenues un séjour de satan, ou l'ennemi du genre humain, établit maint et maint démon, qui ont longtemps obsédé et obsèdent encore par mille fascinations, ceux qui osent approcher du Mont Salerno, et même les bons chrétiens qui habitent dans les environs. — C'est pour quoi, Nous Pie troisième serviteur des serviteurs etc. Nous autorisons la fondation d'une chapelle dans l'enceinte même des ruines etc.

Je ne me rappelle plus du reste de la bulle. Ce dont je me rappelle, c'est que le supérieur m'assura que les obsessions étoient devenues beaucoup plus rares, mais qu'elles se renouveloient néanmoins quelquefois et particulièrement dans la nuit du jeudi au vendredi saint. En même temps il me conseilla de faire dire des messes pour le repos de la Princesse et d'y assister moi-même. Je suivis son conseil et puis je partis pour continuer mes voyages. Mais ce que j'ai vu dans cette nuit fatale, m'a laissé une pression mélancolique que rien me [*sic*] peut effacer, et de plus je souffre beaucoup de mon bras. En disant cela Romati releva sa manche, et nous fit voir son bras, où l'on distinguoit la forme des doigts [*sic*] de la Princesse et comme des marques de brûlure.

Ici j'interrompis le chef, pour lui dire que j'avois feuilleté chez le cabaliste les relations variées de Hapelius, et que j'y avois trouvé une histoire à peu près semblable.

" Cela peut-être /:reprit le chef:/ peut-être Romati a-t-il pris son histoire dans ce livre. Peut-être l'a-t-il inventée. Toujours est-il sûr que son récit contribua beaucoup à me donner le goût des voyages, et même un espoir vague de trouver des aventures merveilleuses que je ne trouvois jamais. Mais telle est la force des impressions que nous recevons dans notre enfance, que cet espoir extravagant troubla longtemps ma tête, et que je ne m'en suis jamais bien guéri.

— Monsieur Pandesovna /:dis[-je] alors au chef Bohémien:/ Ne m’avez vous pas fait entendre, que depuis que vous viviez dans ce[s] montagnes, vous y aviez vu des choses que l’on peut appeller merveilleuses ?

— Cela est vrai /:me répondit-il:/ j’ai vu des choses qui m’ont rappellées l’histoire de Romati... ”

En ce moment un Bohémien vint nous interrompre. Puis l’on dina, et comme le chef avoit encore des occupations ; je pris mon fusil et j’allai chasser. Je gravis quelques sommets, et ayant jetté les yeux sur la vallée qui s’étendait à mes pieds, je crus reconnoître la potence funeste des deux frères de Zoto. Cette vue piqua ma curiosité. Je pressai ma marche et effectivement je me trouvai au pied du gibet et les deux pendus y étoient accrochés. J’en détournai les yeux et je repris tristement le chemin de notre camp. Le Chef me demanda où j’avois été et je lui répondis que j’avois été jusqu’à la potence des deux frères de Zoto.

“ Y étoient-ils ? me dit le Bohémien.

— Comment /:lui répondis-je:/ ont-ils quelquefois la coutume de s’absenter ?

— Très souvent /:dit le Chef:/ surtout la nuit. ”

Ce peu de mots me rendit excessivement réveur. Je me retrouvais tout à coup dans le voisinage de ces maudits fantômes. Et qu’ils fussent des Vampires, ou que l’on s’en servit pour me persécuter, il me sembloit toujours que j’en avois beaucoup à craindre. Je fus triste tout le reste de la journée. Je m’allai coucher sans souper, et je rêvai de Vampires, de fantômes, de Cochemar, de spectres, de revenants et de pendus.

Quatorzième Journée.

Les Bohémiens apportèrent mon chocolat et voulurent bien déjeuner avec moi. Ensuite je pris mon fusil, et je ne sais quelle distraction funeste me conduisit à la potence des frères Zoto, ils étoient décrochés. J'entrai dans l'intérieur du gibet, j'y trouvai les deux cadavres étendus de leur long, et entre-eux une jeune fille, que je reconnus pour Rebeca.

Je l'éveillai le plus doucement qu'il me fut possible. Cependant la surprise que je ne pus lui sauver tout à fait, là mit dans un état cruel. Elle eût des convulsions, pleura, s'évanouit. Je là pris dans mes bras et la portai jusqu'à une source voisine, je lui jettai de l'eau au visage, et la fis révenir insensiblement.

Je n'eus jamais osé lui demander comment elle était venue à cette potence, mais ce fut-elle qui parla la première. " Je l'avois bien prévu /:me dit-elle:/ que votre discretion nous seroit funeste. Vous n'avez pas voulu nous conter votre aventure et je suis devenuë comme vous la victime de ces maudits Vampires. Je ne puis encore me persuader les horreurs de cette nuit. Je vais cependant tâcher de me les rappeler et de vous en faire le recit. Mais vous me comprendrez mal ; si je ne reprenais d'un peu plus haut l'histoire de ma vie. " Rebecca donna quelques instans à la réflexion, et commença en ces termes :

Histoire de Rebeca.

Mon frère en vous contant son histoire vous à dit une partie de la mienne. Mon père le destinoit à devenir l'époux des deux filles de la reine de Saba, et il voulait que j'épousasse les deux génies qui président à la constellation des gémeaux.

Mon frère flatté de l'alliance qu'on lui promettoit, en redoubla d'ardeur pour les sciences cabalistiques. Ce fut le contraire chez moi. Epouser deux Génies à la fois me parut effrayant, l'idée seule m'en troubla si fort, que je ne pus prendre sur moi de composer deux lignes de caballe. Chaque jour je remettais l'ouvrage au lendemain, et je finis par oublier cet art aussi difficile que dangereux.

Mon frère ne tarda pas à s'apercevoir de ma négligence et m'en fit les reproches les plus amers. Je lui promis de me corriger et je n'en fis rien. Enfin il me menaça de se plaindre de moi à mon père, je le conjurai de m'épargner. Il promit d'attendre encore jusqu'au samedi suivant, mais comme alors je n'avais encore rien fait, il entra chez moi à minuit, m'éveilla et me dit qu'il allait évoquer l'ombre de mon père du terrible mamon.

Je me précipitai à ses genoux, j'implorai sa pitié il fut inexorable. Je l'entendis proférer la formule épouvantable inventée jadis par la Baltoyve d'Endor. Aussitôt mon père m'aparut assis dans un Trône d'yvoire, son œil menaçant me donnoit la mort, et je craignis de ne pas survivre au premier mot qui sortirait de sa bouche. Il parla cependant — Il parla Dieu d'Abraham et de Jacob. Il osa les proferer ces imprécations épouvantables.

/:Ici la jeune Israelite couvrit son visage de ses mains, et parut fremir à la seule idée de cette scene cruelle, enfin elle se remit et continua en ces termes:/

Je n'entendis pas la fin du discours de mon père je m'étois évanouie avant qu'il l'eût achevé. Revenue à moi, je vis mon frère qui me présentoit le livre des Schefiross. Je pensai m'évanouir de nouveau ; mais il fallut se soumettre. Mon frère qui se doutoit bien, qu'il faudrait avec moi en revenir aux premiers éléments, eût la patience de les rappeler peu à peu à ma memoire. Je passais les nuits dans le cabinet qui avoit servi d'observatoire de mon père, et j'allais me coucher lorsque la lumière du jour venait troubler mes opérations, alors je tombois de sommeil. Ma mulatresse Zulica, me deshabillait presque sans que je m'en aperçusse. Je dormois quelques heures et puis je retournois à des occupations pour lesquelles je n'étois point faite, comme vous l'allez voir.

Vous connoissez Zulica, et vous avez pû faire quelqu'attention à ses charmes, elle en a infiniment. Ses yeux ont l'expression de la tendresse ; sa bouche s'embellit par le sourire, son corps à des formes

parfaites. Un matin comme je revenois de l'observatoire, je l'appelai pour me deshabiller, elle ne m'entendit pas, j'allai à sa chambre, qui étoit à côté de la mienne et je là vis à sa fenêtre, penchée en dehors, à demi-nuë faisant des signes de l'autre côté du Vallon et soufflant sur sa main des baisers que son âme entière sembloit suivre.

Je n'avois aucune idée de l'Amour. L'expression de ce sentiment frappoit pour la première fois mes regards. Je fus tellement émuë de surprise, que j'en restai aussi immobile qu'une statuë. Zulica se retourna un vif incarnat perçait à travers la couleur noisette de son tein, et se répendit sur toute sa personne. Je rougis aussi, puis je pâlis. J'étois prête à défaillir, Zulica me reçut dans ses bras, et son cœur que je sentis palpiter contre le mien, y fit passer le désordre qui regnoit dans ses sens.

Zulica me dèshabilla à la hâte, et lorsque je fus couchée, elle parut se retirer avec plus de plaisir encore. Bientôt après j'entendis les pas de quelqu'un qui entroit dans sa chambre. Un mouvement aussi prompt qu'involontaire me fit courir à la porte, et attacher mon œil au trou de la serrure. Je vis le jeune mulâtre Tanzaï il apportoit une corbeille remplie de fleurs qu'il venoit de cueillir dans la campagne. Zulica courut au devant de lui, prit les fleurs à poignées les pressa contre son sein. Tanzaï s'approcha pour respirer leur parfum, qui s'exhaloit avec les soupirs de sa maîtresse. Je vis distinctement Zulica, éprouver dans tous ses membres un frémissement qu'il me parut ressentir avec elle. Elle tomba dans les bras de Tanzaï, et j'allai cacher dans mon lit ma foiblesse et ma honte.

Ma couche fut inondée de mes larmes. Les sanglots m'étouffoient et dans l'excès de ma douleur, je m'écriai : “ Oh ma cent et douzième ayeule, de qui je porte le nom, douce et tendre épouse d'Isaac ; si du sein de votre beau père, du sein d'Abraham, si vous voyez l'état où je suis, apaisés l'ombre de Mamon, et dites lui, que sa fille est indigne des honneurs qu'il lui destine. ”

Mes cris avoient éveillé mon frère. Il entra chez moi, et croyant que j'étois malade, il me fit prendre un calmant. Il revint encore à midi et me trouvant le pouls agité, il s'offrit à continuer pour moi mes opérations Cabalistiques. J'acceptai sa proposition avec plaisir, car il m'eût été impossible d'y travailler. Je m'endormis vers le soir, et j'eus des rêves bien différens de ceux que j'avois fait jusqu'alors. Le lendemain je révois toute éveillée, où du moins j'eus des distractions qui auroient pu le faire croire. Mon frère me jettoit souvent des régards pleins de sévérité, et me faisoit rougir sans que j'en eusse de motif. Huit jours se passèrent ainsi.

Une nuit, mon frère entra dans ma chambre, il avoit sous son bras le livre de Shefiroth, et dans sa main une écharpe constellée, sur laquelle étoient écrits, les soixante dix noms que Zoroastre a donné à la constellation des Gémeaux. “ Rebecca ! /:me dit-il:/ Rebecca sortez d'un état qui vous deshonore. Il est temps que vous essay[i]ez votre pouvoir sur les peuples élémentaires et sur les esprits infernaux. Cette bande constellée vous garantira de leur petulance. Choisissez sur les monts d'alentour le lieu que vous croirez le plus convenable pour votre opération, songez que votre sort en dépend. ”

Après m'avoir ainsi parlé, mon frère m'entraîna hors de la porte du château, et ferma la grille sur moi.

Abandonnée à moi même je rappelai mon courage, la nuit étoit sombre, j'étois en chemise, nuds piëds, les cheveux épars et mon livre à la main. Je dirigeai ma course vers la montagne qui me parut la plus proche. Un pâtre voulût mettre la main sur moi, je le repoussai avec la main dont je tenois mon livre, il tomba mort à mes piëds. Vous n'en seréz pas surpris lorsque vous saurez que la couverture de mon livre étoit faite avec du bois de l'arche qui avoit la propriété de faire périr tout ce qu'elle touchoit.

Le soleil commençoit à paroître, lorsque j'arrivai sur le sommet que j'avois choisi pour mes opérations. Je ne pouvois les commencer que le lendemain à minuit. Je me retirai dans une caverne, j'y trouvai une ourse avec ses petits, elle se jeta sur moi ; mais la relieure de mon livre fit son effet, elle tomba à mes piëds. Ses mammelles gonflées me rappellèrent que je mourois d'inanition, et je n'avois encore aucun génie à mes ordres, pas même le moindre esprit follet. Je pris le parti de me jeter à terre à côté de l'ourse et de sucer son lait. Un reste de chaleur que l'animal conservoit encore, rendoit ce repas moins dégoûtant ; mais les petits oursons vinrent me le disputer. Imaginez Alphonse une fille de seize ans, qui n'étoit jamais sortie des murs où elle étoit née, et dans cette horrible situation. J'avois en mains des armes terribles ; mais je ne m'en étois jamais servie, et la moindre inattention pouvoit les tourner contre moi.

Cependant je voyois l'herbe se dessécher. L'air se chargeoit d'une vapeur enflammée et les oiseaux expiroient au milieu de leur vol. Je jugeai que les démons avertis commençoient à se rassembler. Un arbre s'alluma de lui même, il en sortit des tourbillons de fumée, qui au lieu de s'élever environnèrent ma caverne et me plongèrent dans les ténèbres. L'ourse étendue à mes pieds parut se ranimer et ses yeux étincelèrent d'un feu, qui pour un instant dissipa l'obscurité. Un esprit malin sortit alors de sa gueule, sous la forme d'un serpent ailé. C'étoit Nemrael Démon du plus bas étage, que l'on destinoit à me servir. Bientôt après j'entendis parler la langue des Egrégores, les plus illustres des anges tombés, et je compris qu'ils me feroient l'honneur d'assister à ma réception dans le monde des êtres intermédiaires. Cette langue est la même dans laquelle nous avons le premier livre d'Enoch, ouvrage dont j'ai fait une étude particulière.

Enfin Sémiarus Prince des Egrégores vint m'annoncer qu'il étoit tems de commencer. Je sortis de ma Caverne, j'entendis [*sic*] en cercle mon echarpe constellée, j'ouvris mon livre, et je prononçai à haute voix, les formules terribles que jusqu'alors je n'avois osé lire que des yeux. — Vous jugez bien Seigneur Alphonse, que je ne puis vous dire ce qui se passa alors, et même vous ne pourriez le comprendre. Je vous dirai seulement que j'acquis un assez grand pouvoir sur les esprits, et que l'on m'enseigna les moyens de me faire connoître des Gemeaux celestes. — Vers ce tems là mon frère aperçut le bout des pieds des filles de Salomon. J'attendis que le Soleil entra dans le signe des Gemeaux, et j'operai à mon tour ce jour là, où plutôt cette nuit là, je fis un effort prodigieux de travail. Enfin vaincue par le Sommeil, je fus forcée de lui céder.

Le lendemain matin Zulica vint me présenter mon miroir et j'y aperçus deux figures humaines qui sembloient être derrière moi, je me retournai et je ne vis rien. Je regardai dans le miroir et je les revis encore. Au reste cette apparition n'avoit rien d'effrayant. Je vis deux jeunes gens dont la Stature étoit un peu au dessus de la taille humaine. Leurs épaules avoient aussi plus de largeur ; mais une rondeur qui tenoit de notre sexe. La poitrine s'élevoit aussi comme celle des femmes ; mais leurs seins étoient comme ceux des hommes, leurs bras arrondis et parfaitement formés étoient couchés sur leurs hanches, dans l'attitude que l'on voit au[x] Statues Egyptiennes. Leurs cheveux bleu et or, tomboient en grosses boucles sur leurs épaules, je ne vous parle pas des traits de leur visage. Vous pouvez imaginer, si des demi-dieux sont beaux ; car enfin c'étoient là les Gémeaux célestes, je les reconnus aux petites flammes qui brilloient sur leurs aîles.

“ Comment ces demi-dieux étoient-ils habillés ? demandai-je à Rebecca. ”

Ils ne l'étoient pas du tout /:me répondit-elle:/ chacun avoit quatre aîles, dont deux étoient couchées sur leurs épaules, et deux autres se replioient et se croisoient autour de leur ceinture. Ces ailes étoient à la vérité aussi transparentes que des ailes de mouche ; mais des parties d'or et d'azur mêlées à leur tissu diaphane, sauvoit tout ce qu'il auroit pu avoir d'alarmant pour la pudeur.

“ Les voila donc, /:me dis-je en moi-même:/ les epoux celestes à qui je suis destinée. ” Je ne pus m'empêcher de les comparer intérieurement au jeune mulâtre qui adoroit Zulica ; mais j'eus honte de cette pensée. Je regardai dans le miroir, je crus voir que les demi dieux me jettoient un regard plein de sévérité, comme s'ils eussent lû dans mon âme, et qu'ils se trouvassent offensés de ce mouvement involontaire de comparaison.

Je fus plusieurs jours sans oser lever les yeux sur une glace. Enfin je m'y hazardai. Les Divins Gémeaux avoient les mains croisées sur la poitrine, et leur air plein de douceur fit disparoître ma timidité. — Je ne savois cependant que leur dire. Pour sortir d'embarras, j'allai chercher un volume des ouvrages d'Edris, que vous appelez Aastas. C'est ce que nous avons de plus beau en fait de poésie. L'harmonie des vers d'Edris, imite celle des corps célestes. La langue de cet auteur ne m'est pas trop familière, et craignant d'avoir mal lu, je portois à la derobée mes yeux dans la glace pour y voir l'effet que je fesois sur mon auditoire. J'eus tout lieu d'en être contente. Les Tamins se regardoient l'un l'autre avec l'air de m'approuver, et quelquefois ils jettoient dans le miroir des regards que je ne rencontrais pas sans émotion.

Mon frère entra dans ce moment et la vision s'évanouit. Il me parla des filles de Salomon, dont il avoit vû le bout des pieds. Il étoit fort gai, je partageai sa soye [*sic*]. Je me sentois moi même pénétrée d'un sentiment qui jusqu'alors m'avoit été inconnu. Le saisissement intérieur qui accompagne

d'ordinaire les opérations cabalistiques faisoit insensiblement place à je ne sais quel doux abandon, dont jusques la j'avois ignoré les charmes.

Mon frère fit ouvrir la grille du château, qui ne l'avoit pas été depuis mon voyage à la Montagne, nous goûtâmes le plaisir de la promenade. La Campagne me parut émaillée des plus belles couleurs. Je trouvai aussi dans les yeux de mon frère je ne sais quel feu, très différent de l'ardeur qu'on a pour l'étude. Nous nous enfonçâmes dans un bosquet d'orangers. — J'allai rêver de mon côté, lui du sien, et nous rentrâmes encore tout rempli[s] de nos rêveries.

Zulica pour me coucher m'apporta un miroir. Je vis que je n'étois pas seule, je fis emporter le miroir, me persuadant comme l'Autruche que je ne serois pas vûe, dès que je ne verrois pas. Je me couchai et m'endormis ; mais bientôt des rêves bizarres s'emparèrent de mon imagination. Il me sembla que je voyois dans l'abîme des cieux, deux astres brillants qui s'avançoient majestueusement dans le Zodiaque. Ils s'en écartèrent tout-à-coup et puis reparurent ramenant avec eux la nébuleuse de la ceinture d'Andromède. Ces trois corps Celestes, continuèrent ensemble leur route et Thérée [*sic*], et puis ils s'arrêtèrent et prirent l'apparence d'un météore igné. Ensuite ils m'aparurent sous l'apparence de trois anneau[x] lumineux, qui après avoir tourbillonné quelque tems, se fixèrent à un même centre. Alors ils se changèrent en une sorte de gloire ou d'aureole, qui environnoit un trône de Saphir. J'y vis les gemeaux me tendant les bras, et me montrant la place que je devois occuper entre eux. Je voulus m'élancer ; mais dans ce moment, il me sembla que le mulâtre Tanzaï, m'arrêtoit et me saisissoit par le milieu du corps. Je fus en effet très saisie, et je m'éveillai en sursaut.

Ma chambre étoit sombre, et je vis par les fentes de la porte que Zulica avoit de la lumière chez elle. Je l'entendis se plaindre et je la crus malade. J'aurois dû l'appeler, je ne le fis point. Je ne sais quelle coupable étourderie me fit encore avoir recours au trou de la serrure. Je vis le mulâtre Tanzaï, qui prenoit avec Zulica des libertés qui me glacerent d'horreur. Mes yeux se fermerent et je tombai évanouie.

Lorsque je revins à moi, je vis près de mon lit mon frère et Zulica. Je jettai sur celle-ci un regard foudroyant, et lui ordonnai de ne plus se presenter devant moi. Mon frère me demanda le motif de ma sévérité. Je lui contai en rougissant ce qui m'étoit arrivé. — Il me répondit qu'il les avoit mariés la veille ; mais qu'il en étoit bien fâché, n'ayant pas prévu ce qui étoit arrivé. Il n'y avoit eû à la verité que ma vue de profanée ; mais l'extrême délicatesse des Tamsins lui donnoit de l'inquiétude. Pour moi j'avois perdu tout sentiment excepté celui de la honte, et je serois morte plutôt que de jeter les yeux sur un miroir.

Mon frère ne connoissoit pas le genre de mes relations avec les Thansims ; mais il savoit que je ne leur étois plus inconnue, et voyant que je me laissois aller à une sorte de mélancolie, il craignit que je ne négligeasse les opérations que j'avois commencées. Lorsque le soleil fut prêt à sortir du signe des Gémeaux il crut devoir m'en avertir. Je me réveillai comme d'un songe. Je tremblai de ne plus revoir mes dieux, de me séparer d'eux pour onze moi[s], sans savoir même comment j'étois dans leur esprit, et si je ne m'étois pas rendue tout à fait indigne de leur attention.

Je pris la résolution d'aller dans une salle haute du château, où se trouvoit une glace de Venise de dix pièds de haut. Mais pour avoir une contenance, je pris avec moi le volume d'Edris, ou se trouve son poème de la création du monde. Je m'assis très loin du miroir, et me mis à lire tout haut. — Ensuite m'interrompant et élevant la voix, j'osai demander aux Thamims, s'ils avoient été témoins de ces merveilles ? Alors la glace de Venise quitta la muraille où elle étoit attachée et se plaça devant moi. J'y vis les gémeaux me sourire avec un air de satisfaction et baisser tous les deux la tête, pour me témoigner qu'il[s] avoient reellement assisté à la creation du monde, et que tout s'y étoit passé comme le dit Edris.

Alors je m'enhardis d'avantage, je fermai mon livre, et je confondis mes regards, avec ceux de mes divins amans. Cet instant d'abandon pensa me couter cher. Je tenois encore de trop près à l'humanité, pour pouvoir soutenir une communication aussi intime. La flamme Céleste qui brilloit dans leurs yeux pensa me dévorer, je baissai les miens et m'étant un peu remise, je continuai ma lecture. Mais je tombai précissement sur le second chant, ou ce premier des Poètes décrit les amours des fils d'Elohim, avec les filles des hommes. Il est impossible aujourd'hui de se faire une idée de la manière dont on

aimoit dans le premier âge du monde. Ces exagérations que je ne comprenois pas bien moi même, me fesoient souvent hésiter. Dans ces moments-là mes yeux se tournoient involontairement vers le miroir. Et il me sembla voir que les Tamims prenoient un plaisir toujours plus vif à cette lecture. Ils me tendoient les bras. Ils s'approchèrent de ma chaise. Je les vis déployer les brillantes ailes qu'ils avoient aux épaules. Je distinguai même un léger flotement dans celles qui leur servoient de ceinture. Je crus qu'ils alloient aussi les déployer, et je mis ma main sur mes yeux. Au même instant je là sentis baiser, ainsi que celle dont je tenois mon livre. Au même instant aussi, j'entendis que le miroir se brisoit en mille éclats. Je compris que le soleil étoit sorti du signe des Gémeaux, et que c'étoit un congé qu'ils prenoient de moi.

Le lendemain j'aperçus dans une autre glace, comme deux ombres où plutôt comme une légère esquisse des traits de mes divins amants. Le surlendemain je ne vis plus rien du tout. Alors pour charmer les ennuis de l'absence, je passois les nuits à l'observatoire et l'œil collé au Telescope. J'y suivais mes amants jusqu'à leur coucher. Ils étoient sous l'horizon que je croyois les voir encore. Enfin lorsque la queue du cancre [*sic*] disparoissoit à ma vuë, je m'allois coucher moi même, et ma couche étoit souvent baignée de pleurs involontaires, qui même n'avoient point de motif.

Cependant mon frère rempli d'amour et d'espérance, s'adonnoit plus que jamais à l'étude des sciences occultes. Un jour il vint me trouver et me dit : que certains signes qu'il avoit aperçus dans le ciel, lui avoient appris qu'un fameux adepte, qui depuis deux cent ans habitoit la pyramide de Saophis, étoit parti pour l'Amérique et qu'il passeroit à Cordoue le 23 de notre mois Thybi, à sept heures et quarante deux minutes. J'allai le soir à l'observatoire, et je trouvai qu'il avoit raison ; mais mon calcul me donna un résultat un peu différent. Mon frère soutint que le sien étoit juste et comme il est fort attaché à ses opinions, il voulut aller lui même à Cordouë pour me prouver que la raison étoit de son côté. Mon frère auroit pu faire son voyage, en aussi peu de tems que je vous la [*sic*] raconte ; mais il voulut jouir du plaisir de la promenade et suivit la pente des coteaux, choisissant la route où de beaux sites contribueroient le plus à le distraire. Il arriva ainsi à la Venta Quemada. Il s'étoit fait accompagner de cet esprit malin qui m'avoit aparu dans la caverne, il lui ordonna de lui apporter un soupe[r]. Nemraël enleva celui d'un prier de Bénédictins et l'apporta à la venta. Ensuite mon frère me renvoya Nemraël, comme n'en ayant plus besoin. J'étois dans cet instant à l'observatoire, et je vis dans le ciel des choses qui me firent trembler pour mon frère. J'ordonnai à Nemraël de retourner à la Venta, et de ne point quitter son maître. Il y alla et revint un instant après, me dire qu'un pouvoir plus grand que le sien l'avoit empêché de pénétrer dans l'intérieur du cabaret. Mon inquietude fut à son comble. Enfin je vous vis arriver avec mon frère.

Je démêlai dans vos traits, une assurance et une serenité qui me prouva que vous n'étiez point cabaliste. Mon père m'avoit annoncé que j'avois beaucoup à craindre d'un mortel. Je craignis que vous ne fussiez ce mortel. Bientôt d'autres soins m'occupèrent. Mon frère me conta l'aventure de Pascheco et ce qui lui étoit arrivé à lui même ; mais il ajoûta à ma grande surprise, qu'il ne savoit pas du tout à quelle espèce de demons, il avoit eû affaire. Nous attendimes la nuit avec une extrême impatience, elle arriva et nous fimes les plus épouvantables conjurations. Ce fut en vain. Nous ne pumes savoir, ni la nature des deux êtres ; ni si mon frère avoit réellement perdu avec eux ses droits à l'immortalité. Je crus que l'on pouroit tirer de vous quelque lumière ; mais fidèle a je ne sais quelle parole d'honneur, vous ne voulutes nous rien dire.

Alors pour servir et tranquilliser mon frère, je me resolut à passer moi même une nuit à la Venta Quemada et je suis partie hier. La nuit étoit déjà très avancée lorsque j'arrivai à l'entrée du Vallon. Je rassemblai quelques vapeurs dont je composai un feu folet et je lui ordonnai de me conduire. C'est un secret qui est resté dans notre famille, et c'est par un moyen semblable que Moyse, propre frère de mon soixante et treizieme ayeul, fit la Colonne de feu qui conduisoit les Israélites dans le désert.

Mon feu follet s'alluma très bien et se mit à marcher devant moi ; mais il ne prit pas le plus court chemin. Je m'aperçus de son infidélité ; mais je n'y fis pas assez d'attention. Il étoit minuit lorsque j'arrivai. En entrant dans la cour de la Venta, je vis qu'il y avoit de la lumière dans la chambre du milieu, et j'entendis une musique harmonieuse. Je m'assis sur un banc de pierre, et je fis quelques opérations Cabalistiques, qui ne produisirent rien du tout. Il est vrai que cette musique me charmoit et

me distraisoit [*sic*] au point qu'à l'heure qu'il est je ne puis vous dire si mes opérations étoient bien faites, et je pense que j'ai dû y manquer en quelque point essentiel. Enfin je crus les avoir bienfaites, et jugeant qu'il n'y avoit dans l'Auberge ny demons, n'y esprits, j'en conclus qu'il n'y avoit que des hommes, et je me livrai au plaisir de les entendre chanter. C'étoient deux voix soutenuës d'un instrument à corde ; mais elles étoient si bien d'accord et si harmonieuses, qu'aucune musique sur la terre ne peut entrer en comparaison.

Les airs que ces voix faisoient entendre inspiroient une tendresse si provoquante, que je ne puis en donner aucune idée. Longtems je les écoutai de dessus mon banc ; mais enfin il fallut bien entrer, puisque je n'y étois venu[e] que pour cela. Je montai donc et je trouvai dans la chambre du milieu, deux jeunes gens, grands, bienfaits assis à table mangeant, buvant et chantant de tout leur cœur. Leur costume étoit oriental. Ils étoient coëffés d'un turban, la poitrine et les bras nuds et de riches armes à leurs ceintures.

Ces deux inconnus que je pris pour des Turcs, se levèrent m'approchèrent une chaise, remplirent mon assiette et mon verre et se remirent à chanter en s'accompagnant d'un Théorbe dont ils jouoient tour-à-tour.

Leurs manières dégagées avoient quelque chose de contagieux. Ils ne faisoient point de façons, je n'en fis point. J'avois faim, je mangeai. Il n'y avoit point d'eau, je bus du vin. Alors il me prit envie de chanter avec les jeunes Turcs, qui parurent charmés de m'entendre. Je chantai une Séquedille espagnole, ils répondirent sur les mêmes rimes et à la même pensée.

Je leur demandai où ils avoient appris l'Espagnol ?

L'un d'eux me répondit : “ Nous sommes nés en Morée et marins de profession. Nous avons facilement appris la langue des ports que nous fréquentons. Mais laissons-là les seguedilles, ecoutez les chansons de notre pays. ”

Que vous dirai-je Alphonse — leurs chants avoient une mélodie, qui fesoit passer l'âme par toutes les nuances du Sentiment, et lorsque l'on en étoit venu à l'excès de l'attendrissement, des accents inattendus vous ramenoient à la plus folle gaîté.

Je n'étois point dupe de tout ce manège. Je fixois attentivement les prétendus matelots, et il me sembloit leur trouver une extrême ressemblance de l'un à l'autre, et avec mes divins Gémeaux. “ Vous êtes Turcs /:leur dis-je:/ et nés en Morée.

— Point du tout /:me répondit celui qui n'avoit point encore parlé:/ nous ne sommes point Turcs nous sommes Grecs, nés à Sparte et venus du même œuf.

— D'un œuf ?

— Ah ! divine Rebecca /:reprit l'autre:/ pouvez vous nous méconnoître, je suis Pollux et voici mon frère. ”

Je sautai de ma chaise et me refugiai dans un coin de la chambre. Les gémeaux prétendus prirent leur forme du miroir et déployèrent leur aîles. Je me sentis enlever dans les airs ; mais par une heureuse inspiration je prononçai un nom sacré, dont mon frère et moi nous sommes seuls en possession entre tant d'autres cabalistes... à l'instant même je fus précipitée sur la terre. Ma chute m'a fait perdre connoissance et ce sont vos soins qui me l'ont renduë. Un sentiment sur m'avertit que je n'ai rien perdu de tout ce qu'il m'importoit de conserver ; mais je suis lasse de tant de merveilles. Dévins Gémeaux je le sens, je suis indigne de vous. J'étois née pour rester une simple mortelle.

Rebecca finit ici son récit et ma première idée, fut qu'elle s'étoit moquée de moi d'un bout à l'autre et qu'elle n'avoit eû d'autre but que d'abuser de ma crédulité. Je là quittai assez brusquement et me mettant à réfléchir sur ce qu'elle m'avoit raconté, je me dis en moi même : “ Où cette femme est de moitié avec les Gomelez, pour m'éprouver et me rendre Musulman, où bien elle à quelqu'autre intérêt à m'arracher le secret de mes cousines, et pour ce qui est de mes cousines, où bien, elles sont des démons, ou bien elles sont aussi aux ordres des Gomelez... ” J'en étois encore à suivre le fil de mes conjectures lorsque j'appercus que Rebecca faisoit des cercles en l'air et d'autres simagrées magiques. Un instant après elle vint à moi et me dit : “ J'ai fait savoir à mon frère ou j'étois et surement il sera ici ce soir. En attendant allons joindre le camp des Bohémiens. ” Elle s'appuya sur mon bras assez franchement, et nous arrivames chez le vieux Chef, qui recut la juive avec beaucoup de

démonstrations de respect.

Pendant toute la journée Rebecca fut fort naturelle, et parut avoir oublié les sciences occultes. Son frère arriva avant la nuit, ils se retirèrent ensemble et je m'allai coucher. — Lorsque je fus au lit, je réfléchis encore au récit de Rebecca ; mais comme j'entendois pour la première fois de ma vie parler de Caballe d'Adeptes, de signes célestés [*sic*] je ne trouvois rien de solide à objecter, à ce que j'avois entendu, et je m'endormis dans cette incertitude.

Quinzième Journée.

Je m'éveillai d'assez bonne heure, et m'allai promener en attendant le déjeuné. Je vis de loin le Cabaliste et sa sœur qui paroisoient avoir une conversation assez animée. Je me détournai dans la crainte de les interrompre ; mais bientôt je vis que le Cabaliste s'en alloit du côté du Camp, et que Rébecca s'avançoit vers moi avec assez d'empressement. Je fis quelques pas au devant d'elle, et puis nous continuâmes notre promenade, sans nous dire grand chose. Enfin la belle Israélite rompit la [*sic*] silence et me dit : “ Seigneur Alphonse, je vais vous faire une confidence qui ne vous sera pas indifférente ; si vous prenez quelque intérêt à ce qui me concerne. C'est que je viens de renoncer aux sciences Cabalistiques. J'ai fait cette nuit toutes mes réflexions. Quelle est cette vaine immortalité dont mon Père a voulu me douer ? ne sommes nous pas tous immortels ? Ne devons nous pas tous aller au séjour des justes ? Je veux jouir de cette courte vie, je là veux passer avec un époux, et non pas entre deux astres. Je veux être mère, je veux voir les enfants de mes enfants, et puis lassée et rassasiée de l'existence, je veux m'endormir entre leurs bras, et voler dans le sein d'Abraham. Que dites vous de ce projet ?

— Je l'approuve très fort /:répondis-je à Rebeca:/ ; mais qu'en dit votre frère.

— Il à /:me dit-elle:/ d'abord été furieux ; mais enfin il m'a promis qu'il en feroit autant s'il lui falloit renoncer aux filles de Salomon. Il attendra que le Soleil soit entré dans le signe de la vierge et le [*sic*] décidera ensuite. En attendant il veut savoir quels sont ces Vampires qui l'ont joué à la Venta et qui selon lui s'appellent Emina et Zibeddé. Il à renoncé à vous questionner sur leur sujet, parcequ'il pretend que vous n'en savez pas plus que lui. Mais ce soir il veut citer le Juif errant. Le même que vous avez vû chez l'hermite. Il espère en tirer quelques informations. ”

Comme Rebecca en étoit à cet endroit de son discours, on vint nous avertir que le déjeuné étoit prêt, on l'avoit mis dans une grotte spacieuse, où l'on avoit aussi retiré les tentes, parceque le Ciel se couvroit de nuages. L'orage ne tarda pas à se faire entendre. Voyant donc que nous étions condamnés à passer le reste de la journée dans la grotte. Je priai le vieux chef de continuer son histoire ce qu'il fit en ces termes :

Suite de l'histoire du Chef Bohémien.

Vous vous rappellerez Seigneur Alphonse l'histoire de la Princesse de Mont-Salerno qui me fut contée par Guilio Romati, et je vous ai dit combien elle m'avoit fait d'impression. Lorsque nous fumes couchés, la chambre ne resta éclairée que par la foible lueur d'une lampe. Je n'osois regarder les endroits le plus sombres de l'appartement et surtout un certain cofre, où l'hôte avoit coutume de mettre sa provision d'orge. Il me sembloit à tout instant que j'en verrois sortir les six squelettes de la Princesse. Je m'enfoncai sous mes couvertures pour ne plus rien voir et bientôt je m'endormis.

Les grelots des mules me réveillèrent le lendemain de bonne heure, et je fus un des premiers sur pied. J'oubliai Romati et sa princesse et je ne songeai qu'au plaisir de continuer notre voyage, il fut des plus agréables. Le Soleil un peu voilé par les nuages, ne nous incommodoit pas trop, et les muletiers se résolurent à faire toute la journée d'une traite en s'arrêtant seulement à l'abrevoir dos Leones, où la route de Ségovie se reunit à celle de Madrid. Ce lieu offre un bel ombrage, et deux Lions qui versent de l'eau dans un bassin de marbre, contribuent infiniment à l'embellir.

Il étoit midi lorsque nous arrivâmes, et nous y étions à peine, que nous vîmes venir d'autres voyageurs par la route de Ségovie. Celle de leurs mules qui ouvroit la marche, étoit montée par une jeune fille qui sembloit de mon âge, bien qu'elle eût réellement quelques années de plus. Et le Zagal qui conduisoit sa mule, étoit aussi un garçon de dix sept ans ; mais joli et bien mis, quoique dans le costume ordinaire des valets d'écurie. Ensuite venoit une dame d'un certain âge que l'on auroit prise pour ma tante Dalanosa, non pas qu'elle lui ressembloit ; mais parce qu'elle avoit absolument le même air et surtout la même expression de bonté dans tous ses traits. Ensuite venoient quelques domestiques.

Comme nous étions venus les premiers, nous invitâmes les voyageurs à partager notre repas que l'on étaloit sous les arbres. Elles acceptèrent ; mais d'un air fort triste, surtout la jeune fille. De tems à autre, elle regardoit le jeune valet d'un air assez tendre, et celui-ci là servoit d'un air fort empressé, et la Dame âgée les regardoit tous d'un air de compassion et les larmes aux yeux. Je vis bien leur chagrin à tous et j'eusse bien voulu leur dire quelque chose de consolant ; mais ne sachant comment m'y prendre, je mangeois de mon mieux.

On se remit en route, ma bonne tante fit aller sa mule à côté de celle de la Dame. Moi je me rapprochai de la jeune fille et je vis bien que le jeune Zayol [*sic*] sous prétexte de rattacher sa selle, touchoit son pied ou sa main, et même une fois je lui vis baiser son pied.

Nous arrivâmes au bout de deux heures à Olmedo, où nous devions passer la nuit. Ma tante fit apporter des chaises devant la porte de la maison, c'est à dire de l'auberge et s'y assit avec l'autre dame. Un moment après, elle me dit de faire faire du chocolat. J'entrai dans la maison et voulant chercher nos gens. Je me trouvai dans une chambre, où je vis le jeune homme et la jeune fille se tenant étroitement embrassés et versant des torrents de larmes. Mon cœur se brisa à cette vuë, je me jettai au cou du jeune garçon et je pleurai, jusqu'à en gagner des convulsions. Les deux matrones entrèrent sur ces entrefaites. Ma tante fort émuë m'entraîna hors de la chambre et me demanda la cause de mes larmes. Comme je ne savois pas du tout pourquoi nous avions pleuré, il me fut impossible de l'instruire. Lorsqu'elle sut que j'avois pleuré sans savoir pourquoi elle ne put s'empêcher d'en rire un peu. Cependant l'autre Matrone s'étoit renfermée avec la jeune fille, nous les entendions sanglotter, et elles ne parurent qu'à l'heure du souper.

Ce repas ne fut pas très gai, ni très long, lorsque l'on eut desservi, ma tante s'adressa à la dame âgée et lui dit : “ Signora le ciel me preserve de penser mal de mon prochain, et surtout de vous qui paroissez avoir l'ame toute bonne et toute Chrétienne. Mais enfin, j'ai eu l'honneur de souper avec vous, et je m'en ferois surement un honneur dans toutes les occasions. Cependant voila mon neveu qui à vû cette jeune demoiselle, qui embrassoit un valet d'écurie bien joli à la verité et de ce côté là, il n'y à rien à lui reprocher. Quant à vous, Madame, vous avez aussi l'air de n'y trouver rien de répréhensible. Moi surement, je n'ai aucun droit... cependant ayant eû l'honneur de souper... et le voyage jusqu'à Burgos, étant encore... ”

Ici ma bonne tante s'embarassa si fort, qu'elle ne se seroit jamais tirée de sa phrase. Mais l'autre dame l'interrompant fort à propos lui dit : “ Oui, Madame, vous avez raison après ce que vous avez vû, vous avez tout le droit possible de vous informer des motifs de mon indulgence. J'ai bien des raisons de les cacher ; mais enfin je vois qu'il me convient de ne vous rien taire de ce qui me concerne. ” Alors la bonne Dame tira son mouchoir, essuya ses yeux et commença en ces termes :

Histoire de Marie de Torres.

Je suis la fille ainée de Don Emanuel de Norugna Oydor de l'Audience de Ségovie, j'ai été mariée à dix huit ans a Don Henrique de Torres Colonel retiré du service. Ma mère étoit morte bien des années auparavant. Nous perdîmes mon père deux mois après mon mariage et nous recueillîmes chez nous ma sœur cadette Elvire de Norugna, qui alors n'avoit pas encore quatorze ans ; mais dont la beauté faisoit déjà beaucoup de bruit. La succession de mon père se reduisit à rien. Pour ce qui est de mon mari, il avoit un assez beau bien ; mais par des arrangemens de famille, nous étions tenus à faire des pensions à cinq chevaliers de Malte, et payer les dotes de six religieuses de nos parentes, si bien que notre revenu ne suffisoit qu'à nous fournir le plus étroit nécessaire. Mais une pension que la cour avoit accordée à mon mari nous mettoit un peu plus à l'aise.

Il y avoit alors à Ségovie, nombre de maisons très nobles qui n'étoient pas plus aisées que la nôtre. Liées par un intérêt commun, elles avoient introduit la mode de faire peu de depense. On n'alloit que rarement les uns chez les autres. Les dames se tenoient aux fenêtres, les Cavaliers dans la ruë. On jouoit beaucoup de la Guitare, on soupairoit encore d'avantage, et tout cela ne coutoit rien. Les fabriquants de drap de Vigognes vivoient avec luxe, mais comme nous ne pouvions les imiter, nous

nous en vengions en les méprisant et en les tournant en ridicule.

A mesure que ma sœur grandissoit notre ruë se trouvoit toujours plus encombrée de guitares. Quelques racleurs soupiroient, tandis que les autres raclioient, où bien ils soupiroient et raclioient tout à la fois. Les beautés de la ville en mouroient de jalousie ; mais celle a qui s'adressoit tous ces hommages, n'y fesoit aucune attention. Ma sœur étoit presque toujours retirée, moi pour ne point paroître impolie, je restois à la fenêtre pour dire à chacun quelque chose d'obligeant. C'étoit un devoir de bienséance dont je n'eusse pu me dispenser. Mais lorsque le dernier racleur étoit parti, je fermois ma fenêtre avec un plaisir inconcevable. Mon mari et ma sœur m'attendoient dans la salle à manger. Nous fisions un souper très frugal, que nous assaisonnions de mille plaisanteries sur les soupirans. Chacun avoit son lot. Et je pense que s'ils avoient écouté aux portes, pas un ne seroit revenu. Ces conversations n'étoient pas très charitables cependant nous y prenions tant de plaisir que nous les prolongions quelque fois bien avant dans la nuit

Un soir qu'à soupé, nous traitions notre sujet favori, Elvire prenant un air un peu sérieux me dit : “ Ma sœur avez vous observé que lorsque tous les racleurs ont quitté la ruë et qu'il n'y a plus de lumière dans notre salon, l'on entend tous les soirs une ou deux séguedilles chantées en maître plutôt qu'en amateur. ”

Mon mari dit que cela étoit vrai et qu'il avoit fait la même observation. Je repondis à peu près la même chose, et nous plaisantâmes ma sœur, sur son nouveau soupirant. Cependant nous crûmes nous apercevoir qu'elle recevoit ces plaisanteries d'un air moins libre que de coutume.

Le lendemain après que j'eus congédié les racleurs et fermé ma fenêtre. J'éteignis la lumière et je restai dans la chambre. Bientôt j'entendis la voix dont ma sœur avoit parlé. On commença par préluder avec infiniment de methode. Ensuite on chanta un couplet sur les plaisirs du Mystère, un autre sur l'amour timide. Après quoi je n'entendis plus rien. En sortant du sallon, je vis ma sœur qui avoit écouté à la porte. Je ne lui en fis point de semblant ; mais j'observai qu'à soupé, elle avoit l'air rêveuse et préoccupée

Le mystérieux chanteur continua ses sérénades, et nous nous y accoutumâmes si bien, que nous n'allions plus souper qu'après l'avoir entendu. Cette constance et ce Mystère rendirent Elvire curieuse et non pas sensible. Sur ces entrefaites, nous vîmes arriver à Ségovie un nouveau personnage, qui renversa les têtes et les fortunes. C'étoit le Comte de Rovellas, exilé de la cour, à ce titre important aux yeux des Provinciaux. Rovellas étoit né à la Vera Cruz. Sa mère qui étoit mexicaine avoit porte dans cette maison, une fortune immense et comme les Américains étoient alors bien vus à la cour il avoit passé la mer dans l'idée d'obtenir la Grandesse. Vous pouvez juger qu'étant né dans le nouveau monde, il ne devoit pas avoir un grand usage de l'ancien. Mais son luxe étoit éblouissant et le Roi lui même daigna s'amuser de ses naïvetés. Cependant comme elle[s] venoient presque toutes de la haute opinion qu'il avoit de lui même on finit par s'en moquer.

Les jeunes Seigneurs avoient alors la coutume de choisir chacun une dame de leurs pensées. Ils portoient ses couleurs et dans certaines occasions son chiffre, comme par exemple aux Sarehos qui sont des espèces de Carousels.

Rovellas qui avoit la [sic] cœur très haut arbora le Chiffre de la Princesse des Asturies. Le Roi trouva cette idée très plaisante ; mais la Princesse s'en étant offensée. Un Alguazil de cour vint prendre le Comte chez lui, et le conduisit à la Tour de Ségovie, il y passa huit jours et eût ensuite la ville pour prison.

Le sujet de cet éxil n'étoit pas très honorable ; mais il étoit dans le caractère du Comte de tirer vanité de tout. Il aimoit donc à parler de sa disgrâce et laissoit volontiers soupçonner que la Princesse étoit au fond d'intelligence avec lui.

Rovellas avoit véritablement tous les genres d'amour propre. Il croyoit tout savoir et réussir en tout ce qu'il entreprenoit ; mais ses plus grandes prétentions étoient de combattre le Taureau, de chanter et de danser. Personne n'étoit assez impoli, pour lui disputer les deux derniers talents ; mais les Taureaux n'avoient pas eu autant de complaisance. Cependant le Comte aidé de ses piqueurs, se croyoit toujours invincible.

Je vous ai dit que nos maisons n'étoient point ouvertes. Il faut en excepter les premières visites que

nous recevions toujours. Comme mon mari étoit distingué, et par sa naissance et par ses services militaires, Rovellas crut devoir commencer ses visites par notre maison. Je le reçus sur mon Estrade et lui en dehors, l'usage de notre province, étant encore de mettre une grande distance, entre nous et les hommes qui nous viennent voir.

Rovellas parla beaucoup et avec facilité. Au milieu de la conversation, ma sœur entra et vint s'asseoir à coté de moi. Le Comte fut si frappé de la beauté d'Elvire, qu'il en resta comme pétrifié. Il balbutia quelques mots qui n'avoient pas trop de sens, et puis il demanda qu'elle étoit sa couleur favorite ? Elvire répondit qu'elle n'avoit de préférence pour aucune.

“ Madame /:reprit le Comte:/ puisque vous annoncez tant d'indifférence, il me convient de n'annoncer que de la tristesse, et le brun sera désormais ma couleur. ” Ma sœur qui n'étoit point accoutumée à de pareils compliments, ne sut que lui répondre. Rovellas se leva et prit congé de nous. Nous apprimes dès ce même soir, que dans toutes les visites qu'il avoit faites, il n'avoit parlé que de la beauté d'Elvire. Et dès le lendemain nous sûmes qu'il avoit commandé, quarante livrées, brunes, charmerées d'or et de noir. — Dès-lors, la voix touchante du soir ne se fit plus entendre.

Rovellas ayant sù que l'usage des maisons nobles de Segovie, n'étoit pas de recevoir habituellement, se résigna à venir passer les soirées sous nos fenêtres, avec les autres gentilshommes qui nous fesoient cet honneur. Comme il n'étoit pas Grand d'Espagne et que la plûpart de nos jeunes gens étoient Titolados de Castilla, ils se croyoient ses égaux et le traitoient comme tel. Mais insensiblement les richesses reprirent leur invincible ascendant. Toutes les guitares se turent devant la sienne, et il donna le ton dans la conversation comme dans nos concerts.

Cette prééminence ne satisfaisoit point encore Rovellas, il brûloit d'envie de courir le Taureau devant nous, et de danser avec ma sœur. Il nous annonça donc avec assez d'Emphase qu'il avoit fait venir cent Taureaux de Guarama, et qu'il fesoit planchayer une place à cent pas de l'Amphithéâtre, où l'on passeroit à danser les nuits qui suivroient les spectacles. Ce peu de mots fit un grand effet à Ségovie, celui que je vous ai dit : de tourner toutes les têtes, et si non de renverser toutes les fortunes au moins de les entamer.

Le bruit du Combat de Taureaux ne fut pas plutôt répandu, que l'on vit tous les jeunes gens courir comme des écervelés, prendre toutes les attitudes de ce combat, commander des habits dorés et des manteaux d'écarlatte. Je vous laisse à penser ce que firent les femmes. Elles essayèrent tout ce qu'elles avoient d'habits et de coëffures, ce n'étoit pas beaucoup dire, mais on fit venir des tailleurs, des modestes [*sic*], et le crédit supléa aux richesses.

Le lendemain de ce jour fameux Rovellas vint sous nos fenêtres à l'heure accoutumée, et nous dit qu'il avoit fait venir de Madrid, vingt cinq confisseurs et limonadiers, et qu'il nous prioit de prononcer sur leur talent. Au même instant notre ruë fut remplie de gens en livrée brune et or, qui portoient des rafraichissements sur des plateaux de vermeil.

Le lendemain ce fut la même chose et mon mari en prit un juste ombrage. Il ne lui sembla pas decent que notre porte devint un lieu d'assemblée publique. Il eût la bonté de me consulter sur ce sujet. Je fus de son avis, comme j'en étois toujours, et nous prîmes la resolution de nous retirer au petit Bourg de Villaca où nous avons une maison et une [*sic*] Domaine. Nous y trouvions d'ailleurs un grand avantage, celui de l'économie. Au moyen de cet arrangement nous pouvions manquer quelques spectacles et quelques bals de Rovellas, et c'étoit autant de toilettes d'épargnées. Cependant comme la maison de Villaca avoit besoin de réparations, nous fûmes obligés de renvoyer notre départ à trois semaines. Dès que ce projet fut annoncé, Rovellas ne cacha point le chagrin qu'il en ressentoit, non plus que les sentiments que ma sœur lui avoit inspirés. Pour ce qui est d'Elvire, il me semble qu'elle avoit oublié la voix touchante du soir ; mais qu'elle recevoit néanmoins les soins de Rovellas, avec la plus parfaite indifférence.

J'aurois dû vous dire qu'à cette époque, mon fils avoit deux ans, et ce fils n'est autre que le petit valet d'écurie que vous avez vû avec nous. Cet enfant que nous appellions Lonzetto faisoit notre joye, Elvire l'aimoit presque autant que moi, et je puis vous assurer qu'il étoit notre unique consolation, lorsque nous étions trop lasses des fadaises que l'on débitoit sous nos fenêtres.

A peine avons nous pris la résolution d'aller à Villaca que Lonzetto gagna la petite vérole. Vous

pouvez juger de notre désespoir. Nous passions les jours et les nuits à le soigner et pendant ce tems-là la voix touchante du soir, recommença à se faire entendre. Elvire rougissoit dès que le [sic] commençoit à preluder ; mais d'ailleurs elle n'étoit occupée que de Lonzeto. Enfin ce cher enfant guerit, notre fenêtre se r'ouvrit aux Soupirants, et le Mystérieux chanteur cessa de se faire entendre.

Dès que la fenêtre se fut r'ouverte, Rovellas ne manqua pas de se présenter, il nous dit que le Combat de Taureaux n'avoit été retardé qu'à cause de nous, et qu'il nous prioit d'en faire fixer le jour. Nous répondimes à cette politesse comme nous le devions. Enfin ce jour fameux fut fixé au Dimanche suivant, qui n'arriva que trop tôt pour le pauvre Rovellas.

Je passerai sur les détails de ce Spectacle quand on en à vû un c'est comme mille. Vous savez pourtant que les nobles ne combattent pas le Taureau comme les roturiers. Ils l'attaquent d'abord à cheval avec le Rehhon ou Javelot. Après qu'ils ont porté le premier coup. Il faut en recevoir un ; mais comme les chevaux sont dressés à cet exercice. Le coup ne fait que leur éfleurer la croupe. Alors le noble combattant mêt pied à terre et l'épée à la main. Pour que tout cela réussis[s]e, il faut avoir des Toros-francos, c'est à dire que le Taureau soit Royale [sic] et sans malice. Mais les piqueurs du Comte eurent la maladresse de lâcher un Toro Marahho, qui étoit réservé pour d'autres occasions. Les connoisseurs s'aperçurent d'abord de la faute que l'on avoit faite. Mais Rovellas étoit dans l'arène, et il n'y avoit plus moyen de reculer. Il eut l'air de ne pas s'apercevoir du danger qu'il couroit. Il caracola autour de l'animal et lui porta son coup de Rehhon dans l'épaule droite, lui même ayant le bras passé et tout le corps penché entre les cornes de son adversaire, ce qui est dans les regles de l'art.

Le Taureau blessé eût l'air de s'enfuir du côté de la porte ; mais se tournant tout-à-coup, il courut sur Rovellas et l'enleva sur ses cornes avec tant de violence, que le Cheval tomba hors de la barrière, et lui en dedans. Alors le taureau revint sur lui, engagea sa corne dans le colet de son habit, le fit pirouetter en l'air, et le lança de l'autre côte de l'Amphithéâtre. Après cela l'animal, voyant que sa victime lui avoit échappé, la cherchoit partout avec des yeux féroces, et l'ayant enfin aperçu là consideroit avec une fureur toujours croissante, creusant la terre de ses pieds, et battant ses flancs de sa queue... En ce moment un jeune homme s'élança par dessus la barrière, saisit l'épée et le mantelet écarlatte de Rovellas et se présenta devant le Taureau. Le malicieux animal fit quelques feintes qui ne parvinrent point à deconcerter l'inconnu, enfin il fondit sur lui les cornes baissées jusques à terre s'enferma de son épée et tomba mort à ses piéds. — Ensuite le vainqueur jetta l'épée et le mantelet sur le Taureau, regarda du côté de notre loge, nous salua, ressauta la barrière, et se perdit dans la foule. — Elvire me serra la main, et me dit “ Je suis sure que c'est là notre chanteur. ”

Comme le Chef Bohémien en étoit à cet endroit de son récit, l'un de ses affidés vint lui parler d'affaires. Il nous pria de lui permettre de remettre au lendemain la suite de son histoire, et s'en alla vaquer aux soins de son petit Empire.

“ En verité /:dit Rebecca:/ je suis très fâchée de cette interruption, notre Chef à laissé le Comte de Rovellas dans une triste situation, et s'il reste jusqu'à demain dans l'Amphithéâtre il n'y aura plus moyen de lui porter de secours.

— N'en soyez point en peine /:lui répondis-je:/ soyez sure qu'un homme riche ne reste point ainsi abandonné et vous pouvez vous en fier à ses piqueurs.

— Vous avez raison /:réprit la juive:/ aussi n'est ce pas là ce qui me mêt le plus en peine ; mais je voudrois savoir le nom de celui qui a tué le taureau, et s'il est le même que le chanteur du soir.

— Mais Madame /:lui dis-je:/ je pensois que rien ne vous étoit caché.

— Alphonse ! /:me dit-elle:/ ne me parlez plus de sciences ocultes, je ne veux plus savoir que ce que l'on me dit, ni etudier d'autre science que celle de faire le bonheur de celui que j'aimerai.

— Point du tout, et ce choix n'est pas une chose facile. Je ne sais pourquoi j'imagine qu'un homme de ma religion pouroit difficilement me plaire, je n'épouserai jamais un homme de la vôtre, reste donc à epouser un musulman. On dit que ceux de Tunis et de Fez, sont des hommes jolis et aimables. Pourvu que j'en trouve un de sensible, c'est tout ce que je demande.

— Mais /:dis-je à Rebecca:/ pourquoi cette Antipathie pour les chretiens ?

— Ne m'interrogez pas sur ce sujet /:me répondit elle:/ qu'il vous suffise de savoir qu'après ma religion, la Musulmane est la seule que je puisse embrasser. ”

Nous causâmes quelque tems sur ce ton ; mais comme la conversation commençoit à languir. Je pris congé de la jeune Israélite, et je passai presque toute la journée à la chasse. Je revins à l'heure du souper. Je trouvai tout le monde d'assez bonne humeur. Le cabaliste parla du Juif errant, il dit : qu'il étoit déjà en chemin et arriveroit dans peu du fond de l'Affrique. Rebecca me dit " Seigneur Alphonse vous verrez quelqu'un qui a connue personnellement celui que vous adorez " Ce propos de Rebecca me paroissoit devoir nous mener à une conversation qui eût pu me déplaire. Je parlai donc d'autre chose. Nous eussions bien voulu avoir pour le soir même, la suite de l'histoire du Bohémien mais il nous demanda la permission de remettre ce recit au lendemain. Nous allâmes nous coucher, et mon sommeil ne fut point interrompu.

Seizième Journée.

Le chant de Cigalles si vif et si animé dans l'Andalousie me reveilla d'assez grand matin. J'étois devenu sensible aux beautés de la nature. Je sortis de ma tente pour considerer l'effet des premiers rayons du soleil, sur le vaste horison où s'étendoit ma vuë ! Je songeai à Rebecca. " Elle à raison /:me dis-je en moi même:/ de préférer les jouissances de cette vie humaine et matérielle, aux vaines spéculations d'un monde idéal, auquel nous appartiendrons aussi bien, tôt-ou-tard. Ce monde-ci ne nous offre t-il pas assez de sensations diverses, d'impressions délicieuses pour nous occuper pendant le tems de notre courte durée. " Des réflexions semblables qui n'étoient que des véritables rêveries, me charmèrent quelques instants. Ensuite voyant que l'on prenoit le chemin de la grotte pour y déjeuner, je dirigeai mes pas du même côté. Nous mangeâmes comme des gens qui avoient dormi à l'air des Montagnes, et lorsque notre appetit fut satisfait, Nous priames le Chef Bohémien de reprendre le fil de son récit, ce qu'il fit en ces termes :

Suite de l'histoire du Chef Bohémien.

Je vous disois, Myss Sénores, que nous étions à notre seconde couchée de Madrid à Burgos, que nous y étions avec une très jeune fille amoureuse, d'un très jeune garçon déguisé en valet de mules et fils de Marie de Torres. Cette Marie nous disoit que le Comte de Rovellas étoit resté pour mort, à un bout de l'Amphithéâtre, tandis qu'un jeune inconnu avoit à l'autre bout tué le taureau qui menaçoit ses jours. C'est donc Marie de Torres qui va continuer son histoire.

Suite de l'histoire de Marie de Torres.

Dès que le redoutable Taureau eût roulé dans son sang, les ecuyers du Comte se précipitèrent dans l'arène pour venir à son secours. Il ne donnoit aucun signe de vie. On le mit sur un brancard et il fut porté chez lui. Le spectacle n'eut point lieu comme vous le jugez bien et chacun s'en retourna chez lui. Mais dès le même soir nous apprimes que Rovellas étoit hors de danger. Le lendemain mon mari envoya demander de ses nouvelles. Notre Page tarda longtems à revenir. Enfin il nous apporta une lettre concue en ces termes :

Monsieur le Colonel, Seigneur Don Henrique de Torres, Votre Merced verra par la présente, que la miséricorde du créateur, daigne me laisser encore l'usage de quelques forces. Cependant une grande douleur que je ressens à la poitrine, me fait douter de mon entière guérison. Vous savez Seigneur Don Henrique, que la Providence m'a comblé des biens de ce Siécle. J'en destine une partie au généreux inconnu qui à exposé ses jours pour sauver les miens. Le reste je ne saurois en faire un meilleur usage, que de le mettre aux pieds d'Elvire de Moragna [*sic*], votre incomparable belle sœur. Veuillez bien, lui faire part des sentimens respectueux et légitimes, qu'elle à inspirés a celui qui peut être ne sera dans peu que cendre et poussière ; mais a qui le ciel permet encore de se dire :

Comte de Rovellas Marquis de Verra lonza, y cruz velada,
Commandeur héréditaire de Talla Verdé y Rio Floro,
Seigneur de Tolasques y Rigo-Guera, y Mendez, y Lonzos
y Otros, y Otros, y Otros.

Vous serez surprise que je me rappelle autant de titres ; mais nous les donnions à ma sœur par plaisanterie, les uns après les autres, et nous avions fini par les apprendre.

Dès que mon mari eut reçû cette lettre, il nous en fit part, et demanda à ma sœur la réponse qu'il avoit à y faire. Elvire répondit qu'elle n'agiroit jamais que d'après les conseils de mon mari ; mais elle avoua que les bonnes qualités de Rovellas l'avoient moins frapée que son amour-propre excessif, qui

perçoit dans tous ses discours, comme dans toutes ses actions.

Mon mari comprit aisément le sens de cette réponse, il répondit au Comte qu'Elvire étoit encore trop jeune, pour sentir tout le prix des propositions de Son Excellence mais qu'elle unissoit néanmoins ses vœux à tous ceux que l'on fesoit pour le rétablissement de sa santé — Le comte ne prit point ceci pour un refus. Il parla même de son mariage avec Elvire, comme d'une chose arrangée. Cependant nous partimes pour Villaca.

Notre maison située à l'extrémité de la Bourgade, étoit comme à la Campagne, et la situation en étoit charmante. De plus on l'avoit très joliment arrangée. Mais tout vis-à-vis il y avoit une maison de simple paysan, que l'on avoit décorée avec un goût tout à fait particulier. Il y avoit des pots de fleurs sur le perron, de belles fenêtres, une volière, enfin je ne sais quoi d'agréable et de soigné. L'on nous dit que cette maison venoit d'être achetée par un Labrador de Murcie. Les Cultivateurs à qui dans notre Province on donne le nom de Lab-adores [*sic*], sont une classe mitoyenne entre le noble et le paysan.

Il étoit tard lorsque nous arrivâmes à Villaca. Nous commençâmes par visiter la maison de la Cave au grenier, et puis nous fimes mettre des chaises devant la porte, et nous prîmes le Chocolat. Mon mari plaisanta Elvire sur la pauvreté de sa maison peu faite pour recevoir une future comtesse de Rovellas. Elle reçut ces plaisanteries assez gayement. Peu après nous vîmes dans la campagne une charrue qui revenoit du travail attelée de quatre puissants bœufs conduits par un valet, et suivis par un jeune homme qui donnoit le bras à une jeune femme. Le jeune homme étoit distingué par sa taille, et lorsqu'il fut près de nous, Elvire et moi nous reconnûmes le Sauveur de Rovellas. Mon mari n'y fit pas d'attention ; mais ma sœur me jetta un coup d'œil que je compris à merveille. Le jeune homme nous salua de l'air de quelqu'un qui ne veut pas faire connoissance, et entra dans la maison vis à vis. La jeune femme eût l'air de nous examiner avec attention.

“ Voila un joli couple /:dit Dona Manuela notre concierge:/

— Comment un joli couple ? /:dit Elvire:/ Ils sont mariés ?

— Sans doute qu'il[s] sont marié[s] /:réprit Manuela:/ et pour vous dire le vrai, c'est un mariage fait contre le gre des parens. Quelque fille enlevée. Personne ici n'en est la dupe, et nous voyons bien que ce ne sont pas là des paysans. ”

Mon mari demanda à Elvire, pourquoi elle s'étoit si tant ecriée, et il ajouta : “ On diroit que c'est là le chanteur mystérieux. ”

En ce moment nous entendimes dans la maison vis-à-vis des preludes de Guitare et une voix qui confirma les soupçons de mon mari. “ Cela est singulier /:dit-il:/ mais puisqu'il est marié, ses sérénades s'adressoient sans doute à quelqu'une de nos voisines.

— En verité /:dit Elvire:/ j'avois crû qu'elles étoient pour moi. ” Cette naiveté nous fit un peu rire et puis nous n'en parlames plus. Pendant six semaines que nous passâmes à Villaca, les jalousies de la maison vis-à-vis furent toujours fermées et nous n'aperçûmes point nos voisins. Je crois même qu'ils quittèrent Villaca avant nous.

Au bout de ce tems nous apprîmes, que le Comte de Rovellas étoit assez bien rétabli, et que les Spectacles de Taureaux alloient recommencer ; mais qu'il n'y figureroit pas en personne. — Nous retournâmes à Segovie. Ce ne furent que fêtes et inventions galantes. Les soins du Comte finirent par toucher Elvire, et les noces furent célébrées avec la plus grande magnificence.

Le Comte étoit marié depuis trois semaines, lorsqu'il apprit que son exil étoit fini, et qu'on lui permettoit de reparoître à la cour. Il se fesoit un plaisir très vif d'y mener ma sœur. Mais il voulut avant de quitter Ségovie, savoir le nom de celui qui avoit sauvé ses jours. Il fit donc publier par le crieur public, que celui qui lui donneroit des nouvelles de son libérateur recevroit une récompense de Cent pièces de de Ocho, dont chacune vaut huit pistoles. — Le lendemain il reçut la lettre suivante.

Monsieur le Comte.

Votre Excellence, se donne une peine inutile. Renoncez au projet de connoître l'homme qui vous a sauvé la vie, et contentez vous de savoir, que vous lui avez arraché la sienne.

Rovellas montra cette lettre à mon mari et lui dit d'un air très hautain, que cet écrit ne pouvoit

venir que d'un rival et qu'il ne savoit pas qu'Elvire eut eû des affaires de cœur, que s'il l'eût su, il ne l'eût pas épousée. — Mon mari pria le Comte de mettre plus de reserve dans ses discours et ne retourna plus chez lui.

Il ne fut plus question d'aller à la cour. Rovellas devint sombre et emporté. Toute sa vanité étoit devenue de la Jalousie et la jalousie se tourna en une fureur concentrée. Mon mari m'ayant communiqué, le contenu de la lettre anonyme, nous en conclumes que le paysan de Villaca avoit du être un amoureux déguisé. Nous envoyâmes prendre des informations ; mais l'inconnu avoit disparu, et la maison étoit vendue.

Elvire étoit enceinte, nous lui cachâmes soigneusement tout ce que nous savions sur les changemens des sentimens de son époux. Elle s'aperçut de ce changement et ne sut à quoi l'attribuer. Le comte déclara que craignant d'incommoder sa femme, il vouloit faire lit à part. Il ne la vit plus qu'aux heures des repas. La conversation alors étoit pénible, et presque toujours sur le ton de l'ironie

Comme ma sœur entroit dans son neuvieme mois, Rovellas pretexta des affaires qui l'appeloient à Cadix, et au bout de huit jours, nous vîmes arriver un homme de loi, qui remit une lettre à Elvire, là priant d'en faire la lecture devant témoins. Nous nous rassemblâmes tous, et voici quel étoit le contenu de cette Lettre.

Madame.

J'ai découvert votre intrigue avec Don Sanche de Penna Sombre. Je m'en doutois depuis longtems ; mais son séjour à Villaca prouve assez votre perfidie, maladroitement couverte par la sœur de Don Sanche, qu'il faisoit passer pour sa femme. Mes richesses méritoient sans doute la preference. Vous ne les partagerez point, et nous ne vivrons plus ensemble. J'assurerai cependant votre existence ; mais je ne reconnoitrai point l'enfant qui naîtra de vous.

Elvire n'entendit pas la fin de cette lecture, elle étoit évanouie dès les premières lignes. Mon mari partit dès le même soir pour venger l'injure de ma sœur. Rovellas venoit de s'embarquer pour l'Amérique. Mon mari se mit sur un autre Navire, un coup de vent, les fit périr tous les deux. Elvire accoucha de la jeune fille qui est avec moi, et mourut deux jours après. Comment ne suis je pas mort[e] aussi ? en verité je n'en sais rien, je crois que c'est l'excès de ma douleur qui ma donné la force de la supporter.

Je donnai à la petite le nom d'Elvire, et je cherchai à faire valoir ses droits à la succession de son père. On me dit qu'il falloit s'adresser à l'audience de México. J'écrivis en Amerique. Il me fut répondu que la Succession avoit été partagée entre vingt Collateraux, et que l'on savoit bien que Rovellas n'avoit point reconnu l'enfant de ma sœur. Tout mon revenu n'eût pas suffi à payer vingt pages de procédure. Je me contentai de constater à Segovie, la naissance et l'état d'Elvire. Je vendis la maison que j'avois en ville, et je me retirai à Villaca avec mon petit Lonzeto, qui avoit près de trois ans, et ma petite Elvire qui avoit autant de mois. Mon plus grand chagrin étoit toujours d'avoir devant les yeux la maison où s'étoit allé nicher le maudit inconnu, avec son mystérieux amour. — Enfin je m'y accoutumai, et mes enfans me consoloiient de tout.

Il n'y avoit pas encore un an, que j'étois retirée à Villaca lorsque je reçus d'Amerique une lettre ainsi conçuë.

Madame.

Les présentes lignes vous sont adressées, par l'infortuné, dont le respectueux amour à causé les malheurs de votre maison. Mon respect pour l'incomparable Elvire, étoit s'il est possible plus grand encore, que l'amour qu'elle m'inspira de la première vuë. Je n'osois donc faire entendre mes soupirs et ma Guitarre, que lorsque la vuë [*sic*] étant abandonnée je n'avois plus de témoins de mon audace —

Le Comte de Rovellas s'étant déclaré l'esclave des charmes vainqueurs de ma liberté. Je crus devoir renfermer dans mon sein jusqu'aux plus légères etincelles d'une flamme qui pouvoit devenir coupable. Sachant cependant que vous deviez passer quelque tems à Villaca, j'osai y acheter une maison, et là caché derrière mes jalousies, j'osai me hasarder quelquefois à contempler celle à qui je n'eusse jamais osé adresser la parole et moins

encore déclarer mes vœux. J'avois avec moi ma sœur que je fesois passer pour ma femme, afin d'écartier tout ce qui eût pû donner lieu, à croire que je fusse un amant déguisé.

Le danger d'une mère chérie, nous fit courir dans ses bras, et à mon retour, je trouvai qu'Elvire portoit le nom de Comtesse de Rovellas. Je déplorai la perte d'un bien, auquel pourtant je n'eusse jamais osé prétendre, et j'allai cacher ma douleur dans les forêts d'un autre hémisphère. C'est-là que j'ai appris les indignités dont j'avois été la cause innocente et les horreurs dont on avoit accusé mon respectueux amour.

Je déclare donc, que le feu Comte de Rovellas, en à menti. Lorsqu'il à avancé que mon respect pour l'incomparable Elvire, avoit pû me rendre père de l'enfant qu'elle portoit dans son sein.

Je déclare que cela est faux, et je jure sur ma foi et mon salut, de n'avoir jamais d'autre femme que la fille de l'incomparable Elvire. Ce qui doit prouver qu'elle n'est point la mienne. Et en témoignage de cette vérité, j'atteste la vierge et le sang précieux de son fils, qui me soit en aide à ma dernière heure.

Don Sanche de Penna Sombre.

P. S. J'ai fait contresigner cette lettre par le Corregidor d'Acapulco, et par quelques témoins. Faites là aussi vidimer, et légaliser à l'Audience de Ségovie.

Je n'eus pas plustôt achevé la lecture de cette lettre, que je me répandis en imprécation contre le Penna Sombre et son respectueux amour. “ Ah malheureux /:lui dis-je:/ Extravagant, original, Satan, Lucifer. Pourquoi le taureau que tu as tué sous nos yeux, ne t'a-t-il pas plustôt éventré. Ton maudit respect à causé la mort de mon mari et de ma sœur. Tu m'as condamnée à passer ma vie dans les larmes et la misère, et maintenant tu viens demander en mariage un enfant de dix mois ! Que le Ciel, que la foudre... ” Enfin je dis tout ce que le dépit m'inspira et puis j'allai à Segovie, où je légalisai la lettre de Don Sa[n]che. A mon arrivée en ville, j'y trouvai nos affaires en mauvais état. Les paiements de la maison que j'avois venduë, étoient arrêtés pour des pensions arriérées de celles que nous faisons aux cinq chevaliers de Malte. Et la pension dont mon mari jouissoit fut supprimée. Je fis un arrangement définitif avec les cinq chevaliers et les six Religieuses. Il ne me resta alors que mon petit domaine de Villaca. Il m'en devint d'autant plus précieux et j'y retournai avec d'autant plus de plaisir.

J'y trouvai mes enfans sains et joyeux, je gardai la femme qui en avoit eû soin, et avec un laquais et un valet de charruë, elle composa tout mon domestique. Je viens [*sic*] de cette manière sans connoître le besoin. Ma naissance et le rang qu'avoit eû mon mari, me fesoient considérer dans toute la Bourgade. Chacun m'y rendoit les services qui étoient en leur pouvoir. Six années se passerent ainsi, et je souhaite de n'en avoir pas de plus malheureuses.

Un jour l'Alcade de notre bourg vint chez moi, il avoit connoissance de la déclaration extraordinaire de Don Sanche, et me dit, en m'apportant la gazette “ Madame permettez que je vous fasse mon compliment, sur le mariage brillant que va faire Mademoiselle votre nièce — Lisez cet article :

Don Sanche de Penna Sombre ayant rendu au Roi les plus éminents services, tant par l'acquisition de deux Provinces riches en mines d'argent, situées au nord du nouveau Mexique que par la prudence avec laquelle il à terminé la revolte de Casco, vient d'être élevé à la dignité de Grand d'Espagne, avec le titre de Comte de Penna Velez. Il vient d'être envoyé aux Philippines en qualite de Capitaine Général.

— Dieu soit loué /:dis-je à l'Alcade:/ Elvire aura si non un mari, du moins un protecteur. Puisse t-il revenir heureusement des Philippines être fait Vice-Roi du Mexique et nous faire rendre notre bien. ”

Ce que je desirois si fort arriva réellement quatre ans après. Le Comte de Penna Velez, fut fait Vice-Roi et je lui écrivis en faveur de ma nièce. Il me répondit que je lui fesois une cruelle injure, en supposant qu'il put oublier la fille de l'incomparable Elvire. Que bien loin d'être coupable d'un pareil oubli, il avoit déjà fait des démarches nécessaires à l'Audience de Mexico. Que le procès dureroit très longtemps et qu'il n'osoit pas en presser la marche parceque ne voulant pas avoir d'autre femme que ma nièce, il ne convenoit pas qu'il fit faire à la justice des exceptions en sa faveur — Je vis donc que

mon homme tenoit ferme à son idée. Quelque tems après un Banquier de Cadix me fit remettre mille pièces de huit, sans vouloir me dire de qui venoit cette Somme. Je me doutois bien que c'étoit du Vice-roi. Mais par délicatesse je ne voulus pas accepter cet argent, ni même y toucher, et je priai le même Banquier de le placer à l'Anceinte.

Je tins toutes ces choses aussi secrettes que je le pus ; mais comme tout finit par se savoir, l'on sut aussi dans Villaca, les vues que le Vice Roi avoit sur ma nièce, et on ne l'appelloit plus que la petit[e] Vice Reine.

Ma petite Elvire avoit alors onze ans, et je crois que la tête en eût tourné à toute autre, mais l'esprit et le cœur de la jeune personne avoient pris un autre pli, qui empêchoit la vanité d'agir. Ce dont je m'aperçus trop tard, c'est que depuis sa première enfance elle avoit pour ainsi dire begayé les mots d'amour et de tendresse, et son petit cousin Lonzeto, étoit l'objet de ses sentiments précoces. Souvent j'eus l'idée de les séparer ; mais je ne savais que faire de mon fils. Je grondai ma nièce et tout ce que j'y gagnai fut qu'elle se cacha de moi.

Vous savez qu'en Province toutes nos lectures consistent en romans où nouvelles et en romances que l'on récite en les accompagnant de la Guitarre. Nous avons à Villaca une vingtaine de Volumes de cette belle Littérature, et les Amateurs se les prêtoient les uns aux autres. Je défendis à Elvire d'en lire une page ; mais lorsque je m'avisai de cette belle défense il y avoit longtems qu'elle les savoit par cœur.

Ce qu'il y a de particulier, c'est que mon petit Lonzeto, avoit dans l'esprit précissément la même tournure romanesque. Tous les deux s'entendoient à merveille surtout pour le cacher de moi ce qui n'étoit pas bien difficile ; car vous savez que sur ces choses là, les mères et les tantes, sont à peu près aussi clairvoyantes que le[s] maris. J'avois pourtant quelque soupçon de leur manège, et je voulus mettre Elvire au couvent ; mais je n'avois pas trop de quoi payer sa pension. Il y a apparence que je ne fis rien de ce que j'aurois du faire, et il en advint que la petite personne, au lieu d'être enchantée du titre de Vice Reine, alla s'imaginer d'être une amante infortunée, victime illustre du sort. Elle communiqua ses belles idées à son cousin et tous les deux résolurent de soutenir les droits sacrés de l'amour contre les décrets Tyranniques de la fortune. Tout cela dura pendant trois ans, sans que je m'en doutasse le moins du monde.

Un beau jour je les surpris dans mon Poulailier, dans l'attitude la plus tragique. Elvire étoit couchée sur une cage à poulets, tenant un mouchoir et fondant en larmes. Lonzeto à genoux à dix pas d'elle pleurant aussi de toutes ses forces. Je leur demandai ce qu'ils fesoient là. Ils me répondirent qu'ils répétoient une situation du Roman de Fuen de Rosaz y Linda Mora.

Pour le coup je ne fus point leur dupe et je vis bien qu'il y avoit de l'amour sur jeu. Je ne leur en fis aucun semblant ; mais j'allai chez notre curé pour lui demander conseil, sur le parti que j'avois à prendre. Le curé après y avoir un peu réfléchi dit : " Qu'il écrivoit à un ecclésiastique de ses amis qui pouroit prendre Lonzeto chez lui. " Qu'en attendant je devois dire des neuvaines à la vierge, et bien fermer la porte du cabinet ou couchoit Elvire.

Je remerciai le Curé, je dis les neuvaines, je fermai la porte d'Elvire ; mais malheureusement je n'avois pas fermé la fenêtre. Une nuit j'entend[is] du bruit chez Elvire, j'ouvris la porte, et je là trouvai couchée avec Lonzeto. Ils sauterent de leur lit en chemise, et se jettant à mes pieds, ils me dirent qu'ils étoient mariés. " Qui vous à marié /:m'écriai-je:/ quel Prêtre à pu commettre une pareille indignité ?

— Non Madame /:me répondit Lonzeto avec un grand sérieux:/ Aucun prêtre ne s'est mêlé de cette affaire. Nous nous sommes mariés sous le grand maronnier. Le Dieu de la nature à reçu nos serments en présence de l'aurore naissante et les oiseaux d'alentour ont été temoins de notre ravissement. C'est ainsi, Madame, que la charmante Lindamine est devenuë l'épouse de l'heureux Fuen de Rosaz, et cela est imprimé dans leur histoire.

— Ah malheureux enfants, leur dis je, vous n'êtes point mariées et vous ne pouvez l'être, vous êtes cousins germains " Le chagrin m'avoit si fort abattuë, que je n'avois pas même le courage de gronder. Je dis à Lonzeto de se retirer, et je me jettai sur le lit d'Elvire que j'inondai de mes pleurs.

Comme le Chef Bohémien, en étoit à cet endroit de son récit, il se rappella une affaire qui exigeoit

sa présence, et nous demanda la permission de se retirer. Lorsqu'il fut parti Rebecca me dit : “ Ces enfans m'interessent. L'amour m'a paru charmant sous les traits mulâtres de Tanzai et de Zulica. Il dut être bien plus séduisant lorsqu'il animoit le joli Lonzeto et la gentille Elvire, c'est le groupe de l'amour et de Psyché.

— Cette comparaison est heureuse, lui répondis-je. Elle annonce que vous ferez autant de progrès dans l'art qu'enseignoit Ovide, que vous en avez fait dans les livres d'Enoch et d'Atlas.

— Je crois dit Rebecca, que la science dont vous me parlez est aussi dangéreuse, que celles dont je m'occupois jusqu'ici et que l'amour à sa magie aussi bien que la Caballe.

— À propos de Caballe, /:dit Ben Mamoun:/, je vous annonce que le juif errant à passé cette nuit les montagnes d'Armenie, et qu'il est en pleine marche pour nous venir trouver. ”

J'étois si las de Magie, que je n'écoutois plus lorsque l'on mettoit la conversation sur ce sujet. Je m'éloignai donc et j'allai chasser. Je revins vers le soir. Le chef Bohemien étoit allé je ne sais où. Je soupai avec ses filles ; car le Cabaliste ne parut point non plus que sa sœur. J'éprouvai quelqu'embarras de me trouver avec ces deux jeunes personnes. Il me parut pourtant que ce n'étoient pas elles, qui avoient été de nuit dans ma tente. Il me sembloit que c'étoient mes cousines. Mais qu'est-ce que c'étoit que ces cousines, ou démons, c'est ce que je ne pouvois m'expliquer à moi même.

Dix-septième Journée.

Lorsque je vis que le monde s'assembler [*sic*] à la grotte, je m'y rendis aussi, l'on se pressa de déjeuner, et Rebecca fut la première à demander des nouvelles de Marie de Torres. Le Chef Bohémien, ne se fit point prier et commença en ces termes.

Suite de l'histoire de Marie de Torres.

Après avoir longtemps pleuré sur le lit d'Elvire, j'allai pleurer sur le mien. Mon affliction eût peut-être été moindre si j'eusse pu me résoudre à prendre conseil de quelqu'un ; mais je n'osois révéler la honte de mes enfants. Et je mourois de honte moi même, me regardant comme la seule coupable. Je passai ainsi deux jours à pleurer continuellement. Le troisième je vis arriver devant ma maison une longue file de chevaux et de mules, et l'on m'annonça le Corrégidor de Segovie. Ce Magistrat après les premiers compliments, me dit : que le Comte de Penna Velez, Grand d'Espagne et Vice-Roi de Mexique, lui avoit envoyé une lettre avec l'ordre de me la faire tenir, et que la consideration qu'il avoit pour ce seigneur, l'avoit engagé à me la remettre en main propre. Je le remerciai comme je le devois, et je pris la lettre qui étoit conçue en ces termes :

Madame.

Il y à aujourd'hui treize ans moins deux mois, que j'eus l'honneur de vous déclarer que je n'aurois jamais d'autre épouse qu'Elvire de Morugna, âgée de Sept mois et demi, le jour où cette lettre fut écrite en Amérique. Le respect que j'avois des lors pour son aimable personne, n'a fait que croître avec ses charmes. Je me proposois de voler à Villaca pour me jeter à Ses pieds ; mais les ordres suprêmes de Sa Majesté, me prescrivent de ne point m'approcher de Madrid de plus de cinquante lieux. C'est pourquoi je m'attend à voir vos graces sur le chemin qui va de Segovie en Biscaye. Je suis avec respect

De vos graces

Le fidèle Serviteur

Don Sanche Comte de Penna Velez.

Telle étoit la lettre du respectueux Vice-Roi, et toute affligée que j'étois, je ne pus m'empêcher d'en rire un peu. Le Corregidor me remit encore un porte feuille, ou se trouvoit la Somme que j'avois placée à l'Assiento. Puis il prit congé de moi, alla dîner chez l'Alcade et partit pour Ségovie.

Quant à moi, je restai aussi immobile qu'une statuë, tenant la lettre dans une main et le portefeuille dans l'autre. Je n'étois même pas encore revenue de ma surprise. Lorsque l'Alcade vint me dire, qu'il avoit reconduit le corrégidor jusqu'à la frontière du territoire de Villaca, et qu'il étoit à mes ordres pour me procurer des mules, des valets, des guides, des selles, des vivres, enfin tout ce qu'il falloit pour me mettre en voyage.

Je laissai faire le bon Alcade graces à ses soins empressés nous fûmes en état de partir le lendemain. Nous avons couché à Villa verde et nous voici. Demain nous arriverons à Villa real, où nous devons trouver le respectueux Vice-Roi. Mais que lui dirai-je ? Que dira t'il lui même en voyant les pleurs de cette petite ? Je n'ai pas osé laisser mon fils à la maison, crainte de donner des soupçons et à dire vrai aussi, je n'ai pu résister aux instances qu'il m'a fait pour venir. Je l'ai donc déguisé en valet de mule. Le Ciel sait ce qui en arrivera. Je crains et je desire que tout se decouvre. Enfin, il faut que je voye le Vice Roi. Il faut que je sache de lui ce qu'il à fait pour recouvrir [*sic*] le bien d'Elvire. Si elle ne mérite plus d'être sa femme, je veux qu'elle l'interesse assez pour qu'il en fasse sa pupille. Mais moi, à mon âge, de quel front lui ferai-je l'aveu de ma négligence. En verité, si je n'étois Chretienne, je prefererois la mort à un pareil moment.

La bonne Marie finit ici son récit, et s'abandonnant à sa douleur, elle versa un torrent de larmes. Ma bonne tante tira aussi son mouchoir, et se mit à pleurer. Je pleurai aussi, Elvire sanglotta, aupoint

qu'il fallut la délayer et là mettre au lit. Cet accident fut cause que tout le monde alla coucher.

Suite de l'histoire du Chef Bohémien.

Je me couchai aussi et m'endormis. Le Soleil n'étoit pas encore levé que je me sentis tirer par le bras. Je m'éveillai, et je voulus crier " Parlez bas /:me dit on:/ Je suis Lonzeto. Elvire et moi nous avons imaginé un expédient qui nous tirera d'embarras, au moins pour quelques jours. Voici les habits de ma cousine mettez les et Elvire prendra les vôtres. Ma mere est si bonne qu'elle nous pardonnera. Et pour ce qui est des Muletiers et autres gens qui nous ont accompagnés depuis Villaca, ils ne pourront nous trahir ; car ils viennent d'être remplacés par d'autres que le Vice-Roi à envoyés. La femme de chambre est dans nos intérêts, habillez vous vite et puis vous vous coucherez sur le lit d'Elvire, et elle viendra se mettre dans le vôtre. "

Je ne trouvai absolument rien à objecter à la proposition de Lonzeto, et je m'habillai le plus vite que je pus. J'avois douze ans, j'étois grand pour mon âge, et les habits d'une Castillane de quatorze ans, m'alloient parfaitement ; car vous savez que les femmes en Castille, sont généralement plus petites qu'en Andalousie.

Dès que je fus habillé, j'allai me mettre sur le lit d'Elvire, et bientôt après j'entendis comme l'on disoit à sa tante que le Majordome du Vice Roi, l'attendoit dans la Cuisine de l'auberge qui servoit de Salle commune.

Un instant après l'on appella Elvire, et je descendis à sa place. Sa tante leva les mains au ciel et tomba sur une chaise qui étoit derrière elle ; mais le Majordome ne là vit point. Il mit un genou en terre, m'assura des respects de son maître, et me presenta un Ecrin. Je le reçus très gracieusement et lui ordonnai de se relever. Beaucoup de gens du Vice Roi entrèrent pour me saluer, et crièrent par trois fois : " Viva la nuestra Vi-regna. "

Ma Tante et [*sic*] moi entra ensuite suivie d'Elvire habillée en garçon. Elle faisoit à Marie de Torres des signes d'intelligence et de pitié, qui vouloient dire qu'il n'y avoit plus rien à faire qu'à nous laisser aller notre train.

Le Majordome demanda qui étoit cette dame ? Je lui dis qu'elle étoit de Madrid et qu'elle alloit à Burgos, pour mettre son neveu au Collège des Théatins. Le Majordome là pria de vouloir bien accepter les Litières du Viceroi. Ma Tante en demanda une pour son neveu qu'elle dit etre très délicat et fatigué de la route. Le Majordome donna ses ordres en conséquence. Ensuite il me presenta sa main gantée et me fit monter dans ma litière. J'ouvris la marche et toute la troupe se mit en mouvement.

Me voila donc future Vice Reine, un ecrin de brillants à la main, porté par deux mules blanches dans une litière dorée et escorté de deux ecuyers qui caracoloient à mes portier[e]s. Dans cette situation très singulière pour un garçon de mon âge. Je me mis pour la première fois de ma vie à réfléchir sur le mariage, sorte de lien dont la nature ne m'étoit pas tout à fait connue. Cependant j'en savois assez pour etre certain que le Vice roi ne m'épouserois jamais, et qu'ainsi je n'avois rien de mieux à faire que de prolonger son erreur, et de donner à mon ami Lonzeto, le tems d'imaginer quelque expédient pour se tirer d'affaire. Servir un ami me paroissoit très beau. Enfin je me résolus à faire la jeune fille, et pour m'y exercer, je m'enfonçai dans ma litière, minaudant et me donnant des airs. Je me rappelai aussi qu'en marchant, il falloit éviter de faire de trop grands pas, et me garder en général de tous les grands mouvements.

J'en étois la de mes réflexions lorsqu'un grand tourbillon de poussière, nous annonça le Vice Roi. Le Majordome me fit descendre, et me dit de m'apuyer sur son bras. Le Vice Roi descendit de cheval, mit un genou en terre et me dit : " Madame daignez agréer les témoignages d'un amour qui à commencé à votre naissance et qui ne finira qu'à ma mort. " Ensuite il baisa ma main, et sans attendre ma réponse, il me remit dans ma litière, remonta à cheval et fit continuer la route.

Comme il caracoloit près de ma Litière, et me régardoit peu j'eus le tems de l'examiner à mon aise. Ce n'étoit plus ce jeune homme qui avoit paru si beau à Madame de Torres lorsqu'il tua le Taureau, ou lorsqu'il revenoit avec la charruë au village de Villaca. Le Vice-Roi pouvoit encore passer pour un bel

homme ; mais sonheur⁴ brulé par le Soleil de la ligne, étoit beaucoup plus près du noir que du blanc. Les sourcils qui tomboient sur ses yeux, donnoient à sa phisionomie une expression si terrible, que tous les soins qu'il prénoit pour l'adoucir et [*sic*] ne produisoient qu'une grimace qui n'avoit rien d'affable. Lorsqu'il parloit aux hommes, il avoit une voix de tonnère, et lorsqu'il parloit aux femmes, c'étoit un fausset flûté que l'on ne pouvoit entendre sans rire. Quand il se tournoit du côté de ses gens, il sembloit commander une armée, et quand il s'adressoit à moi il paraissoit prendre mes ordres pour une expédition.

Plus je fesois d'observations sur le Vice Roi, et moins je me trouvois à mon aise. Je réfléchis que le moment où il découvroit que j'étois un garçon, pouroit bien devenir le signal d'une fustigation, dont l'idée seule me fesoit frémir. Je n'eus donc pas besoin de feindre de la timidité ; car je tremblois de tous mes membres. Et je n'osai plus lever les yeux sur qui que ce fut.

Nous arrivâmes à Valladolid. Le Majordome me donna la main et me conduisit à l'appartement qui m'étoit destiné. J'y fus suivi par les deux Tantes. Elvire voulut entrer, on la renvoya comme un Polisson. Pour Lonzeto il étoit avec les valets d'écurie.

Dès que je me vis seul avec les tantes, je me jettai à leurs pieds les conjurant de ne point me trahir, et leur représentant les punitions aux quelles m'exposeroit la moindre indiscretion. L'idée de me voir fouetté, mit ma tante au desespoir. Elle joignit ses instances aux miennes ; mais elles étoient superflües. Marie de Torres aussi éffrayé[e] que nous, ne songeoit qu'à retarder le denoncement [*sic*] autant qu'elle le pourroit.

Enfin on annonça le dîner. Le Vice-Roi me reçut à la porte de la salle à manger, me conduisit à ma place et se mit à droite, en me disant : “ Madame, l'incognito que j'observe, suspend seulement ma dignité de Vice-Roi, et ne l'anéantit point. Je dois donc oser prendre la droite sur vous, comme le Maître Auguste que je représente se met à la droite de la Reine. ” Ensuite le Majordome plaça les autres personnes selon leur rang, en donnant la première place à Mad^e de Torres.

Longtems on mangea en silence, enfin le Viceroi s'adressant à Mad^e de Torres lui dit : “ Mad^e j'ai vû avec peine que dans une lettre que vous me fites parvenir en Amérique, vous ayez semblé douter que je vins[s]e remplir la promesse que je vous avois faite il y a treize ans et quelques mois.

— Monseigneur /:dit Marie:/ véritablement ma nièce paroïtroit et seroit même plus digne de votre grandeur, si j'eusse pensée que ce fut votre serieux.

— On voit bien /:réprit le Vice-Roi:/ que vous êtes d'Europe ; car dans le nouveau monde, l'on sait bien, que je ne plaisante jamais. ”

Ensuite la conversation tomba et ne se releva plus. Lorsque on fut levé de table, le Viceroi me conduisit jusqu'à la porte de mon appartement. Les deux Tantes allèrent chercher la véritable Elvire que l'on avoit fait manger à la table du Majordome, et je restai avec sa femme de chambre qui étoit devenuë la mienne. Elle savoit que j'étois un garçon, et ne m'en servit pas avec moins de zèle. Mais elle avoit aussi une peur affreuse du Viceroi. Nous nous encourageâmes mutuellement, et nous finimes par rire d'assez bon cœur.

Mes tantes revinrent, et comme le Viceroi avoit fait dire, qu'il ne nous réverroit plus de la journée. Elles firent entrer secretement Elvire et Lonzeto. Alors la joye fut complete, nous rimes comme des fous et les tantes charmées d'avoir un jour de répi partagerent presque notre gaité.

Lorsque la soirée fut plus avancée, nous entendimes une guitarre, et nous appercumes l'amoureux Vice Roi, enveloppé d'un manteau de couleur sombre et demi caché par une maison voisine. Sa voix qui n'étoit plus celle d'un jeune homme, avoit encore de la beauté ; mais il chantoit très juste, et l'on pouvoit juger qu'il s'étoit beaucoup occupé de Musique

La petite Elvire qui étoit au fait des usages de la Galanterie, ôta un de mes gands et le jetta dans la ruë. Le Vice Roi le ramassa le baisa et le mit dans son sein. Mais je n'eus pas plutôt accordé cette faveur, qu'il me parût, que ce seroit cent coups de verge de plus, que je recevrois, lorsque le Vice Roi viendroit à savoir quelle espèce d'Elvire j'étois. Cette réflexion me rendit si triste, que je ne songeai

⁴ Le texte n'a pas été compris par le copiste.

plus qu'à m'aller coucher. Elvire et Lonzeto prirent congé de moi, et répandirent quelques larmes. “ A demain /:leur dis-je:/

— Peut-être /:me répondit Lonzeto:/ ” Puis je me couchai dans une même chambre avec ma nouvelle tante. Je me déshabillai le plus modestement que je pus, ce qu'elle observa aussi de son côté.

Le lendemain matin, nous fumes reveillés par ma Tante Dalanosa, qui nous apprit qu'Elvire et Lonzeto, s'étoient échappés pendant la nuit, et que l'on ne savoit ce qu'ils étoient devenus. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Marie de Torres. Quant à moi dans le premier instant. Il me parut que je n'avois d'autre parti à prendre que de devenir Vice Reine à la place d'Elvire.

Comme le Chef Bohémien en étoit à cette endroit de son récit. Un des siens vint lui parler d'affaires. Il se leva et demanda la permission de remettre au lendemain la suite de son récit.

Rebecca observa avec une sorte d'impatience que nous étions toujours interrompus à l'endroit d'une histoire le plus intéressant. — Ensuite on parla de choses indifférentes. Le Cabaliste dit qu'il avoit eû des nouvelles du Juif errant qui avoit déjà passé le Mont Balkan, et seroit bientôt en Espagne. Je ne sais plus ce qu'on fit le reste de la journée. C'est pourquoi je passe à celle du lendemain qui fut plus fertile en événements.

Dix huitième Journée.

M'étant éveillé avant l'aurore. Il me prit fantaisie d'aller du côté de la potence désastreuse de Los hermanos, et voir si je n'y trouverois pas quelque nouvelle victime. Ma course ne fut point vaine. Je trouvai effectivement un homme couché entre les deux pendus. Il paroissoit lui même privé de sentiment. Je touchai ses mains qui étoient roides ; mais conservoient néanmoins un reste de chaleur. J'allai chercher de l'eau au fleuve, et lui en jetai au visage. Voyant qu'alors il donnoit quelques signes de vie, je le pris dans mes bras, et je le portai hors de l'enceinte du Gibet. Il reprit ses sens, me fixa d'abord avec des yeux égarés, puis m'échappant tout à coup, il se mit à courir dans la campagne. Je le suivis quelque tems des yeux. Enfin voyant qu'il alloit disparaître dans les buissons et peut-être se perdre dans le désert. Je crus qu'il étoit de mon devoir de courir après lui et de le ramener. Il se retourna, et me voyant courir, il courut encore plus fort, tomba rudement et se blessa au dessus de la tempe. J'employai mon mouchoir à panser sa blessure, après quoi je coupai un morceau de ma chemise dont je lui enveloppai la tête. Mon homme se laissa faire sans dire un mot. Voyant sa docilité, je crus devoir le conduire au Camp des Bohémiens. Je lui offris mon bras, qu'il accepta, et marcha à mes côtés sans que je pusse en tirer une parole.

Lorsque j'arrivai à la grotte, tout le monde y étoit rassemblé pour le déjeuner. On avoit gardé une place pour moi. L'on en fit une à l'inconnu sans demander qui il étoit. Ainsi le veulent les loix de l'hospitalité, et l'on n'y manque guères en Espagne.

L'inconnu prit du chocolat, en homme qui avoit besoin de se refaire. Le Chef Bohémien me demanda, si mon compagnon avoit été blessé par des voleurs “ Point du tout /:lui répondis-je:/ J'ai trouvé [*sic*] Monsieur évanoui sous le Gibet de Los hermanos. Dès qu'il eût repris ses sens, il s'est mis à courir dans la campagne. Craignant qu'il ne s'égara dans les bruyères, j'ai couru après lui, et j'allois l'atteindre au moment où il est tombé. La vitesse avec laquelle il couroit est cause qu'il s'en fait beaucoup de mal.

Ici l'inconnu pose sa cuillère, et se tournant vers moi avec un grand sérieux il me dit : “ Monsieur vous vous exprimez mal, et je soupconne que l'on vous a donné de mauvais principes. ” Vous jugez bien de l'effet que dut produire sur moi un pareil propos. Je me modérai cependant et je répondis : “ Monsieur l'inconnu, j'ose vous assurer que depuis mon enfance, l'on m'a donné les meilleurs principes et qu'ils me sont d'autant plus nécessaires que j'ai l'honneur d'être Capitaine aux Gardes Vallones.

— Monsieur /:reprit l'inconnu:/ je parlois des principes que l'on a pû vous donner sur l'accélération des graves, telle qu'elle à lieu le long d'un plan incliné. En effet puisque vous vouliez parler de ma chute, et rendre compte de la cause. Vous auriez du observer que le Gibet étant placé sur une hauteur, je courois sur un plan incliné. Et dès lors vous auriez pû considerer la ligne de ma course, comme l'hypothénuse d'un triangle rectangle, dont la base étant parallèle à l'horison, son angle droit eût été compris entre la même base, et une perpendiculaire, qui aboutiroit au sommet du rectangle. C'est à dire au pied de la potence. Alors vous auriez pû dire que mon accélération sur le plan incliné étoit à la [*sic*] celle que j'aurois eû en tombant le long de la perpendiculaire, comme cette même perpendiculaire étoit à l'hypothénuse. C'est cette acceleration ainsi évaluée qui m'a fait tomber si rudement et non pas le redoublement de ma vitesse ; mais cela n'empêche pas que vous soyez Capitaine aux Gardes Vallones. ”

Après avoir ainsi parlé l'inconnu reprit sa tasse, me laissant dans l'incertitude sur la manière, dont je devois prendre ses raisonnements et ne sachant même s'il avoit parlé sérieusement où s'il s'étoit moqué de moi.

Le Chef Bohémien, me voyant quelques dispositions à me fâcher, voulut donner un autre tour à la conversation et dit : “ Ce gentilhomme qui paroît savoir très bien la géométrie doit avoir besoin de repos. Il y auroit de l'indiscrétion à le faire parler aujourd'hui. C'est pourquoi si la société le trouve bon, je continuerai l'histoire que j'avois commencé hier. ” Rebeca dit que rien ne pouvoit lui être plus agréable, et le Chef commença en ces termes :

Suite de l'histoire du Chef Bohémien.

Au moment où l'on nous interrompoit hier je vous contois comment ma tante Dalanosa, étoit venuë nous annoncer que Lonseto, s'étoit évadé avec Elvire habillée en garçon, et toute la consternation où cette nouvelle nous plongea. La Tante Torres qui avoit perdu à la fois sa nièce et son fils en étoit dans une douleur inconcevable. Et moi, il me sembloit qu'abandonnée par Elvire, il ne me restoit plus qu'à devenir Vice-Roi, en sa place, où bien à recevoir un châtiment que je craignois plus que la mort. J'étois à faire mes réflexions sur cette cruelle alternative, lorsque le Majordome m'annonça qu'il falloit partir, et m'offrit son bras pour descendre l'escalier. J'avois l'esprit si frappé de la nécessité de devenir Vice Reine, que par un mouvement involontaire je me rengorgeai, et pris le bras du Majordome, avec un air de dignité et de modestie, qui fit rire mes tantes en dépit de leur chagrin.

Ce jour là le Vice-Roi ne caracola point auprès de mes portières. Nous le trouvâmes à Torquemada à la porte de l'Auberge. La faveur que je lui avois accordé la veille, l'avoit rendu hardi. Il me montra mon gand caché dans son sein, et puis il me présenta la main pour descendre de ma litière, la serra un peu et là baisa. Je ne pus me défendre d'une sorte de plaisir, et me voyant ainsi traité par un Vice-Roi ; mais j'étois toujours troublé par l'idée du fouet qui succéderoit probablement à tous ces témoignages de respect.

Nous passâmes un instant dans l'appartement destiné aux femmes, et puis l'on annonça le diné. Nous fûmes placés à peu près comme la veille. Le premier service se passa dans un grand silence. Lorsque l'on commença de porter le second, le Vice Roi s'adressant à Madame Dalanosa lui dit : " J'ai appris, Madame, le tour que vous à joué votre neveu, avec ce petit coquin de valet d'écurie. Si nous étions au Mexique, ils seroient bientôt entre mes mains. Mais j'ai ordonné qu'on les cherche. Si on les trouve, votre neveu recevra solennellement le fouet dans la cour des Théatins, et le petit valet fera un tour aux galères. "

Ce mot de galère, joint à l'idée de son fils fit à l'instant évanouir Madame de Torres, et l'idée du fouet dans la cour des Théatins me fit tomber de ma chaise.

Le Vice-Roi, mit à me secourir, la galanterie la plus empressée. Je me remis un peu et fis assez bonne contenance pendant le reste du repas. Lorsque l'on fut levé de table, le Vice-Roi au lieu de me conduire dans mon appartement me mena avec les deux tantes, sous des arbres qui étoient vis à vis de l'Auberge, et nous ayant fait asseoir, il nous dit " Mes dames, je me suis aperçu que vous aviez pris aujourd'hui quelqu'ombrage, d'une apparente dureté que l'on voit dans mes manières, et qu'apparemment j'ai gagnée dans les divers emplois que j'ai exercés. J'ai réfléchi aussi que vous ne pouviez me connoître que sur quelques traits de ma vie, dont vous ignorez les motifs et l'enchaînement. Il me semble donc, que vous devez desirer savoir mon histoire, et qu'il convient que je vous la raconte. J'espère au moins qu'en me connoissant d'avantage, vous n'aurez plus de moi les frayeurs, que je vous ai vûes aujourd'hui. "

Après avoir ainsi parlé, le Vice-Roi se tut pour attendre notre réponse. Nous lui témoignames le plus vif desir de la connoître plus particulièrement. Il nous remercia de cette marque d'intérêt, et commença en ces termes.

Histoire du Comte de Pena Velez

Je suis né dans le beau pays qui environne Grénade, dans une maison de campagne, que mon père avoit sur les bords du Romantique prénil [*sic*]. Vous savez que les Poètes Espagnols placent dans notre province le Théâtre de toutes les scènes pastorales. Il[s] nous ont si bien persuadé que notre Climat devoit inspirer amour, qu'il n'est guères de Grenadin, qui ne passe sa jeunesse et quelque fois sa vie entière, sans autres occupations que d'aimer.

Lorsque chez vous [*sic*], un jeune homme entre dans le monde, son premier soin est de choisir une

dame de ses pensées, et si elle accepte son hommage, il se déclare son Embecevido, c'est-à-dire forcene de ses appas ! La dame en le recevant pour tel, prend un engagement tacite, de ne confier qu'à lui ses gands et son évantail. Elle lui donne aussi la préférence, lorsqu'il s'agit de lui apporter un verre d'eau, et l'Embecevido le présente à genoux. Deplus il à le droit de caracoler à ses portières, de lui offrir de l'eau benite à l'Eglise, et quelques autres privilèges de la même importance. Les maris ne sont point jaloux de ces sortes de relations, et ils auroient tort de l'être. D'abord parceque les femmes ne reçoivent point dans leurs maisons où d'ailleurs elles sont toujours environnées de Duégnés et de Caméristes. Et puis à vous dire le vrai, celles de nos femmes qui se décident à être infidèles à leurs maris, ne donnent point la préférence à leur Embecevido. Elles jettent les yeux sur quelque jeune parent qui ait accès dans la maison, et les plus corrompuës prennent des amants dans les dernières classes de la société.

Tel étoit le ton de la galanterie Grenadine, lorsque je parus dans le monde ; mais la mode ne m'entraîna point, ce n'est pas que je fusse insensible. Bien loin de là mon cœur avoit plus qu'un autre ressenti la tendre influence de votre climat et le besoin d'aimer fut le premier sentiment qui anima ma jeunesse.

Mais je ne tardai pas à me convaincre, que l'amour étoit tout autre chose que ce commerce de fadaïses que nos dames entretenoient avec leur Embecevido. Commerce qui véritablement n'avoit rien de coupable ; mais dont l'effet étoit pourtant d'intéresser le cœur d'une femme, pour un homme qui ne devoit jamais posséder sa personne et d'affoiblir ses sentiments pour celui auquel appartenoit sa personne et son cœur ; le partage me révolta. Amour et mariage ne me parurent devoir être qu'une seule et même chose. Et le mariage embelli de tous les traits de l'amour devint la plus secrète, comme la plus chère de mes pensées l'idole de mon imagination. Enfin il faut vous l'avouer, à force de caresser cette idée favorite, elle s'empara si bien de toutes les facultés de mon âme, que ma raison en ressentit quelque atteinte, et quelque fois l'on m'eût pris pour un véritable Embecevido.

Entrois-je dans une maison, bien loin de m'occuper de la conversation que l'on y faisoit. Je me plaisois à imaginer que la maison étoit à moi, et j'y logeois ma femme. Je meublois son sallon des plus belles toiles des Indes, de nattes de la Chine et de tapis de Perse, sur les quels je voyois déjà l'empreinte de ses pas. Je croyois voir aussi les carreaux sur lesquels, elle s'assoïoit de préférence. Sortoit-elle pour prendre l'air, elle trouvoit un balcon orné des plus belles fleurs, avec une volière peuplée des oiseaux les plus rares. Pour ce qui étoit de sa chambre à coucher, je n'osois y songer, que comme à un temple, que mon imagination craignoit de profaner. Pendant que je m'occupois ainsi, la conversation alloit toujours son train, je n'y prenois pas part, qu'en répondant à tort et à travers, lorsque l'on m'adessoit la parole. Et je repondois presque toujours avec un peu d'humeur, parceque je n'aimois pas à être troublé dans mes arrangements.

Telle étoit la façon singulière dont je me comportois dans les visites. A la promenade c'étoit même folie ; si j'avois un ruisseau à passer, j'entrais dans l'eau jusqu'à mi-jambes, ma femme passoit sur les pierres, s'appuyant sur mon bras. Et récompensant mes soins d'un sourire céleste. Les enfants me ravissoient. Je n'en rencontrais pas un que je ne le mangeasse de caresses. Et une femme nourrissant le sien me sembloit le Chef d'œuvre de la création...

Ensuite le Vice-Roi, se tournant de mon côté d'un air tendre et respectueux, me dit : “ Je n'ai pas changé d'avis sur ce point, et je me persuade que l'adorable Elvire, ne fera point passer dans le sang de ses enfants, le lait souvent impur d'une mercenaire. ”

Cette proposition me déconcerta, plus que vous ne pouvez l'imaginer. Je joignis mes mains et je dis : “ Monseigneur au nom du Ciel, ne me parlez jamais de choses pareilles ; car je n'y entens rien du tout. ”

Le Vice Roi me répondit : “ Mademoiselle, je ne me console point d'avoir allarmé votre innocence. Je vais continuer mon histoire, sans retomber dans une faute pareille. ” En effet il continua en ces termes :

Mes fréquentes distractions, firent penser à Grénade que j'avois perdu la raison, et véritablement il en étoit quelque chose. Où plutôt je paroissois fou, parceque ma folie étoit différente de celle de mes concitoyens. J'aurois passé pour sage, si j'eusse pu me résoudre à être le fou déclaré de quelque

Grénadine. Cependant comme cette réputation n'à rien de flatteur, je pris le parti de quitter ma patrie. J'y étois encore déterminé par un autre motif. Je voulois être heureux avec ma femme et heureux par elle. Si j'eusse épousé une Grenadine, autorisée par l'usage, elle se seroit cru permis d'accepter les hommages d'un Embecevido, et comme on l'a vû ce n'étoit pas mon compte.

Je me déterminai donc à partir et j'allai à la cour. J'y trouvai les mêmes fadaïses sous d'autres dénominations. Celle d'Embecevido, qui de Grenade a passé aujourd'hui jusqu'à Madrid, n'étoit point alors en usage. Les dames de la cour appelloient Corteho, leur amant préféré bien que malheureux, et elles appelloient simplement Galants, les amoureux encore plus maltraités, qui n'étoient payés au plus que d'un sourire, et cela une où deux fois par mois ; mais tous indistinctement portoient les couleurs de la belle, et caracoloient autour de sa voiture, ce qui fesoit tous les jours au Prado, une poussière qui rendoit inhabitables, toutes les routes voisines de cette belle promenade.

Je n'avois ni assez de fortune, ni un rang assez illustre pour être remarqué à la cour ; mais je m'y fis connoître par mon adresse dans les combats des Taureaux. Le Roi m'adressa plusieurs fois la parole, et les grands me firent l'honneur de rechercher mon amitié. J'étois entre-autre fort connu du Comte de Rovellas ; mais lorsque j'ai tué son Taureau, il étoit privé de sentiment, et n'a pû me reconnoître. Deux de ses piqueurs me connoissoient très bien ; mais il est à croire qu'ils étoient occupés ailleurs. Sans quoi, ils n'eussent pas manqué de réclamer les milles pièces de huit promises par le Comte, à qui lui donneroit des nouvelles de son libérateur.

Un jour que [je] dinois chez le Ministre de la Hazienda où Fixance [*sic*], je m'y trouvai placé, à côté de Don Henrique de Torres, le digne époux de Madame, il étoit venu à Madrid pour affaires. C'étoit la première fois que j'avois l'honneur de lui adresser la parole ; mais son air inspiroit la confiance, et je ne tardai pas à mettre la conversation sur mon sujet favori. C'est à dire sur le mariage et la galanterie. Je demandai à Don Henrique : si les dames de Segovie avoient aussi des Embecevidos, Cortellos et Galanes ?

“ Non /:me répondit-il:/ nos mœurs n'ont encore admis aucun personnage de cette espèce. Lorsque les dames vont à la promenade, appelée le Zocodover, elles sont à demi voilées, et il n'est point d'usage qu'on les aborde, soit qu'elles soient à pièd, où en voiture. Nous ne recevons non plus dans nos maisons, que la première visite, tant d'un homme que d'une femme ; mais il est d'usage qu'elles passent les soirées à leurs balcons qui sont peu élevés au dessus de la ruë. Les hommes s'arrêtent pour parler aux personnes de leur connaissance ; les jeunes gens après avoir rodé de balcon en balcon, finissent leur soirée devant quelque maison où il y ait une fille à marier.

Mais /:ajouta Monsieur de Torres:/ de tous les balcons de Segovie, c'est le mien qui reçoit le plus d'hommages, et il les doit à ma belle sœur Elvire de Marugna, qui à toutes les excellentes qualités de mon epouse, joint une beauté qui n'a pas sa pareille dans les Espagnes. ”

Ce discours de M^r de Torres, me fit une grande impression. Une personne aussi belle, douée de qualités aussi excellentes et dans un pays où il n'y avoit point d'Embecevido, me parut destinée par le Ciel à faire ma félicité. Plusieurs Ségoviens que je fis causer sur le même sujet, convenoient tous que la beauté d'Elvire étoit incomparable, je me déterminai à en juger par mes yeux.

Je n'avois pas encore quitte Madrid, que ma passion pour Elvire avoit déjà acquis une certaine force ; mais ma timidité augmentoit d'autant. Et lorsque je fus arrivé à Ségovie, je ne pus prendre sur moi, d'aller voir Monsieur de Torres ni aucune des connoissances que j'avois faites à Madrid. J'aurois voulu que quelqu'un prévint Elvire en ma faveur, comme j'étois moi même prevenu pour elle. J'envis ceux qu'un grand nom où des qualités brillantes annoncent avant qu'ils arrivent. Et il me sembla que si au premier abord, je ne fesois pas sur l'esprit d'Elvire une impression favorable, il me deviendroit ensuite impossible d'obtenir d'elle un sentiment de préférence.

Je passai plusieurs jours à mon auberge, ne voyant personne. Enfin je me fis conduire dans la ruë où demeuroit M^r de Torres. Je vis un ecriteau à la maison vis-à-vis. Je demandai s'il s'y trouvoit quelque chambres à louer. On m'en montra une sous le toit, je m'en accomodai pour le prix de douze réales, je pris le nom d'Alonzo, et dis être venu pour affaires de commerce.

Cependant toutes mes affaires se bornoient à régarder à travers ma jalousie, et sur le soir, je vous vis paroître à votre balcon, avec [l']incomparable Elvire : Vous le dirai-je ? Je crus au p[r]emier

moment ne voir qu'une beauté commune ; mais après un court examen, je m'aperçus facilement, que la parfaite harmonie que ses traits avoient entre eux rendoient sa beauté moins frappante ; mais qu'elle reprenoit tous ses avantages dès qu'on la comparoit à une autre femme. Vous même M^e de Torres vous étiez très belle, et j'ose vous dire, que vous ne pouviez soutenir la comparaison.

Du haut de mon grénier, je remarquai avec un plaisir extrême, qu'Elvire étoit parfaitement indifférente à tous les hommages, que même elle en paroissoit ennuyée. Mais cette observation m'ôta entièrement le desir, d'augmenter la foule des adorateurs. C'est-à-dire des gens qui l'ennuyoient. Je me résolus à la régarder de mes fenêtres, en attendant quelque occasion de me faire connoître, et s'il faut tout dire, je comptois un peu sur les combats de Taureaux.

Vous vous rappelerez Madame, qu'alors je chantois assez bien, je ne pus résister au desir de faire entendre ma voix. Lorsque tous les amoureux eurent régné leur logis. Je descendis et sur ma guitare, je chantai une tiranne du mieux qu'il me fut possible. J'en fis autant plusieurs soirs de suite. Enfin je m'aperçus que l'on ne se rétiroit chez vous, qu'après avoir entendu ma chanson. Cette observation remplit mon âme de je ne sais quel sentiment très doux, qui cependant étoit encore très loin de l'espérance.

J'appris alors que Rovellas étoit exilé à Segovie. J'en fus au désespoir, et je ne doutai pas un instant, qu'il ne devint amoureux d'Elvire, je ne me trompai point. Se croyant toujours à Madrid, il se déclara publiquement le Cortelhos de votre sœur, prit ses couleurs, où ce qu'il imagina être ses couleurs et en bariola ses livrées. Du haut de mon grenier, je fus longtems le témoin de son impertinente fatuité, et j'eus le plaisir de voir qu'Elvire, jugeoit sur ses qualités personnelles, plutôt que sur tout l'éclat dont il étoit environné ; mais il étoit riche, sur le point d'obtenir la Grandesse ; que pouvois-je offrir qui put entrer en comparaison avec des pareils avantages ? Rien sans doute. J'en étois si convaincu et j'aimois Elvire avec un tel désintéressement, que je finis par désirer sincèrement qu'elle épousa Rovellas. Je ne songeai plus à me faire connoître et je cessai de chanter mes tendres tirannes.

Cependant Rovellas n'exprimoit sa passion que par des galanteries, et ne fesoit aucune démarche pour obtenir la main d'Elvire. J'appris même que M^r de Torres vouloit se retirer à Villaca. J'avois pris une douce habitude de demeurer vis à vis de sa maison. Je voulus m'assurer le même avantage à la campagne. J'allai à Villaca, j'y parus sous le nom d'un laboureur de Murcie. J'achetai la maison qui étoit vis-à-vis de la votre. Je là meublai à ma fantaisie. Mais comme les amants déguissés ont toujours quelque chose qui les fait reconnoître, j'imaginai d'aller chercher ma sœur à Grénade, et de la faire passer pour ma femme, ce qui me paroissoit devoir écarter tout soupçon. Lorsque j'eus pris tous mes arrangemens, je réournai à Ségovie, où j'appris que Rovellas se préparoit à donner un Magnifique combat de Taureaux... Mais Madame de Torres, vous aviez alors un fils de deux ans. Voudriez vous bien m'en dire des nouvelles ?

La Tante Torres, se rappelant que cet enfant étoit le même valet de mule, que le Vice-Roi destinoit aux galères une heure auparavant, ne sut que répondre, tira son mouchoir et fondit en larmes.

“ Pardonnez /:dit le Vice-Roi:/ je vois que je vous rétrace quelque cruel souvenir ; mais la suite de mon histoire exige que je vous parle de ce malheureux enfant. ”

Vous vous rappelerez qu'il eût alors la petite vérole, vous eûtes pour lui les plus tendres soins, et je sais qu'Elvire passoit aussi les jours et les nuits près du petit malade. Je ne pus résister aux plaisirs de vous informer qu'il étoit encore un mortel qui partageoit vos peines, et toutes les nuits j'allai près de vos fenêtres, chanter quelques mélancoliques romances. Je ne sais Mad^e de Torres si vous vous en rappelez.

“ Je m'en rappelle très bien /:répondit elle:/ et je le racontois hier à Madame. ”

Le Vice-Roi continua en ces termes :

La maladie de Lonzeto fesoit la nouvelle de toute la ville ; car c'étoit elle qui retardoit la fête de Taureaux. Le rétablissement de cet enfant, causa une joye universelle.

La fête eût lieu, et ne dura pas longtems. Rovellas fut cruellement mal traité par le premier Taureau. Lorsque j'eus plongé mon épée dans le flanc de l'animal, je jettai un coup d'œil vers votre loge, et je vis qu'Elvire se penchoit vers vous et parloit de moi avec une expression qui me fit plaisir.

Cependant je me perdis dans la foule.

Le lendemain Rovellas un peu rétabli, demanda la main d'Elvire, on dit qu'il ne fut pas accepté. Il dit qu'il l'étoit ; mais comme j'appris que vous vous disposiez à partir pour Villaca, j'en conclus qu'il avoit été refusé. Je partis moi même pour me rendre à Villaca, où je pris toutes les manières d'un laboureur, conduisant moi même ma charuë, où du moins en faisant le semblant ; car je laissois tout faire à mon valet.

Au bout de quelques jours comme je révenois chez moi à la suite de mes bœufs et donnant le bras à ma sœur qui passoit pour ma femme, je vous vis avec Elvire et votre époux, vous étiez assise devant la porte de votre maison, et vous preniez le chocolat. Vous me reconnutes ainsi que votre sœur ; mais je ne me trahis point. J'eus cependant la malice pour accroître votre curiosité de jouer en rentrant chez moi quelques uns des airs que j'avois fait entendre pendant la maladie de Lonzeto. Je n'attendois plus pour me déclarer que d'être sur qu'Elvire avoit refusé Rovellas.

“ Ah, Monseigneur /:dit Madame de Torres:/ il est sur que vous etiez parvenu à interesser Elvire, et il est sur aussi qu'elle avoit refusé Rovellas. Si elle l'à épousé ensuite, c'est peut-être qu'elle vous à cru marié.

— Madame /:réprit le Vice-Roi:/ La Providence avoit sans doute ses desseins sur mon indigne personne. En effet, si j'eusse obtenu la main d'Elvire les Chirigous, les Ascapelques, et les Apalaches n'eussent pas été convertis à la fois [*sic*] Chretienne. Et la croix, signe sacré de notre rédemption, n'eût pas été plantée à trois degrés au Nord de la mer Vermeille.

— Cela peut-être /:dit Madame de Torres:/ mais ma sœur et mon mari vivoit [*sic*] encore. Cependant Monseigneur veuillez bien reprendre la suite de votre histoire. ”

Le Vice-roi continua en ces termes :

Quelques jours après votre arrivée à Villaca, un homme venu exprès de Grenade m'apprit que ma mère étoit dangereusement malade. L'amour fit place à la tendresse filiale et je partis avec ma sœur. La maladie de ma mère dura deux mois, et elle rendit l'âme dans nos bras. Je là pleurai pas assez longtems peut-être et je repris le chemin de Ségovie, ou j'appris qu'Elvire étoit devenuë Comtesse de Rovellas.

Je sus en meme tems que le Comte avoit promis une récompense de Cent pièces de huit à celui qui découvreroit son liberateur. Je lui répondis par une lettre anonyme et je partis pour Madrid où je sollicitai de l'emploi en Amerique. Je l'obtins et m'embarquai le plutôt qu'il me fut possible. Mon séjour à Villaca avoit été un Mystère, connu seulement de ma sœur et de moi. Je le croyois du moins ; mais nos gens sont des espions nés auxquels rien n'échappe. Un domestique, qui n'avoit pas voulu me suivre dans le nouveau monde, entre [*sic*] au service de Rovellas et raconta toute l'histoire de la maison achetée à Villaca et de mon déguisement. Il fit cette confidence à la femme de chambre de la Duegna Major de la Comtesse. La femme de chambre le dit à la Duégne et celle ci pour se faire un merite de sa diligence reedit le tout au Comte. Celui-ci combinant ce déguisement avec ma lettre anonyme, mon habileté à combattre le taureau, et mon départ pour l'Amerique, en conclut que j'avois été l'amant heureux de son épouse. Je fus dans la suite informé de toutes ces circonstances. Mais à mon arrivée en Amerique, je fus bien surpris de recevoir une lettre ainsi conçuë :

Seigneur Don Sanche de Penna Sombéré.

Je suis informé du commerce secrèt que vous avez eü avec l'infâme que je ne reconnois plus pour Comtesse de Rovellas. Vous pouvez chercher si vous le jugez à propos l'enfant qui naîtra d'elle. Quant à moi je vous suivrai de près en Amerique, où j'espère vous voir pour la dernière fois de ma vie.

Cette lettre me mit au desespoir, et ma douleur fut à son comble lorsque j'appris la mort d'Elvire, celle de votre époux, et celle de Rovellas, que j'eusse voulu convaincre de son injustice. Je fis cependant tout ce qui étoit en mon pouvoir pour repousser la calomnie et constater l'état de sa fille. Je pris donc l'engagement solennel de l'épouser dès qu'elle seroit en âge d'être mariée. Après avoir rempli ce devoir, je crus qu'il m'étoit permis de chercher la mort que ma religion m'empêchoit de me donner moi même.

Un peuple sauvage allié des Espagnols avoit la guerre avec des voisins. Je me fis recevoir dans la

nation. Il falloit pour être reçu souffrir que l'on piquota tout mon corps avec une aiguille, pour y imprimer la figure d'un serpent et d'une tortuë. Il falloit que la tête du serpent fut dessinée sur mon épaule droite, que son corps fit seize fois le tour du mien et que sa queue aboutit à mon orteil gauche. Pendant la Cérémonie, le sauvage qui opère pique à dessein les os des jambes et autres parties sensibles, et il est défendu au récipiendaire de pousser une plainte. Tandis que l'on me martirisoit nos sauvages ennemis hurloient déjà dans la plaine, et les nôtres entonnèrent la chanson de mort. Lorsqu'elle fut finie, je m'armai du Casse-tête et je volai au Combat. Nous en rapportâmes deux cent trente chevelures et je fus un Cacique sur le champ de Bataille.

Au bout de deux ans les nations du nouveau Mexique, furent converties à la foi Chretienne, et soumises à la Couronne d'Espagne.

Vous devez savoir à peu près le reste de mon histoire. Je suis parvenu à la plus grande dignité, dont un sujet du Roi des Espagnes puisse être revêtu. Mais charmante Elvire, je dois vous dire que vous ne serez jamais Vice-Reine. La Politique du Conseil de Madrid ne permet point que des hommes mariés aient en main d'aussi grands pouvoirs dans le nouveau monde. Du moment ou vous daignerez m'épouser, je ne serai plus Vice-Roi. Je ne puis mettre à vos pieds que mon titre de Grand d'Espagne, et une fortune sur laquelle je crois vous devoir quelques détails puisqu'elle doit nous être commune.

Lorsque j'eus fait la conquête de deux Provinces au Nord du nouveau Mexique le Roi me permit d'y exploiter une mine d'argent à mon choix. Je m'associai un particulier de la Vera Cruz, et dans la première année nous eûmes un dividende de trois millions de piastres fortes, cependant comme le privilege étoit en mon nom, j'eus la première année six cent mille piastres de plus que mon associé.

“ Monsieur /:dit l'inconnu:/ la part du Vice-Roi étoit d'un million huit cent mille piastres, et celle de son associé d'un million deux cent.

— Cela se peut bien /:dit le Chef:/

— Cela est repris l'inconnu la moitié de la Somme, plus la moitié de la différence. Tout le monde sait cela.

— A la bonne heure /:dit le Chef:/ ” et ensuite il continua en ces termes :

Le Vice-Roi voulant toujours m'instruire de l'état de sa fortune me dit : “ Dès la seconde année nous avançames plus profondément dans le sein de la terre, et il nous fallut construire des galeries, des puisards, des auvents : les dépenses qui n'avoient été que d'un quart. Augmentèrent d'un huitième et la quantité du minéral diminua d'un sixième. ”

Ici le Géomètre, tira de sa poche des tablettes et un crayon ; mais s'imaginant tenir une plume ; il trempa son crayon dans le chocolat. Voyant ensuite que le chocolat n'écrivait pas à son gré, il voulut essuyer sa plume contre son habit noir et l'essuya à la jupe de Rebecca. Après quoi il se mit à chiffrer dans ses tablettes. Nous rimes un peu de sa distraction et le Chef Bohémien poursuivit en ces termes :

“ Les obstacles augmentant encore dans la troisième année. Nous fûmes obligés de faire venir des mineurs du Pérou, auxquels nous donnâmes un quinzième du profit, sans les associer aux dépenses ; qui cette année augmentèrent de deux quinzièmes. Mais le minéral augmenta de six fois et un quart de ce qu'il avoit été dans la seconde année. ”

Ici je vis bien que le Bohémien cherchoit à embarasser le calcul du Géomètre. Et en effet affectant de donner à son recit toute la forme d'un Problème il continua en ces termes :

“ Depuis lors, Madame, nos dividendes ont constamment diminué de deux dix septième. Mais comme je mettois à intérêt l'argent que je tirois de la mine, et que j'y laissois aussi les intérêts que je joignis au Capital il en est résulté une fortune de Cinquante millions de piastres, que je mets à vos pieds ainsi que mes titres, mon cœur et ma main. ”

Ici l'inconnu se leva, et chiffrant toujours dans ses tablettes, il prit le chemin par lequel, les Bohemiennes alloient chercher l'eau dont elles avoient besoin, et un instant après, nous l'entendîmes tomber dans le torrent

Je courus à son secours, je me précipitai dans l'eau et après avoir lutté contre le courant, j'eus le bonheur de ramener notre distrait au rivage. On lui fit rendre l'eau qu'il avoit avalée, on alluma un grand feu ; et après nous avoir tous fixés avec des yeux où la langueur étoit peinte, il nous dit :

“ Messieurs soyez certains que le bien du Vice-Roi, se montoit à soixante millions, vingt cinq mille

cent soixante et une piastres, en supposant que la part du Vice-Roi fut toujours à celle de son associé comme dix huit cent à douze cent, où comme trois à deux. ”

Après avoir ainsi parlé, le Géomètre retomba dans une sorte de tethargie [*sic*], dont nous ne voulumes point le tirer, parce qu’il nous sembloit que le sommeil lui étoit devenu nécessaire. Il dormit jusqu’à six heures du soir ; mais il ne sortit de sa tethargie que pour tomber dans une suite de distractions qui ne finirent plus. D’abord il demanda : qui étoit tombé dans l’eau ? On lui répondit qu’il étoit tombé lui même dans l’eau, et que c’étoit moi qui l’en avois retiré. Alors se tournant de mon côté avec un grand air de politesse et d’affabilité. Il me dit : “ En verité, je ne croyois pas nager aussi bien. Je suis charmé d’avoir conservé au Roi un de ses meilleurs officiers ; car vous êtes Capitaine aux Gardes Vallones, vous me l’avez dit, et je n’oublie jamais rien. ”

L’on rit ; mais notre Géomètre ne se déconcerta point et continua à nous amuser par ses distractions.

Le Cabaliste n’étoit gueres moins preoccupé et ne parloit que du Juif-errant qui devoit lui donner des renseignements sur les deux demons appellés Emina et Zibeddé.

Rebecca prit mon bras, et me conduisant en un lieu où l’on ne pouvoit nous entendre, elle me dit : “ Seigneur Alphonse, je vous conjure de me dire votre opinion sur tout ce que vous entendez et voyez depuis que vous êtes dans ces montagnes. Et ce que vous pensés de ces maudits pendus, qui jouent de si vilains tours. ”

Je lui répondis : “ Madame, votre question m’embarrasse infiniment. Le point qui interesse votre frère est un secret que j’ignore. Pour ce qui me régarde, je suis persuadé, que l’on m’a porté sous le Gibet, après m’avoir endormi au moyen d’un breuvage assoupissant. D’ailleurs vous m’avez parlé du pouvoir que les Gomelez exercent secrètement dans cette contrée.

— Ah oui /:dit Rebeca:/ je crois qu’ils veulent vous rendre Musulman, et peut-être ne feriez vous pas mal de céder à leurs desirs.

— Comment ? /:lui dis-je:/ seriez vous de moitié dans leurs vues ?

— Non /:me répondit-elle:/ se [*sic*] sont peut-être les miennes que je suis. Je vous ai déjà dit que je n’aimerois jamais, ni un homme de ma religion ni un chrétien ; mais réjoignons la société nous traiterons ce sujet une autre fois ”

Rebecca alla trouver son frère et moi je m’en fus de mon côté, reflechir à tout ce que j’avois vû et entendu ; mais plus je réfléchissois je le pouvois comprendre [*sic*].

Dix neuvième Journée.

Toute la société se rassembla de bonne heure à la grotte ; mais le Chef ne s’y trouva point. Le Géometre étoit très bien remis et toujours persuadé qu’il m’avoit retiré de l’eau, il me régardoit avec cet air d’intérêt, que l’on a pour ceux à qui l’on a rendus d’importants services. Rebecca le remarqua et s’en amusa beaucoup. Après que l’on eut mangé elle dit : “ Messieurs nous perdons beaucoup à l’absence du Chef ; car je mourois d’envie de savoir comment il avoit reçu le don de la main et de la fortune du Vice-Roi. Mais voici un Gentilhomme qui pouroit nous en dedomager, en nous contant son histoire à lui qui doit être fort interessante. Il paroît avoir cultivé des sciences qui ne me sont point étrangères, et tout ce qui a rapport à un homme comme lui à droit de me plaire infiniment ”

L’inconnu répondit : “ Madame, je n’imagine pas que vous vous soyez appliquée aux mêmes sciences que moi, puisque les femmes pour la plûs part n’en peuvent comprendre les premiers éléments ; mais enfin vous m’avez reçu ici avec tant d’hospitalité, que c’est un devoir pour moi de vous instruire de tout ce qui me concerne.

Je vous dirai donc que mon nom est... mon nom est...

— Comment /:dit Rebecca:/ seriez vous assez distrait pour oublier votre nom ?

— Point du tout /:répondit le Géometre:/ je ne suis point naturellement distrait... mais mon père dans sa vie à eû une forte distraction. Il a signé le nom de son frère à la place du sien, et cette distraction lui a fait perdre à la fois, sa femme, sa fortune et la récompense de ses services. Ainsi pour qu’une pareille chose ne m’arrive point, j’ai écrit mon nom sur mes tablettes et quand je veux signer, je copie ce qui est écrit.

— Mais /:dit Rebecca:/ il s’agit ici de nous dire votre nom, et non pas de le signer.

— Ah vous avez raison, dit l’inconnu ” puis il remit ses tablettes dans sa poche, et commença en ces termes :

Histoire du Géometre

Mon nom est Don Pedre Vélasquez, je descends de l’Illustre maison des Marquis de Velasquez, qui depuis l’invention de la poudre ont tous servis dans l’Artillerie, et ont donné à l’Espagne les meilleurs Officiers qu’elle aît eû dans cette arme. Don Ramire Vélasquez Grandmaître d’Artillerie sous Philipe quatre, fut fait Grand d’Espagne par son successeur. Il avoit deux fils, tous les deux maries. La branche ainée resta en possession des biens et de la Grandesse ; mais bien loin de se livrer à la mollesse des charges de cour. Les chefs de notre maison sont toujours restés appliqués aux glorieux travaux auxquels ils devoient leurs honneurs, et ils se fesoient d’ailleurs un devoir de soutenir et protéger la branche cadette.

Ceci dura jusqu’à Don Sanche cinquième Duc de Vélasquez arrière petit fils du fils aîné de Don Ramire. Ce digne Seigneur fut comme plusieurs de ses ancêtres, revêtu de la charge et dignité de Grand maître d’Artillerie, de plus il étoit Gouverneur de Galice, et résidoit dans cette province. Il avoit épousé une fille du Duc d’Albe, et ce mariage lui donna autant de bonheur que l’alliance de la maison d’Albe étoit honorable à notre famille. Mais la fecondité de la Duchesse, ne répondit pas si bien aux vœux de son Epoux. Elle n’eût qu’une fille qui fut appelée Blanche. Le Duc là destina, à devenir l’Epouse d’un Velasquez de la branche cadette, à laquelle elle transporterait la Grandesse et les biens de la branche ainée.

Mon père qui s’appelloit Don Henrique et son frère Don Carlos, venoient de perdre leur père, qui descendoit de Don Ramire au même degré que le Duc. Le Seigneur les fit venir tous les deux dans sa maison. Mon père avoit alors douze ans, et son frère onze. Leurs caractères étoient très différens. Mon père étoit sérieux, appliqué à l’étude et excessivement sensible. Son frère Carlos, étoit léger, étourdi, et incapable d’application. Le Duc ayant reconnu ces dispositions opposées, décida que mon père seroit son gendre, et pour que le cœur de Blanche ne fit pas un choix différent du sien, il envoya Don Carlos

à Paris, pour le faire élever sous les yeux du Comte de la Herreria son parent alors Ambassadeur en France.

Mon père par les excellentes qualités de son cœur et son application extraordinaire méritoit tous les jours d'avantage, les bontés du Duc, et la jeune blanche qui savoit qu'elle lui étoit destinée, s'attachoit toujours plus aux choix qu'avoit fait son père. Elle partageoit même les goûts de son jeune amant et le suivoit de loin dans la carrière des sciences. Imaginez un jeune homme dont le génie précoce, embrassoit tout l'ensemble des connoissances humaines, dans un âge où d'autres en conçoivent à peine les éléments. Imaginez ensuite ce jeune homme amoureux d'une personne de son âge, d'un esprit supérieur. Avidé de le comprendre et heureuse de ses succès qu'elle croyoit partager, vous aurez alors quelque idée du bonheur dont mon père jouissoit à cette courte époque de sa vie. Et comment Blanche ne l'eut-elle pas aimé ? Il étoit l'orgueil du vieux Duc, l'amour de toute la province, et il n'avoit pas encore vingt ans, que sa réputation commençoit déjà à s'étendre au delà de l'Espagne. Blanche aimoit son futur, et d'amour et d'amour propre. Mais Henrique, qui étoit tout cœur et tout âme, l'aimoit uniquement par tendresse. Il aimoit le Duc presque autant que sa fille, et souvent il pensoit à son frère Don Carlos. “ Ma chère Blanche, disoit-il à sa maîtresse. Ne trouvez vous pas que Carlos manque à notre bonheur. Nous avons ici bien des demoiselles aimables qui pourroient le fixer il est bien léger, il m'écrit bien rarement ; mais une femme douce et tendre acheveroit de former son cœur. Chère Blanche, je vous adore, je chéris votre père ; mais puisque la nature m'a donné un frère, pourquoi faut-il que nous soyons toujours séparés ? ”

Un jour le Duc fit appeller mon père et lui dit : “ Don Henrique. Je viens de recevoir du Roi nôtre maître une lettre que je veux vous communiquer. En voici le contenu :

Mon Cousin.

Nous en notre Conseil, avons pris la résolution de fortifier sur de nouveaux plans, les places qui servent à la défense de nos Royaumes.

Nous voyons l'Europe partagée entre les Systèmes de Vauban et de Cohorn. Employez les plus habiles sujets à écrire sur ces matières. Envoyez nous leurs mémoires. Si nous en trouvons un qui nous satisfasse Son auteur sera chargé lui même d'exécuter les plans qu'il aura donnés. Et notre Munificence Royale le recompensera en conséquence.

Sur ce nous prions Dieu qu'il vous maintienne en sa sainte garde.

Moi. Le Roi

Eh bien /:dit le Duc:/ Mon cher Henrique, vous sentez vous en état d'entrer en lice ? je vous avertis que je vous donnerai pour rivaux les plus habiles ingénieurs, non seulement de l'Espagne, mais de l'Europe entiere. ”

Mon père réfléchit à ce que lui disoit le Duc, et puis il répondit avec assurance : “ Oui, Monseigneur. J'entre dans la carrière et je ne vous ferai pas de honte

— Eh bien /:dit le Duc:/ faites de votre mieux, et lorsque votre travail sera achevé rien ne retardera plus votre bonheur, Blanche sera à vous. ”

Vous pouvez imaginer avec quelle ardeur mon père se mit à l'ouvrage. Il y passoit les jours et les nuits, et lorsque son esprit épuisé, le forçoit à prendre quelque repos. Il passoit ce tems de récréation dans la société de Blanche, parloit de leur bonheur futur, et souvent du plaisir qu'il auroit à revoir Carlos, une année se passa ainsi.

Enfin divers mémoires, arrivèrent de tous les coins de l'Espagne et de toutes les parties de l'Europe. Ils étoient cachetés et déposés dans la Chancellerie du Duc. — Mon père vit qu'il étoit tems de mettre la dernière main à son travail, et il le porta à un point de perfection, dont je ne puis vous donner qu'une foible idée. Il commençoit par établir les grands principes de l'attaque et de la defense. Il monroit en quoi Cohorn, s'étoit conformé à ces principes et en quoi il s'en étoit écarté. Il mettoit Vauban fort au dessus de Cohorn ; mais il prédisoit qu'il changeroit une seconde fois de Système et l'évènement à justifié sa prédiction. Tous ces arrangements, étoient soutenus non seulement par une savante Théorie ; mais encore par des détails de localités, des devis de dépense, et surtout par des calculs effrayants, même pour les gens de l'art.

Lorsque mon père eût écrit la dernière ligne de son ouvrage, il lui sembla y découvrir mille défauts

qu'il n'avoit pas d'abord apperçus, et il alla tout tremblant se présenter au Duc, qui le lui rendit le lendemain en lui disant : " Mon cher neveu, le prix est à vous. Je me charge de faire parvenir le mémoire. Ne songez qu'à votre noce, elle se fera bientôt "

Mon père se jeta aux pieds du Duc et lui dit : " Monseigneur ayez la bonté de faire venir mon frère, mon bonheur ne sera point complet ; si je n'ai celui de l'embrasser après une aussi longue absence. "

Le Duc fronça le sourcil, et lui dit : " Je prevois que Carlos, nous rebattra les oreilles, de la grandeur de Louis quatorze ; mais puisque tu le veux, fêsons le venir " Mon père baisa la main du Duc, et puis il alla chez sa future. Il ne fut plus question de Géométrie. L'amour remplissoit tous ses moments et toutes les facultés de son âme.

Cependant le Roi, a qui le projet de fortification tenoit fort à cœur, ordonna que tous les mémoires fussent lus et examinés. Celui de mon père, l'emporta tout d'une voix. Il reçut du Ministre une lettre qui lui annonçoit la satisfaction du Roi, et comme quoi Sa Majesté désiroit qu'il demanda lui même une récompense. Dans une autre lettre adressée au Duc, le Ministre fesoit entendre, que si le jeune homme demandoit la charge de Colonel Général d'Artillerie il l'obtiendrait peut-être.

Mon père alla porter sa lettre au Duc qui lui communique [*sic*] celle qu'il avoit reçuë. Mon père déclara ne pouvoir jamais prendre sur lui, de demander un grade qu'il ne croyoit pas avoir mérité, et il conjura le Duc de répondre au Ministre pour lui. Le Duc s'y refusa. " C'est à vous /:lui dit-il:/ que le Ministre a écrit, et c'est vous qui devez répondre. Surement le Ministre à ses raisons, et comme dans la lettre qu'il m'écrit, il vous appelle le jeune homme, il est à croire que votre jeunesse interesse le Roi, et qu'il veut mettre sous les yeux du Roi une lettre du jeune homme. Enfin nous saurons bien tourner la lettre de manière, à ne pas y faire paroître trop de présomption. " Après avoir ainsi parlé le Duc se mit à son bureau, et écrivit la lettre suivante :

Monseigneur.

La satisfaction du Roi qui m'est annoncée par Votre Excellence, est une récompense qui doit suffire à tout noble Castillan.

Cependant encouragé par vos bontés, j'ose demander l'agrément de Sa Majesté pour mon mariage avec Blanche de Velasquez heritière des biens et titres de notre maison.

Cet établissement ne ralentira point mon zèle pour le service. Heureux, si je puis par mes travaux mériter un jour, le rang et la charge de Colonel Général d'Artillerie, que plusieurs de mes ancêtres ont exercée avec honneur.

De Votre Excellence &c &c.

Mon père remercia le Duc de la peine qu'il avoit prise, porta la lettre chez lui, et là copia mot pour mot ; mais au moment d'y mettre la signature, il entendit que l'on crioit dans la cour : " Don Carlos est arrivé, Don Carlos est arrivé.

— Qui mon frère, où est-il, que je l'embrasse.

— Signez donc Seigneur Don Henrique, dit le courier qui devoit porter la Lettre au Ministre. "

Mon père plein de joye, que lui causoit l'arrivée de son frère et pressé par le courier, signa Don Carlos de Velasquez, au lieu de Don Henrique, cacheta la lettre et courut embrasser son frère.

Les deux frères s'embrassèrent en effet, mais Don Carlos se reculant aussitôt se prit à rire de toutes ses forces, et dit : " Mon cher Henrique tu ressembles comme deux gouttes d'eau au Scaramouche de la Comedie Italienne. Ta gonille te prend le menton comme un plat à barbe ; mais je t'aime comme cela, allons voir le bon homme. "

Ils monterent chez le vieux duc, que Don Carlos pensa étouffer en l'embrassant, ce qui étoit alors du bel air à la cour de France. Ensuite il lui dit : " Mon cher oncle ce bon homme d'Ambassadeur, m'avoit donné une lettre pour vous ; mais j'ai eû soin de l'oublier chez mon baigneur. Au reste, c'est égal Gramont, Roquelaure et tous les vieux vous embrassent.

— Mon cher Carlos /:dit le Duc:/ je ne connois aucun de ces Messieurs.

— Tampus pour vous /:réprit Carlos:/ ils sont fort bons à connoître ; mais où donc est ma future belle sœur, elle doit être fort embellie. "

Blanche entra dans ce moment, Don Carlos s'avança vers elle d'un air dégagé et lui dit : " Ma

divine sœur la coutume chez nous à Paris, est d'embrasser les femmes ” et il l'embrassa en effet au grand étonnement d'Henrique, qui ne voyoit Blanche qu'au milieu de ses Duègnes, et n'avoit jamais osé lui baiser la main.

Don Carlos dit encore mille choses inconvenables, qui affligèrent sincèrement Henrique et firent froncer les sourcils du Duc. Enfin ce Seigneur lui dit du ton le plus sévère : “ Allez quitter votre habit de voyage et il y aura bal ce soir. Rappelez vous que ce qui passe pour gentilles[s]e au delà des monts passe pour impertinence de ce côté-ci. ”

Carlos sans se déconcerter lui répondit : “ Mon cher oncle, je vais mettre le nouvel uniforme que Louis quatorze à donné à ses courtisans, et vous verrez que ce Prince est grand dans tout ce qu'il fait. J'engage ma belle Cousine, pour une Sarabande, c'est une danse Espagnole ; mais vous verrez ce que les françois en ont fait. ” Après avoir ainsi parlé, Don Carlos se retira en frédonnant un air de Lully. Son frère très affligé de ses travers, voulut l'excuser auprès du Duc et de Blanche ; mais il prénoit une peine inutile ; car le Duc étoit déjà trop prevenu contre lui, et Blanche ne l'étoit pas du tout.

Enfin le bal commença, Blanche y parut habillée, non pas à l'Espagnole ; mais à la française. Ce qui surprit tout le monde. Elle dit que cet habit lui avoit été envoyé par l'Ambassadeur son grand oncle et que son cousin l'avoit apporté. Mais cette explication ne satisfit point, et l'on ne laissa pas que de s'étonner.

Don Carlos se fit longtems attendre. Enfin il parut habillé comme on l'étoit à la cour de Louis quatorze. Il avoit un juste au corps bleu, brodé en argent, echarpe et aiguillete de satin blanc brodées de même, un rabat de point d'Alençon et une perruque blonde d'un volume enorme. Cet ajustement magnifique en lui même, le paroisoit d'autant plus, que nos derniers Rois de la maison d'Autriche, avoient introduit en Espagne un costume très mesquin. L'on avoit même abandonné la fraize qui l'auroit un peu relevé pour adopter la Gonille, telle que vous là voyez aujourd'hui aux Alguasils, et aux gens de loix. Ce qui ressembloit assez à l'habit de Scaramouche, comme l'avoit très bien observé Don Carlos.

Notre étourdi, déjà très différent des Cavaliers Espagnols par son costume, s'en distingua encore plus par la manière dont il entra dans le bal. Au lieu de saluer, où de faire la moindre politesse à qui que ce fut. De plus loin qu'on put l'entendre, il cria aux Musiciens : “ Taisez vous marauds. Si vous jouez autre chose que ma Sarabande, je vous donne de vos violons sur les oreilles. ” Ensuite il distribua les partitions qu'il avoit apportées, alla chercher Blanche, et la conduisit au milieu de la salle, pour danser avec elle.

Mon père convient que Carlos dansa supérieurement et Blanche qui avoit naturellement des graces infinies se surpassa en cette occasion. Lorsque la Sarabande fut achevée. Les dames se levèrent toutes à la fois pour faire compliment à Blanche sur la manière dont elle avoit dansé. Mais tout en là comblant elles tournoient les yeux sur Carlos, de manière à lui faire comprendre qu'il étoit lui le véritable objet de leur admiration. Blanche ne s'y trompa point et le suffrage secret des femmes, réleva à ses yeux le mérite du jeune homme.

Pendant le reste de la soirée Carlos ne quitta plus Blanche, et lorsque son frère s'approchoit, il lui disoit : “ Henrique mon ami, va t'en un peu résoudre quelque problème d'Algèbre ; tu auras tout le tems d'ennuyer Blanche lorsqu'elle sera ta femme. ” Blanche par des ris immodérés encourageoit ses propos insultants, et le pauvre Henrique se retiroit confondu.

Lorsque le souper fut servi, Don Carlos donna la main à Blanche, et alla se placer avec elle au haut de la table. Le Duc fronça le sourcil ; mais Henrique le pria de ne point faire de peine à son frère.

Don Carlos à souper entretint le monde des fêtes que donnoit Louis quatorze, et surtout du Balet de l'Olympe Amoureux où ce Prince avoit rempli lui même le rôle du Soleil, il dit savoir très bien ce pas, et que Blanche feroit à merveille le Rôle de Diane. Il distribua également les autres rôles et avant que l'on se leva de table, le balet de Louis quatorze fut arrangé. Henrique quitta le bal, et Blanche ne s'aperçu[t] point de son absence.

Le lendemain matin, mon père alla rendre ses devoirs à Blanche à l'heure accoutumée et la trouva repetant un pas avec Carlos. Trois semaines se passèrent ainsi. Le Duc étoit devenu sombre. Henrique devoit ses douleurs. Carlos disoit mille impertinences, que les femmes de la ville retenoient comme

autant d'oracles.

Blanche avoit la tête remplie de Paris, du Ballet de Louis quatorze, et ne savoit pas un mot de ce qui se passoit autour d'elle.

Un jour comme l'on étoit à table, le Duc reçut une dépêche de la cour ; c'étoit une lettre du Ministre conçuë en ces termes :

Monseigneur le Duc de Velasquez.

Le Roi nôtre maître, agrée le mariage de votre fille avec Don Carlos de Velasquez, confirme la Grandesse, et lui donne la charge de Colonel Général de l'Artillerie.

Votre affectionné &c &c.

“ Qu'est-ceci /:dit le Duc furieux:/ qu'est ce que le nom de Carlos fait dans cette lettre ? Blanche doit épouser Henrique. ”

Mon père pria le Duc de l'écouter avec patience, et puis il lui dit : “ Monseigneur j'ignore comment le nom de Carlos se trouve ici à la place du mien ; mais je suis sur qu'il n'y a point de la faute de mon frère. Ou plutôt il n'y a de la faute de personne, et ce changement de nom qui nous surprend entroit dans le décret de la providence. En effet vous devez vous être aperçu que Mademoiselle Blanche n'a point d'inclination pour moi, et qu'elle en a au contraire beaucoup pour Don Carlos. Ainsi sa main sa personne ses titres lui appartiennent et je n'y ai plus de droits. ”

Le duc s'adressa à sa fille, et lui dit : “ Blanche, Blanche, est-il vrai que ton âme soit légère et perfide ? ” Blanche s'évanouit pleura, et finit par avouer qu'elle aimoit Carlos.

Le duc au désespoir, dit à son père : “ Cher Henrique, s'il t'a enlevé ta maîtresse, il ne peut t'ôter la charge de Colonel Général d'Artillerie, c'est toi qui là mérite et j'y joindrai une partie de mon bien.

— Non Monseigneur /:réprit Henrique:/ tout votre bien appartient à Madame votre fille, et pour ce qui est de la charge de Colonel général, le Roi l'a donnée à mon frère, et certes il a bienfait ; car l'état ou se trouve mon âme, ne me permet point de servir ni dans ce grade, ni dans un autre. Permettez moi de me retirer. Je vais dans quelque saint azile, répandre ma douleur aux pieds des autels, et l'offrir en sacrifice, à celui qui à souffert pour nous. ”

Mon père quitta la maison du Duc et entra dans un Couvent de Camaldules, où il prit l'habit de Novice. Don Carlos épousa Blanche, la noce se fit sans bruit. Le Duc se dispensa d'y paroître. Blanche tout en désespérant son père, s'affligeoit des maux qu'elle avoit causés. Et Carlos malgré son impertinence, se trouva un peu deconcerté par la tristesse générale.

Bientôt le Duc eut une goutte remontée et sentit qu'il n'avoit pas longtems à vivre. Il envoya chez les Camaldules, et fit demander à voir encore une fois le frère Henrique. Alvarez Majordome du Duc, se rendit au Couvent et s'acquitta de sa commission. Les Camaldules ne lui répondirent point, parceque la règle leur défend de parler ; mais ils le conduisirent à la cellule de Henrique. Alvarez le trouva couché sur la paille couvert de haillons et enchaîné par le milieu du corps.

Mon père reconnut Alvarez et lui dit : “ Ami Alvar, comment trouves-tu la Sarabande, que j'ai dansé hier. Louis quatorze en a été content. Ces marauds de musiciens, ont mal joué. Et Blanche qu'en dit-elle ? Blanche... malheureux répons moi. ” Alors mon père agita ses chaînes, se mordit les bras, et tomba dans un affreux accès de rage. Alvarez se retira en fondant en larmes, et fit au Duc le triste récit de ce qu'il avoit vû.

Le lendemain la goutte du Duc lui entra dans l'estomac et l'on désespara de ses jours. Près à mourir, il se tourna du côté de sa fille et lui dit : “ Blanche, Blanche, Henrique me suivra de près. Nous te pardonnons. ” Ce furent les dernières paroles du Duc, elles s'insinuèrent dans l'âme de Blanche, et y portèrent le poison des rémords. Elle tomba dans une affreuse mélancolie.

Le nouveau Duc fit ce qu'il put pour distraire sa jeune épouse ; mais ne pouvant y parvenir, il l'abandonna à sa tristesse. Il fit venir de Paris une fameuse courtisane appelée la Jardin, et Blanche se retira dans un couvent. La charge de Colonel Général d'Artillerie ne pouvoit convenir au Duc, il essaya cependant de l'exercer ; mais ne pouvant en venir à son honneur, il envoya au Roi sa démission et lui demanda une charge de Cour. Le Roi le fit Grand maître de la Garderobe et il s'établit à Madrid avec la Jardin.

Mon père passa trois ans chez les Camaldules, enfin ces bons pères par des soins assidus et une

patience Angelique parvinrent à lui rendre l'usage de la raison. Alors il alla à Madrid, et se fit annoncer chez le Ministre. Ce Seigneur le fit entrer dans son cabinet et lui dit : “ Seigneur Don Henrique, votre affaire est venue à la connoissance du Roi, qui m'en a voulu de cette méprise, ainsi qu'à mes bureaux ; mais je lui ai montré votre lettre signée Don Carlos. Et la voici encore, dites moi s'il vous plaît, pourquoi vous n'y avez pas mis votre nom ? ”

Mon père prit la lettre, reconnut son écriture, et dit au Ministre : “ Monseigneur je me rappelle qu'à l'instant où j'ai signé cette lettre, on annonça l'arrivée de mon frère, la joie que j'en ai ressentie m'aura fait mettre le nom de mon frère à la place du mien. Mais ce n'est pas cette méprise qui a causé mes malheurs. Lors même que le brevet de Colonel Général eût été expédié en mon nom, je n'eusse point été en état d'exercer cette charge. Aujourd'hui ma tête est remise et je me crois capable de remplir les vuës que le Roi avoit à cette époque.

— Mon cher Henrique /:réprit le Ministre:/ Tout le projet de fortifications est tombé dans l'eau, et à la cour nous n'avons pas coutume de réparer des choses oubliées. Tout ce que je puis vous offrir, est la place de Ceuta. C'est-là tout ce que j'ai de vacant. Encore faudra-t-il que vous partiez sans voir le Roi. J'avouë que cette place est au dess[ous] de vos talents. D'ailleurs, il est cruel à votre âge de se confiner, sur un Rocher de l'Afrique.

— C'est là précisément /:répondit mon père:/ ce qui me fait accepter ce poste. Il me semble en quittant l'Europe échapper à ma cruelle destinée, et qu'en allant dans une autre partie du monde, j'y deviendrai comme un autre homme, et qu'enfin j'y trouverai la paix et le bonheur, sous l'influence d'astres plus favorables. ” Mon père se hâta de prendre ses provisions de Commandant, alla s'embarquer à Algésiras et arriva heureusement à Ceuta. En y débarquant il éprouva un sentiment délicieux. Il lui sembla toucher au Port après de longs jours d'orage.

Le premier soin du nouveau Commandant, fut de bien connoître tous ses devoirs, non seulement pour les remplir ; mais pour aller au delà. Quelque goût qu'il eût pour les fortifications, il ne s'occupait guère de cet objet. Parce que la place environnée d'ennemis Barbares étoit toujours assez bonne pour leur résister. Mais il employa toutes les ressources de son génie, à améliorer le sort de la garnison et des habitans, et à leur procurer toutes les jouissances dont leur position étoit susceptible. Renonçant pour y réussir à mille profits et avantages que les Commandants avoient eû jusqu'alors. Cette conduite le rendit l'idole de la petite Colonie. Mon père prit encore des soins infinis des prisonniers d'état qui étoient sous sa garde, et quelque fois il s'écarta en leur faveur de la triste règle de son instruction, soit en leur facilitant quelques moyens de correspondance avec leur famille, soit pour leur procurer d'autres douceurs.

Lorsque tout fut à Ceuta le moins mal possible, mon père recommença à se livrer à l'étude des sciences exactes. Les deux frères Bernouilly fesoient alors retentir le monde savant du bruit de leurs querelles. Mon père les appelloit en plaisantant Etéocle et Polinice ; mais au fond il y prenoit le plus vif intérêt, et souvent il se méloit au combat par des écrits anonymes, qui fournissoient des secours inattendus, à l'un ou à l'autre parti. Lorsque le grand problème des Iso-perimètres fut soumis à l'arbitrage des quatre plus grands Géomètres de l'Europe. Mon père leur fit parvenir des méthodes d'analyse que l'on peut regarder, comme des chefs d'œuvres d'invention ; mais l'on n'imagina point que leur auteur eût pû se résoudre à garder l'incognite, et l'on ne manqua point de les attribuer tantôt à l'un, tantôt à l'autre des deux frères. On se trompoit. Mon père aimoit les sciences et non pas la réputation qu'elles procurent. Ses malheurs l'avoient rendu farouche et timide.

Jacques Bernouilly mourut [*sic*] au moment de remporter une victoire complète, son frère resta maître du champ de bataille. Mon père vit bien qu'il s'étoit trompé, en ne considérant que deux éléments de la courbe. Mais il ne voulut point prolonger une guerre qui fesoit la désolation du monde savant. Cependant Nicolas Bernouilly ne pouvoit vivre en paix, il déclara la guerre au Marquis de l'Hopital, dont il revendiquoit toutes les découvertes, et quelques années après il s'en prit à Neuton lui même. Le sujet de ces nouvelles hostilités, étoit l'analyse infinitésimale que Leybnitz avoit trouvé en même tems que Newton et dont les Anglois avoient fait une affaire nationale.

Ainsi mon père passa les plus belles années de sa vie à considerer de loin ces grand[e]s batailles où les plus grands génies du monde combattoient avec les armes les plus acérées que l'esprit humain se

soit jamais forgé. Cependant l'amour que mon père avoit pour les sciences exactes, ne lui fesoit pas négliger les autres. Les rochers de Ceuta, sont l'asyle de nombre d'animaux marins, qui tiennent de très près de la nature des plantes et forment la transition entre ces deux grands régnes. Mon père en avoit toujours quelques uns de renfermés dans des bocaux et se plaisoit à observer les merveilles de leur organisation. Mon père avoit une bibliothèque de livres latins ou traduits en latin que l'on peut considerer comme sources historiques. Il avoit fait cette collection dans l'intention d'appuyer de preuves tirées des faits. Les principes de probabilité developpés par Bernouilly dans son livre intitulé *Ars conjectandi*.

Ainsi mon père vivant par la pensée passant alternativement de l'observation à la méditation étoit presque toujours renfermé chez lui, et la tentation [*sic*] continuelle de son esprit lui fesoit oublier cette cruelle époque de sa vie où sa raison avoit succombé sous le faix du malheur. Mais souvent aussi le cœur réprenoit tous ses droits, ce qui arrivoit surtout vers le soir, lorsque sa tête s'étoit épuisée par le travail de la journée. Alors comme il n'étoit point accoutumé à chercher des distractions hors de chez lui, il montoit sur sa terrasse et regardoit la mer et l'horison borné au loin par les cotés de l'Espagne. Cette vue lui rappelloit les jours de gloire et de bonheur, où cheri de sa famille, aimé de sa maîtresse, admiré des hommes de merite, son âme enflammée du feu de la jeunesse, éclairée des lumières de l'âge mur, s'ouvroit à tous les sentimens qui font les délices de la vie ainsi qu'à toutes les conceptions qui font l'honneur de l'esprit humain. Ensuite il se rappeloit son frère lui enlevant sa maîtresse, ses biens, son état, et lui étendu sur la paille et privé de raison. Quelque fois il prenoit son violon et jouoit la fatale Sarabande, qui avoit decidé Blanche en faveur de Carlos. Cette musique lui arrachoit des larmes, et lorsqu'il avoit pleuré, il se sentoit soulagé. Quinze ans se passèrent ainsi.

Un soir le Lieutenant du Roi de Ceuta ayant affaire à mon père, vint chez lui un peu tard, et le trouva dans ces accès de melancolie. Après y avoir un peu réfléchi il lui dit : " Notre cher Commandant : je vous prie de m'accorder un peu d'attention. Vous êtes malheureux, vous souffrez, ce n'est point un secret nous le savons tous, et ma fille le sait aussi. Elle avoit cinq ans lorsque vous vintes à Ceuta, et depuis lors il ne s'est pas passé un seul jour, sans qu'elle ait entendu parler de vous avec adoration ; car vous êtes la Divinité tutelaire de notre petite Colonie. Souvent elle m'a dit : " Notre cher Commandant ne sent si fort ses peines, que parcequ'il n'a personne qui les partage. " Venez nous voir Seigneur Don Henrique, cela vous fera plus de bien que de compter les vagues de la mer. " Mon père se laissa conduire chez Inez de Ladonza [*sic*] il l'épousa au bout de six mois, et je suis né dix mois après leur mariage.

Lorsque mon foible individu, eut vû le jour, mon père me prit dans ses bras, et levant les yeux au Ciel, il dit " Oh Puissance qui à l'immensité pour exposant dernier terme de toutes les progressions ascendantes. Oh mon Dieu, voici encore un être sensible jetté dans l'espace, s'il doit être aussi misérable que l'a été son père, puisse ta bonté le marquer du signe de la soustraction. "

Après avoir fait cette prière, mon père m'embrassa avec transport et dit : " Non mon pauvre enfant, tu ne sera[s] point malheureux comme je l'ai été. Je jure le Saint nom de Dieu, que jamais je ne t'apprendrai les Mathématiques ; mais tu sauras la Sarabande, le ballet de Louis quatorze et toutes les impertinences qui parviendront à ma connoissance. " Ensuite mon père me baigna de ses larmes et me rendit à la sage femme.

Or je vous prie de faire attention à la bizarrerie de ma destinée. Mon père fait vœu de ne jamais m'enseigner les Mathématiques et de me faire apprendre à danser. Eh bien c'est l'inverse qui à lieu. Il arrive que j'ai une grande connoissance de sciences exactes, et je ne puis apprendre, je ne dis pas la Sarabande, puisqu'elle n'est plus en usage ; mais je dis aucune autre danse. Et à la verité je ne conçois pas que l'on retienne les figures des contredanses. En effet il n'y en à aucune de produite par un point générateur, ni selon une règle constante. Elles ne peuvent point être représentées par des formules, et il me paroît inconcevable qu'il y ait des gens qui puissent les garder dans leur mémoire.

Comme Don Pedre de Vélasquez en étoit à cet endroit de son récit, le Chef Bohémien entra dans la grotte, et dit : que les intérêts de la horde exigeoient que l'on se mit en marche, et que l'on s'enfonça dans la chaîne des Alphuharas.

" A la bonne heure /:dit le Cabaliste:/ nous en rencontrerons d'autant plutôt le Juif errant, et comme

il ne lui est pas permis de se reposer, il nous suivra dans la marche, et nous en jouirons d'autant mieux de sa conversation. Il a beaucoup vu, et il est impossible d'avoir plus d'expérience. ”

Ensuite le Chef Bohémien s'adressa à Vélasquez et lui dit : “ Et vous Seigneur Cavalier, voulez vous nous suivre, ou voulez vous se [*sic*] rendre sous escorte dans quelque ville du voisinage ? ”

Vélasquez réfléchit un instant et puis il dit : “ J'ai laissé quelques papiers à coté du mauvais grabat où j'ai couché avant hier, pour me réveiller sous le gibet où m'a trouvé Monsieur qui est Capitaine aux Gardes Vallones. Veuillez bien envoyer à la Venta Quemada. Si je n'ai pas mes papiers il est inutile que je continue ma route. Il faudra que je retourne à Ceuta. Tandis que vous enverrez à la Venta, je puis toujours faire route avec vous.

— Tous mes gens sont à votre service /:dit le Bohémien:/ j'en enverrai quelques uns à la Venta, et ils nous rejoindront à la première halte. ” Tout le monde plia bagage nous fimes six lieues, et nous passames la nuit sur je ne sais quel sommet désert.

Vingtième Journée.

Nous passames la matinée à attendre les gens, que le Chef Bohémien avoit envoyé à la Venta, pour y chercher les papiers de Velasquez, et par un mouvement de badauderie que je crois naturel à tous les hommes, nous avions les yeux fixés sur le chemin par lequel ils devoient venir, à l'exception de Velasquez qui ayant trouvé sur la pente d'un rocher une table d'ardoise polie par les eaux, l'avoit couverte de X de Z et d'Y grecs. Lorsqu'il eut assez calculé il se tourna vers nous, et demanda pourquoi nous nous impatientions. Nous lui répondîmes que c'étoit par ce que ses papiers n'arrivoient point. Il nous répondit que nous étions bien bons de nous impatienter pour lui, et que dès qu'il auroit achevé son calcul il s'impatienteroit avec nous. Alors il acheva ses équations et nous demanda ce que l'on attendoit pour partir ?

“ Ma foi /:dit le Cabaliste:/ Monsieur le Géomètre Don Pedre de Velasquez ; si vous ne connoissez pas l'impatience pour vous même, vous devez l'avoir appercuë quelque fois dans ceux à qui vous aviez affaire.

— Il est vrai /:répondit Velasquez:/ j'ai souvent observé l'impatience chez les autres, et il m'a paru que c'étoit un sentiment de mal aise que l'on put assigner la loi de cet accroissement [*sic*]. Cependant on peut dire en termes généraux qu'il est en raison inverse de la force d'inertie. Ensorte que [si] je suis deux fois plus difficile à emouvoir que vous, je n'aurai au bout d'une heure, qu'un degré d'impatience au lieu que vous en aurez deux. Il en est de même de toutes les passions que l'on peut très bien considerer, comme des forces motrices.

— Il me semble /:dit Rebecca:/ que vous connoissez parfaitement les ressorts du cœur humain et que la Géometrie est la route la plus sure pour arriver au bonheur.

— Madame /:réprit Velasquez:/ cette recherche du bonheur, peut ce me semble être comparée à la résolution d'une équation d'un degré supérieur. Vous connoissez le dernier terme et vous savez qu'il est le produit de toutes les racines ; mais avant d'avoir épuisé les diviseurs vous arrivés à nombre de racines imaginaires. En attendant la journée se passe et vous avez eû le plaisir de calculer. Il en est de même de la vie humaine, vous y arrivés aussi à des quantite[s] imaginaires, que vous avez pris pour des valeurs réelles ; mais en attendant vous avez vècu, et de plus vous avez agi. Or l'action e[st] la loi universelle de la nature. Rien n'y est en repos. Ce rocher vous paroît réposer, parceque la terre sur la quelle il repose, lui oppose [une] réaction supérieure à sa pression ; mais si vous mettez le pied sous le roc, vous vous appercevriez de son action.

— Mais /:dit Rebeca:/ ce mouvement que l'on appelle amour, peut-il être soumis au Calcul. On assure par exemple que l'amour chez les hommes diminue par l'intimité, et qu'il augmente chez les femmes. Pouvez vous m'en dire la raison ?

— Madame /:dit Velasquez:/ le problème que vous me proposéz, suppose que l'un des deux amours vâ en croissant et l'autre en diminuant. Ensorte qu'il y à nécessairement un instant quelconque où les deux amants s'aimeront également et precissement autant l'un que l'autre. Dès lors la question rentre dans les maximis et minimis, et le problème pouroit être représenté par une courbe. J'ai imaginé pour tous les problèmes de ce genre une demonstration très élégante. S'appelle X... ”

Comme Velasquez en étoit à cet endroit de son analyse, l'on aperçut les gens envoyés à la Venta. Ils apportèrent quelques papiers que Velasquez examina avec soin, après quoi il dit : “ Tous mes papiers s'y trouvent à l'exception d'un seul, qui à la vérité ne m'est pas très nécessaire ; mais qui m'a fort occupé la nuit où je me suis trouvé transporté sous le Gibet. N'importe que je ne vous arrête pas ”

L'on partit en effet. L'on marcha une partie du jour. On s'arrêta l'on se rassembla dans la tente du Chef et lorsque l'on eût soupé, on le pria de continuer l'histoire de sa vie, ce qu'il fit en ces termes :

Suite de l'histoire du Chef Bohémien.

Vous m'aviez laissez avec le terrible Vice-Roi, qui daignoit m'instruire de l'état de sa fortune.

“ Je m’en rappelle très bien /:dit Velasquez:/ et cette fortune se montoit à Soixante millions, vingt cinq mille, Cent soixante et une piastre[s].

— À la bonne heure dit le Bohémien ” et il reprit ainsi le fil de son discours.

Si le Vice Roi m’avoit fait peur des le moment où je l’avois vû. Il m’en fit bien d’avantage lorsque je sus, qu’on lui avoit brodé à l’aiguille un serpent qui fesoit seize fois le tour de son corps et aboutissoit à son orteil gauche. Je fis donc très peu d’attention à ce qu’il me disoit sur l’état de sa fortune. Mais il n’en fut pas de même de la Tante Torres, elle rassembloit tout ce qu’elle avoit de courage et dit au Vice-Roi : “ Monseigneur votre fortune est sans doute très grande ; mais celle de cette jeune personne doit aussi être considérable.

— Madame /:reprit le Vice-Roi:/ le Comte de Rovellas, avoit par ses prodigalités fort entamé sa fortune, et quoique j’aye supporté tous les frais de la procédure, je n’ai pû tirer de son bien que seize plantations à S^t Domingue. Vingt deux actions dans la mine d’argent de S^t Lugar, douze dans la Compagnie des Philippines, cinquante six dans l’Assiento, et d’autre menus effet. La Somme totale ne montant qu’à vingt sept millions de piastres fortes plus où moins. ”

Alors le Vice-Roi appella son secrétaire, et se fit apporter une Casette d’un bois précieux des Indes. Puis mettant un genoux en terre, il me dit : “ fille charmante d’une mère que mon cœur n’a point cessé d’adorer, daignez recevoir le fruit de treize années de soins ; car il m’en à fallû tout autant pour tirer ce bien des mains de vos avides Collatéraux ” Je voulus d’abord prendre la cassette d’un air tendre et gracieux. Mais l’idée de voir à mes genoux, l’homme qui avoit cassé la tête à tant d’Indiens, peut-être la honte de jouer un rôle étranger à mon sexe. Enfin je ne sais quel trouble m’alloit faire défaillir. Mais la tante Torres dont les vingt sept millions avoient singulièrement accru le courage, me rétint dans ses bras, et saisissant la cassette avec un mouvement où il paroissoit un peu d’avidité, elle dit au Vice-Roi : “ Monseigneur, cette jeune personne n’a jamais vû d’homme à ses genoux. Veuillez bien lui permettre de se retirer dans son appartement ” Le Vice Roi, baisa ma main, et ensuite me présenta la sienne pour me conduire à l’appartement que j’occupois. Lorsque nous y fumes nous fermâmes la porte à double tour, et la tante Torres s’abandonna à la joye la plus vive. Baisant cent fois la Casette et rémerciant le ciel de ce que le sort d’Elvire étoit non seulement assuré ; mais très brillant.

Un instant après l’on frappa à la porte. Nous vîmes entrer le Secrétaire du Comte avec un homme de loi, qui inventoria les papiers contenus dans la Casette, et exigea que Madame de Torres, en donna un reçu. Il ajoûta qu’étant mineure ma signature seroit superflue.

Ensuite nous nous renfermâmes encore les deux Tantes et moi. “ Mes dames /:leur dis-je:/ voila donc le sort d’Elvire assuré ; mais la fausse Rovellas, comment la ferons nous entrer aux Théatins, et la véritable où là trouverons nous ? ” A peine j’eus proféré ces paroles, que les deux dames se répandirent en hélas ! Madame Dalanosa s’imaginant déjà de me voir entre les mains des fustigateurs et Madame Torres craignant pour sa nièce et son fils, tant de dangers de toute espèce, aux quels etant [*sic*] exposés de malheureux enfants errants sans guide et sans appui. Chacun s’alla coucher fort tristement. Je rêvai longtems aux moyens de me tirer d’affaire. Je pouvois fuir aussi ; mais le Vice-Roi m’eut fait chercher de tous les côtés. Je m’endormis sans avoir rien trouvé et nous n’étions plus qu’à une journée de Burgos.

Le lendemain je ne trouvai rien non plus. Je rentrai dans ma litière. Le Vice Roi se remit à caracoler près de moi. Entremêlant la sévérité habituelle de ses traits de je ne sais quels airs tendres et empressés qui me mettoient fort mal à mon aise. Nous arrivâmes ainsi à un abreuvoir très ombragé, où nous trouvâmes une collation que nous avoient fait préparer les bourgeois de Burgos.

Le Vice Roi, me donna la main pour descendre de ma litière ; mais au lieu de me conduire au lieu du déjeuné, il me mena un peu plus loin, me fit asseoir à l’ombre, s’assit auprès de moi, et me dit :

“ Charmante Elvire ; plus j’ai le bonheur de vous approcher et plus je me persuade, que le Ciel vous à destinée, a embelir le soir d’une vie orageuse consacrée au bien de mon pays et à la gloire de mon Roi. J’ai assuré à l’Espagne la possession de l’archipel, des Philippines. J’ai découvert la moitié du nouveau Mexique. J’ai fait rentrer dans le devoir la râce turbulente des Incas. J’ai eû sans cesse à disputer mon existence, aux vagues de l’océan, aux intempéries de la ligne aux funestes exhalaisons des mines que je fesois ouvrir. Qui me payera ce nombre d’années les plus belles de ma vie. Je

pouvois les consacrer au repos, aux doux loisirs, à l'amitié, aux sentiments les plus délicieux. Sans doute le Roi des Espagnes et des Indes quelque puissant qu'il soit ne l'est point assez pour me récompenser. Mais vous adorable Elvire. Cette récompense est en votre pouvoir. Votre destinée unie à la mienne ne me laissera rien à désirer. Passant mes jours sans autre affaire que celle d'épier tous les mouvements de votre belle âme. Je serai heureux par un de vos sourires, et transpo[r]té de plaisir à la moindre marque d'affection qu'il vous plaira me donner. L'imâge de cet avenir paisible, succédant aux agitations de ma vie passée me ravit au point que j'ai pris cette nuit la resolution de hâter l'instant où vous serez à moi. Je vous quitte donc belle Elvire ; mais c'est pour me rendre à Burgos où vous verrez les effets de mon empressement ” Après avoir ainsi parlé le Vice-Roi, mit un genou en terre, me baisa la main remonta à cheval et partit au grand galop.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'elles étoient mes angoisses. Je m'attendois aux scènes les plus désagréables, et cette perspective désesp[ér]ante, étoit toujours terminée par la fustigation, que je [ne] manquerois pas de recevoir dans la cour des Théatins. J'allai réjoindre les deux Tantes qui déjeunoient, je voulus leur faire part de la nouvelle déclaration du Vice-Roi ; mais il n'y eut pas moyen. L'impitoyable Majordome, me pressa de remonter en Litière et il falut obeir.

Arrivé aux portes de Burgos nous y trouvâmes un Page de mon futur époux, qui nous dit que nous étions attendus au Palais Episcopal. Une sueur froide que je sentis couler de mon front, m'avertit que j'existois encore ; car d'ailleurs la peur m'avoit plongé dans une sorte d'aneantissement dont je ne sortis que lorsque je me trouvai vis à vis du Vice-Roi, son clergé étoit au dessous de lui. Les principaux habitants de Burgos étoient assis du côté du Vice Roi. A l'autre bout de la salle étoit un autel préparé pour la ceremonie. L'archevêque se leva, me benit et me baisa au front.

Surmonté par tous les sentiments dont mon âme étoit agitée, je tombai aux pieds de l'archevêque, et alors comme inspiré par je ne sais quelle présence d'esprit je lui dis : “ Monseigneur, ayez pitié de moi, je veux être religieuse, oui je veux être religieuse ” Après cette déclaration dont toute la salle rétentit je crus convenable de m'évanouir. Je ne me relevai donc que pour rétomber dans les bras de mes Tantes, qui avoient bien de la peine à se soutenir elles mêmes, tant elles étoient émuës. J'avois les yeux entr'ouverts, et je vis que l'Archevêque se tenoit respectueusement devant le Vice-Roi, et sembloit attendre qu'il prit une résolution.

Le Vice-Roi pria l'Archevêque de reprendre sa place, et de lui laisser le tems de la réflexion. L'archevêque s'assit donc et me laissa voir la physionomie de mon Auguste adorateur, qui plus sevére encore que de coutume avoit une expression à faire trembler les plus hardis. Il parut quelque tems absorbé dans ses réflexions. Puis mettant fièrement son chapeau il dit : “ Mon incognito est fini. Je suis le Vice-Roi du Mexique. L'archevêque peut rester assis. ” Tout le reste de l'assemblée se leva avec respect.

“ Messieurs /:dit alors le Vice Roi:/ il y à aujourd'hui quatorze ans que d'infâmes Calomniateurs, m'ont accusé d'être le père de cette jeune personne. Je ne trouvai alors d'autre moyen de leur fermer la bouche, que de prendre l'engagement de l'épouser dès qu'elle auroit l'âge requis. Tandis qu'elle croissoit en graces et en vertu, le Roi agréant mes services, me fesoit monter de grade en grade, et m'a enfin revêtu de la dignité eminente qui me rapproche du Trône. Cependant le tems d'accomplir ma promesse étant venu, je demandai au Roi la permission de venir en Espagne et de m'y marier. La reponse du Conseil de Madrid fut que je pouvois venir ; mais que je n'aurois les honneurs de Vice-Roi, qu'au moment où je renoncerois au mariage. Il m'étoit en même tems défendu d'approcher de Madrid de plus de Cinquante lieuës. Je compris facilement que j'avois à renoncer au mariage, ou à la faveur de mon maître ; mais j'avois promis et il n'y avoit pas à balancer. Lorsque j'ai vû la Charmante Elvire, j'ai cru deviner que le ciel, vouloit me tirer de la voye des honneurs, et me faire trouver une felicity nouvelle dans les jouissances paisibles de la retraite ; mais puisque ce Ciel jaloux appelle à lui une âme dont le monde n'étoit pas digne. Je vous là remêts, faites là conduire au couvent des annonciades, et qu'elle y commence son noviciat. Je vais écrire au Roi et lui demander la permission de vénir à Madrid. ”

Après avoir ainsi parlé, le terrible Viceroi, salua tout le monde, remit son chapeau, l'enfonça sur ses yeux de l'air le plus sévère et reprit le chemin de son carosse. Il fut reconduit par l'Archevêque, les

Magistrats le Clergé et toute leur suite. Nous restâmes seuls dans la salle avec quelques sacristains qui déshabillaient l'autel. Alors les deux Tantes et moi, nous nous jettâmes dans une chambre voisine, et je courus à la fenêtre pour voir s'il n'y avait pas moyen de m'échapper et d'esquiver le couvent.

La fenêtre donnoit sur une cour intérieure où il y avait une fontaine. J'y vis deux petits garçons déguenillés et harrassés de fatigue, qui sembloient pressés de se désalterer. Je reconnus sur l'un d[']eux, les habits que j'avois échangés avec Elvire, je là reconnus elle même. L'autre garçon déguenillé étoit Lonsetto. Je poussai un cri de joye. Il y avait quatre portes dans la chambre ou nous étions. La première que j'ouvris donnoit sur un escalier qui conduisoit à la cour intérieure ou étoient mes polissons. Je courus les chercher et la bonne Torres pensa mourir de plaisir en embrassant ses enfants.

En ce moment nous entendimes l'Archevêque, qui ayant reconduit le Vice-Roi venoit me chercher pour me conduire au couvent des Annonciades. Je n'eus que le tems de me jeter sur la porte et de la fermer. Ma tante cria que la jeune personne avoit eû un second évanouissement, et qu'elle n'étoit pas en état de voir du monde. Nous nous hatâmes de changer encore une fois d'habits, on banda la tête d'Elvire comme si elle se fut blessée en tombant et l'on eût soin de lui cacher une partie du visage, a fin qu'on s'aperçut plus difficilement de l'échange.

Lorsque tout fut près je m'échapai avec Lonsetto. Et l'on ouvrit la porte, l'Archevêque n'y étoit plus ; mais il avoit laissé son Grand vicaire, qui conduisit au Couvent Elvire et Madame de Torres. Ma Tante Dalanosa, se rendit à l'auberge de Las Rozas, où elle m'avoit donné rendez vous. Nous y prîmes un appartement, et pendant huit jours nous ne songeâmes qu'à nous réjouir de l'heureuse fin de cette aventure, et des peurs qu'elle nous avoit causé.

Lonsetto, qui n'étoit plus muletier logeoit avec nous, et il étoit connu pour le fils de Madame de Torres.

Ma Tante fit plusieurs visites au Couvent des Annonciades. Il y fut convenu qu'Elvire, témoigneroit d'abord un grand desir d'entrer en Religion, que la ferveur de sa vocation iroit toujours en diminuant Qu'enfin on là feroit sortir, et que l'on demanderoit à Rome les dispenses nécessaires pour lui faire épouser son cousin germain

Bientôt nous apprimes que le Vice-Roi, avoit été à Madrid, et qu'on l'y avoit fort distingué. Il obtint même l'agrément de Sa Majesté pour faire passer ses biens et titres à son neveu, fils de cette sœur, qu'il avoit menée à Villaca, et peu de tems après il s'embarqua pour l'Amérique.

Quant à moi, les agitations d'un voyage aussi singulier avoient fort ajouté à ce que mon humeur avoit déjà de léger et de vagabond. Et je ne songeois qu'avec répugnance à l'instant où il faudroit se cloître chez les Théatins ; mais mon grand oncle l'avoit résolu, et il falut s'y déterminer après tous les délais que je pus imaginer.

Comme le Chef Bohémien [...] à cet endroit de son histoire, on vint le [...] Chacun de nous fit quelques réflexions sur une aventure aussi bizarre. Mais le Cabaliste nous promit des recits bien plus extraordinaires que devoit nous faire le Juif errant, et il nous assura que le lendemain sans faute, nous rencontrerions l'extraordinaire personnage.

Fin du second Décaméron.